Valérian Mazataud & Sébastien Keruel

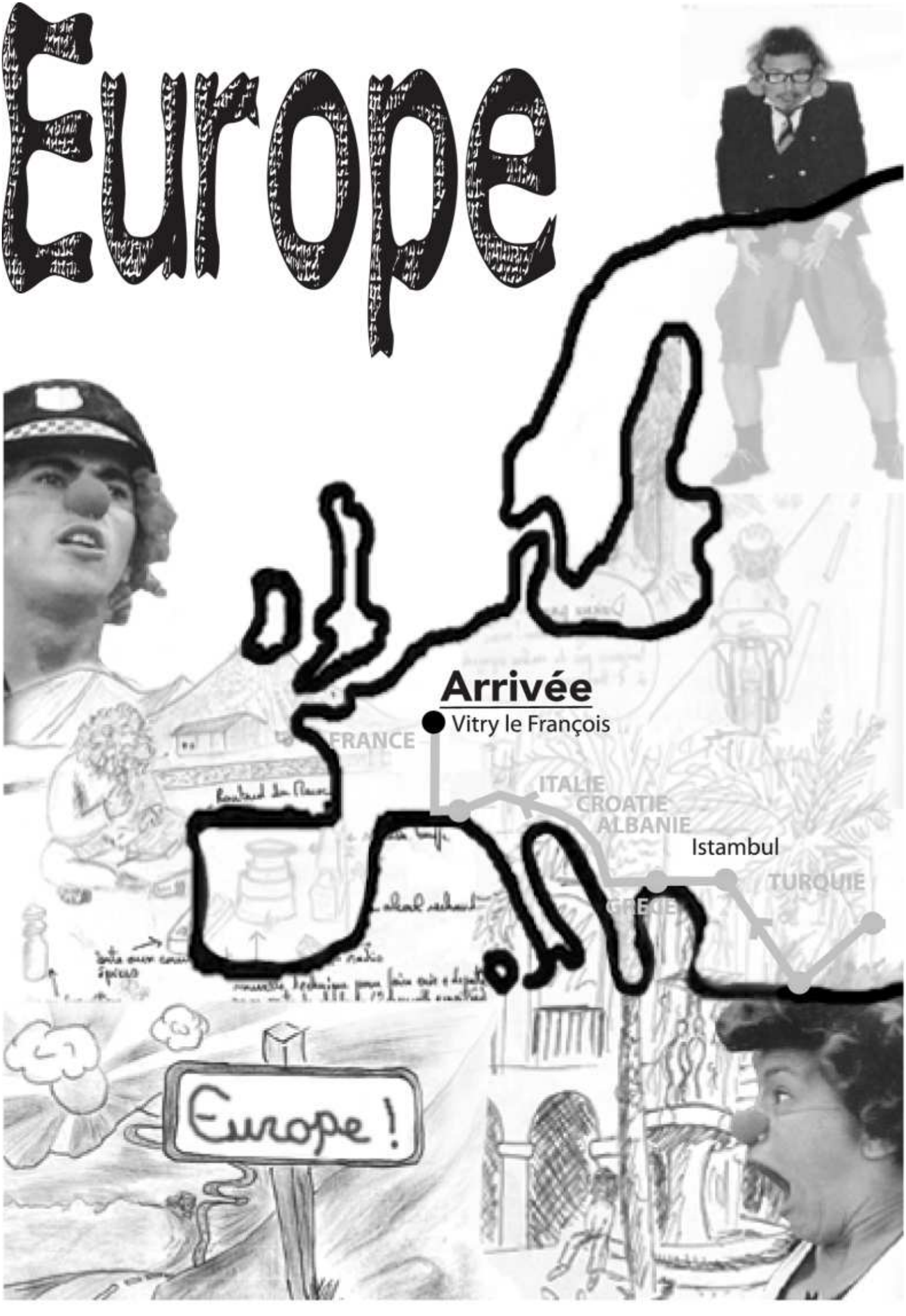
SPECTACLES D'AUTRES MONDES

Deux Clowns à vélo autour du Monde

Copyright © Autoéditions "Un Oeil sur le Monde", janvier 2005

http://spectacleautremonde.free.fr

Europe


Arrivée
Vitry le François
FRANCE
ITALIE
CROATIE
ALBANIE
Istambul
TURQUIE
GRECE
Europe !

Paris 18ème, France. 30 octobre 2003. 220 km. “Ils sont Partis”.

Bonjour à tout le monde, et à tous les nouveaux participants à cette Newsletter, qui va devenir maintenant de plus en plus vivante.

D'abord merci à tous ceux qui étaient présents lors de notre départ de Vitry le François, même ceux qui n'ont pas trop dormi, et n'ont pu par la même apprécier le vin rouge et le saucisson du pique nique à leur juste valeur.

Ceux qui nous vu doucement décoller de la Marne ont du se rendre compte des quelques difficultés rencontrées. Certes, la fatigue et les abus de la veille en excusent une part, mais les rafales de vent d'ouest à 120 km/h ont une grande responsabilité. Nous venons de rencontrer notre premier ennemi, terrible, tout droit venu de la lointaine Bretagne, amplifié par la traversée des plaines parisiennes. Cet adversaire nouveau et inconnu a donc considérablement réduit notre vitesse d'avancement, puisque nous culminions fièrement à 8 km/h de moyenne.

C'est harassés et éreintés que nous avons posé notre premier bivouac à Somessous, à 30 km à peine de Vitry. Une nuit de 13 heures (merci le changement d'heure), ne fut pas de trop pour nous permettre de récupérer et de repartir de plus belle, combattre le même ennemi invisible. Pourtant cette première journée allait nous réserver bien des surprises, avec la rencontre d'un personnage inattendu, René Flinois, Patron du Bar PMU du Centre, à Fère Champenoise, et ayant accessoirement rallié Tokyo à pied depuis Paris, avant de devenir reporter de guerre en Afghanistan durant 6 ans. Empoignant notre carnet de route, il trace des cadres afin de nous donner un rapide cours de photo, et divers conseils d'entretien des pieds ou du fessier.

Les deux jours suivants voient le vent diminuer à une vitesse zéro, et c'est sur un coussin d'air, que dis-je, un nuage, que nous parcourons les120 km qui nous séparent de Paris. Qu'est ce que c'est agréable le vélo quand même. D'un coup, l'Afrique nous semble beaucoup plus proche. Nous empruntons quelques centaines de mètres d'autoroute avant de nous rendre à l'évidence que si il y a “auto” dans “autoroute” ce n'est pas pour rien. Nous rallions finalement Paris après une première représentation de notre spectacle dans le bois de Vincennes pour un groupe d'enfants d'un centre aéré du 20ème. Un petit tour chez Rando-Cycles pour les derniers réglages moteurs, et nous voilà fin prêts pour notre deuxième départ...

CE SOIR BAR "LE BAROUDEUR" (METRO ABBESSES), 17 h /22 h.

A bientôt pour la suite de nos aventures.

Val et Seb

Sorède, France. 10 novembre 2002. 870 km. “Tour de France”.

Salut à tous !

Afrique nous voilà ! Ca y est nous venons d'achever notre traversée de la France, et nous goûtons quelques jours de repos bien mérités à Sorrede, près de Perpignan, lieu de résidence du père de Sébastien. Pourtant, dés mardi, après une présentation spectacle de notre projet à l'école locale, nous nous lancerons l'assaut de la Catalogne.

Un grand merci à toutes les personnes qui sont venues nous soutenir lors de notre départ parisien, même si il ne fut pas facile de sortir de l'emprise de notre tentaculaire capitale et de son infinie banlieue. Alors, encore une fois, nous avons goûté aux joies du camping en île de France. Nous avons ensuite traversé l'Essonne, le Loiret et la Seine et Marne, en bordure de la Beauce. Là, ce ne sont que de vastes étendues de champs fraîchement labourés, bordés des inévitables tas de betteraves sucrières. Le temps se faisant plus humide, nous avons donc l'occasion de tester notre matériel, qui contrairement à nous se révèle étanche! Nous tentons notre chance dans les fermes que nous croisons lorsque la nuit tombe ; on nous y offre l'hospitalité d'une grange paillée pour la nuit; d'un repas chaud, d'un café, ou de litres de lait frais et crémeux.

Un petit passage par le Cher nous permet de goûter à l'hospitalité de la famille BOUQUIN (parrain de Val), ainsi que de remplir nos sacoches de spécialités locales. Nous amorçons ensuite notre voyage vers Clermont Ferrand. La route devient donc plus dure, plus pentue, le temps se fait plus frais, une bonne occasion pour tester la résistance de nos sacs de couchage Lestra Alaska 1000 avec des nuits à la fraîche. Notre corps se fait petit à petit au rythme du pédalier, et de la moyenne montagne, car lorsque nous peinons dans le Cantal, c'est le lointain spectre des Andes qui se dresse devant nous.

Pourtant le jeu en vaut la chandelle, car nous commencions à être lassés des mornes plaines, alignements de champs, de domaines de chasse et de bosquets. Le paysage se fait plus varié, de petits pâturages se dessinent au bord des routes. Charolaises, Limousines, Salers, ou Aubracs y paissent tranquillement en nous regardant passer d'un œil, évidemment, bovin. Au loin, dans la brume se dessine le massif central, nous en profitons pour goûter aux spécialités du cru, fromage, charcuterie, la vraie bonne vie à la montagne quoi, avec même, un soupçon de neige pour fêter le tout. Nous abordons ensuite notre descente vers des climats plus cléments afin de participer aux journées portes ouvertes de l'association "Un rayon de Soleil", à Sorrede, partenaire de notre projet.

C'est ici que nous rencontrons la première personnalité artistique de notre voyage : Reinier Staats, hollandais de 57 ans, qui se sent citoyen du monde avant tout. Installé depuis les années 60 dans une communauté des montagnes, ce n'est que depuis deux ans qu'il est redescendu parmi nous. Charpentier de son état, ce baba cool à la carrure de bûcheron s'est fait une spécialité de la lutherie d'art des instruments à cordes médiévaux. Son atelier est à son image, un grand fourre tout, pour tout et n'importe quoi, où s'entassent pèle mêle, corps d'instruments, chutes de bois, outils, corbeilles de poires, tableau de maîtres, croquis, serpes, sculptures en

argile, cristaux de quartz, réserves de bambous, calebasses, bassines de cuivres…L'homme est philosophe et se cherche spirituellement depuis longtemps, il nous relate ainsi tour à tour ses expériences avec les chamans amérindiens ou les lamas tibétains. La lutherie est devenue pour lui une forme d'expression dans laquelle il excelle, puisque la Société d'Encouragement des Métiers d'Arts vient de lui remettre son prix annuel. Sa grande spécialité, le "Psaltérion" trouve ses origines au moyen orient et aurait été ramenée en Europe par les croisés. De forme trapézoïdale, il se joue en pinçant les cordes, et plus récemment avec un archet. Egalement à son actif, la fabrication du "Rebec", précurseur du Violon, ainsi que la "Vielle", ou différentes formes de guitares.

Avant tout, Reinier cherche un son, une vibration, et ce n'est que depuis peu qu'il a appris à jouer de ses instruments. De son expérience dans les montagnes, il a gardé la passion de la nature et du bois. Il se félicite d'ailleurs de sa récente acquisition d'un superbe lot de cerisier de 30 ans d'âge. Car lorsqu'il parle de ses bois, c'est le vivant, le son, l'harmonie qu'il évoque avant tout : "le ténor du poirier, l'alto de l'érable"cherchant à reproduire une sensation, comme le soleil dans son Psaltérion de frêne.

Pour en savoir plus :http://www.lejardinmusical.com

Voilà, il est maintenant temps pour nous de vous dire au revoir et à bientôt pour de nouvelles rencontres, nous nous dirigeons vers Barcelone, Madrid, Cordoue, puis Algeziraz d'où nous prendrons le bateau pour Tanger.

A bientôt.

Val et Seb

Barcelone, Espagne. 16 novembre 2002. 1 200 km. “Eté Espagnol”.

Hola !

Ca y est nous voilà à Barcelona, la ville qui ne dort jamais. Nous sommes dans une auberge de jeunesse, ce qui nous a permis de prendre une petite douche, et de nous reposer un peu, particulièrement Sébastien qui a inauguré la valse des parasites intestinaux, premier épisode d'une série qui risque de nous accompagner une grande partie de notre voyage. La ville est très belle. Le temps est doux, et malgré deux jours de pluie nous avons moins froid, bien que les différences de température entre le jour et la nuit soient assez prononcées.

Nous sommes partis de Sorède, en France, mardi après midi, après un spectacle triomphal à l'école primaire, suivi d'une séance d'autographes digne de Zidane. Puis nous sommes entrés en Espagne, mercredi à Port Bou, charmante petite ville côtière, première cité catalane traversée.

Etape suivante Cadaques, superbe port avec sa mer azur, ses maisons à la chaux d'un blanc éclatant, ses petites ruelles pentues et pavées, où même nos vélos ont du mal à circuler. Nous nous dirigeons ensuite vers Las Serra de Rosa, où les contreforts des Pyrénées plongent dans la Méditerranée, formant de gigantesques vallées, dont les pentes étagées par de petits murets de pierre nous font déjà rêver aux lointaines rizières asiatiques.

Après un bivouac dans une maisonnette abandonnée, nous nous réveillons au cœur d'une forêt de pins et d'oliviers, avant d'amorcer notre descente vers la Costa Brava, qui offre un visage bien décevant. Tout n'est que bungalows, HLM, magasins de souvenirs, parkings, défigurant le paysage. Les villes semblent vides et abandonnées en l'absence de touristes, ce qui nous permet d'y découvrir plus facilement de magnifiques ruines médiévales. La route vers Tossa de Mar, en montagnes russes, offre une vue splendide sur des falaises battues par une mer déchaînée, malheureusement gâchée par des verrues " d'urbanizacion ", telles de grosses ruches surplombant les flots. Pendant les 50 km avant Barcelone, nous empruntons la nationale 11, et devons bivouaquer dans un terrain vague envahi de cactus et d'aloès.

Prochaine étape Madrid, adios

Val et Seb

Madrid, Espagne. 27 novembre 2002. 1 950 km. “Nueve Meses de Invernio, Tres de Infernio”.

Buenas dias , nous voici à Madrid.

Ici, on prononce " Madriz ", et nous y sommes accueillis par la marraine espagnole de Séb, fin cordon bleu qui nous régale de croquetas, tortillas, boulettes de viande , et autres chorizo. Saviez vous qu'un proverbe madrilène dit " Nueve meses de invernio, tres de inferño ", c'est à dire, " neuf mois d'hiver, trois d'enfer ". Le fait est que le climat est tout ce qu'il y a de plus continental, et qu'actuellement nous sommes plutôt dans les neuf mois d'hiver. Pluie, brouillard, et vent ont été notre lot quotidiensur la route entre Barcelone et Madrid, mais, bien entendu, rien ne saurait nous arrêter. Par ailleurs le guide du routard nous apprend que l'Espagne est, après la Suisse, le pays le plus montagneux d'Europe. Madrid est d'ailleurs la capitale la plus haute du continent, à 650 m d'altitude. Cela nous a valu une semaine de pédalage, avec de bons dénivelés et des étapes dépassant parfois les 100 km, qui nous ont forgé des mollets d'acier. La capitale ibérique ne nous a pas encore dévoilé tous ses charmes, mais il faut dire qu'elle cache bien son jeu, avec ses grands axes routiers et ses échangeurs bordés de blocs d'immeubles en brique rouge. Notre arrivée de nuit, dans la brume, avec 110 km dans les jambes ne nous a probablement pas permis d'en apprécier les aspects les plus intéressants, d'autant plus qu'après Barcelone, nous nous étions fait une très haute opinion des villes espagnoles.

Barcelone. Un véritable paradis pour notre thème de voyage, les arts de rue. Quelle ruelle tortueuse de la vieille ville n'a pas, son jongleur, son ténor, son orchestre symphonique, son big band, son chanteur folk coiffé d'un bonnet péruvien ? Le quartier de la cathédrale et ses ruelles ombragées, résonnent de toutes ces musiques entremêlées. Pourtant selon Mami, japonaise bohème, pianiste de rue et dessinatrice, vivant depuis 30 ans entre Amsterdam et Barcelone, les choses ne sont plus ce qu'elles étaient, car depuis les jeux olympiques de 1992, la ville a entrepris de chasser les " indésirables ". On raconte d'ailleurs que Manu Chao lui même, en plein concert de rue, aurait été gentiment prié de déguerpir par la terrible “Guardia Civile”.

Les premiers visés sont les artistes manipulant le feu, qui se sont vus interdits de rue, au grand dam de Leevy, belle finlandaise de 26 ans qui se définit comme une " danseuse de feu ". Elle a du se résigner à troquer ses torches contre un sari soleil, et se peint le visage d'or et de safran. Nul ne saurait rester indifférent à sa danse, dont les mouvements sont soulignés par de longs rubans fluorescents. Titulaire d'un diplôme de sculpture, elle fait également partie d'une troupe de spectacle de feu. Il y a aussi Peter, le joueur de flûte, et ses étonnantes marionnettes géantes, ainsi que José, jeune espagnol de 24 ans, virtuose du diabolo, qui dit avoir tout appris de son art dans la rue, et se produit souvent en face de l'église de la Sagrada familia, folie inachevée de l'architecte Gaudi.

Pour quitter la ville, il faut d'abord traverser son interminable banlieue, avant de se perdre sur de petites routes dans les pinèdes, les vignes au raisin sucré, et les oliveraies. L'Espagne est le premier producteur mondial d'huile d'olive, et les anciens ne se privent pas de nous expliquer le pressage des olives, avec force gestes

ponctués de précisions en patois. Les petits villages roses et beiges, accrochés au sommet des collines semblent encore prêts à se défendre contre l'envahisseur maure. Ils sont souvent déserts, on y frappe à de sombres portes pour acheter son pain. Après quelques hésitations on fini toujours par nous servir avec le sourire. Puis le paysage change, les oliviers font place aux prairies, aux moutons, et la montagne à la plaine. Un pays de contrastes. Le soir le thermomètre descend en dessous de zéro, mais nous pouvons nous installer dans les cabanes abandonnées qui parsèment les montagnes. On ne saurait dire à quoi elles servent, mais on en croise des dizaines chaque jour. On peut parfois y faire du feu, et sécher nos chaussettes, mises à rude épreuve. Parfois, on nous offre une grange, ou une salle communale. Merci en tout cas à Lestra, pour les sacs de couchage qui nous protègent admirablement du froid.

Nous nous dirigeons maintenant vers Cordoue, puis Algésiras, et le Maroc. A bientôt pour la suite de nos péripéties. Merci à tous nos partenaires, ainsi qu' aux enfants de l'association l'Arche à Vitry le François pour leurs lettres et leurs dessins.

Adios,

Val et Seb

Cordoba, Espagne. 6 décembre 2002. 2 530 km. “Brumes Epicées”.

Hola todos !

Nous sommes arrivés à Cordoba, principale ville d'Andalousie, dans le sud de l'Espagne.De 756 à 1 031, le califat indépendant de Cordoue a représenté l'âge d'or de la civilisation maure d'Espagne, imprégnant profondément toute la culture ibérique. Les marques de cette période sont encore visibles dans l'architecture et les décorations des maisons. La ville est magnifique avec ses céramiques aux couleurs éclatantes au soleil, bleues, jaunes, blanches, ocres, ses arabesques, et les parfums d'épices qui flottent dans l'air. On se croirait déjà au Maroc.

Nous avons quitté Madrid jeudi dernier, après un confortable séjour chez Concha Quitana, les sacoches pleines de sucreries et de produits locaux, chorizo, fromages de brebis, et autre turon. Nous nous sommes lancés dans l'intense trafic madrilène, dont nous n'avons pu nous extraire qu'a la nuit tombante, pour planter notre tente, baptisée Ziggy, entre deux HLM et un chantier. Nous avons profité de notre séjour dans la capitale, pour rencontrer des artistes de rue, à la “Escuela de Circo Carampa”, dont le petit chapiteau se dresse au fin fond de la “Casa del Campo”, l'équivalent de notre bois de Vincennes. Dans une ambiance joviale et enfumée, des dizaines d'artistes de tout poil, jongleurs (malabares), acrobates, mono cyclistes viennent échanger leurs meilleurs trucs. Marisa Agostini, secrétaire de “l'Association de Malabares” de Madrid, nous explique le fonctionnement de cette école, créée en 1994, et qui reçoit chaque année 19 élèves de tous les pays. Pendant une année, ils s'y forment à toutes les disciplines du cirque, et choisissent une spécialité avant d'obtenir leur diplôme d'animateur de cirque. L'école propose aussi des séances libres, ouvertes à tout un chacun, des ateliers à thème, et des cours pour les enfants. Les élèves donnent un spectacle mensuel, et nombreux sont ceux qui se transforment en artistes de rue le week-end pour gagner leur vie. Au parc Retiro, où ils se produisent le plus souvent, nous faisons la connaissance de Rafa et Marina, couple d'acrobates de Patagonie, qui forment la troupe "Chimi-churri ", du nom d'une sauce épicée argentine. Dans un style différent, le très british Mr Snatch, jongleur au look de dandy, lance ses massues avec une virtuosité époustouflante. Il ne consentira à s'interrompre pour une interview, qu'en apprenant que nous faisons le tour du monde à vélo.

Plus d'informations :

Escuela de Circo Carampa, Albergue juvenil Richard Shirmann, casa de campo 28011 Madrid. carampa@nodo50.org

Notre première étape, après Madrid, est Tolède, ville magnifique, dont le centre fortifié est classé au patrimoine de l'humanité par l'Unesco. C'est un enchantement de se perdre dans ses ruelles, même sous la pluie. A la sortie de la ville nous croisons, Stephano Panzerri, dread locks et jogging mité, avec son chien, “ autostoppant” au bord de la nationale. Ce hippie italien parti en vacances il y a trois ans, sillonne l'Europe, et gagne sa vie en jouant de la musique classique sur son pipeau peinturluré. Nous traversons ensuite la Sierra de Choritto, et le Parque Nacionale de Cabañeros. La montagne toute entière semble recouverte de mousses et de lichens, la route nous appartient, et un profond silence imprègne toute la vallée.

Vers Villarta de Los Montes, nous longeons le rio Guadianna, large rivière aux allures de fjord, enchâssée dans un écrin de verdure moussue, vert fluo. Est-ce sa couleur ou l'effet des tisanes concoctées par Seb avec les plantes qu'il récolte? Plus tard, Mauricio, charpentier à la retraite, nous accueille dans une casa adjacente à son poulailler. Un feu dans l'âtre y brûle déjà, comme préparé à notre intention.

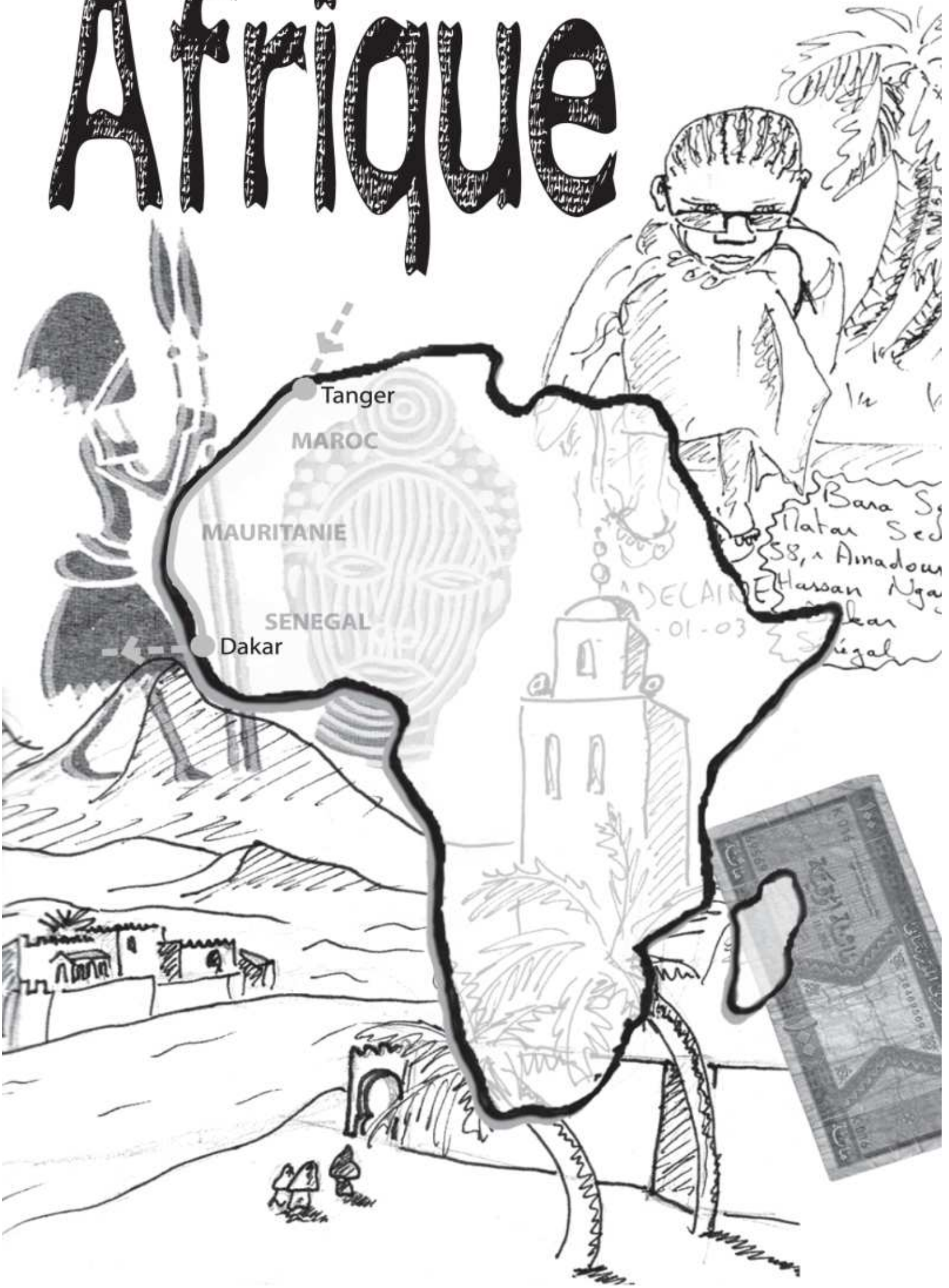
Hier, par une belle journée ensoleillée, nous nous sommes enfin jetés à l'eau en donnant notre premier spectacle espagnol. La plazza de torros de El Viso, à 80 km de Cordoue, nous a semblé l'endroit idéal. Nous avons rapidement été submergés par une meute de niños sortant de l'école. Bien entendu, nous avons ratés nos figures de jonglage, les gamins ont déjoués nos tours de magie, les ballons ont explosé, mais tout le monde a bien ri, et c'est le principal. Nous ne sommes pas payasos, (clowns) pour rien.

A bientôt pour la suite, et merci pour les nombreux encouragements.

Adios,

Val et Seb

Afrique



Tanger, Maroc. 10 décembre 2002. 2 800 km. “Sur les Frontières”.

Assalam Aleykum,

Nous sommes arrivés au Maroc hier, après quelques négociations pour embarquer nos vélos sur le bateau, sans payer le tarif moto. Non mais des fois ! Le pneu avant de Val a crevé un km avant l'embarcadère, mais finalement nous y sommes.

Nous avons été accueillis royalement par la famille Collard-Bonomelli, dans leur superbe maison. Heureusement que nos hôtes nous attendaient au port, car sans eux nous aurions été quelque peu perdus dans Tanger, ville magnifique, mais gigantesque. Nous en avons eu un premier aperçu en suivant leur voiture dans une course folle à travers la Médina. Nous nous essoufflons comme jamais dans des pentes invraisemblables, saoulés par les couleurs, la foule grouillante, et l'animation de la ville. Ici les magasins vendent de tout, des oranges aux enjoliveurs, et les moutons broutent allègrement dans les poubelles. Aujourd'hui nous découvrons les maisons et l'architecture de la Médina. La vue depuis les terrasses est époustouflante. Cette ville magique, au confluent de l'atlantique et de la méditerranée, au carrefour de deux continents et de deux civilisations a déjà séduit bien des artistes, comme Matisse.

Nous avons passé notre dernière soirée à Cordoba, en compagnie d'Emilio, un ami de Sophie, notre hôtesse, à échanger nos meilleurs trucs de magicien. Nous avons eu ensuite l'occasion de peaufiner nos tours, lors d'une nouvelle représentation à Puente Genil ; mais cette fois, c'est un niño qui nous a donné un cours de diabolo : on aura tout vu!

Quatre jours nous ont permis de rallier Cordoba à Algeciraz, à travers l'Andalousie, véritable océan d'oliviers. Impossible d'y trouver, ne serait ce que cinq mètres carrés pour planter notre tente radeau. Quelques villages blanchis par le soleil émergent tels des îlots, leurs clochers dressés comme des phares. Dans la Serranadia de Ronda, l'air sec et frais, nous offre de superbes nuits étoilées, et des réveils glacés. Nous sortons de notre igloo habillés comme des Inuits, et deux heures plus tard, le soleil embrasant la campagne, nous entamons notre strip-tease quotidien : bonnet, écharpe, polaire, pantalon, deuxième paire de chaussettes, gants, veste gore-tex, pour finir en cuissard, t-shirt, et lunettes de soleil.

En décembre l'Andalousie vit au rythme de la récolte des olives. Nous rencontrons ainsi une joyeuse équipe de secoueurs d'oliviers, qui nous gratifie d'un petit flamenco à capella, et d'une gourde de vin cuit. En redescendant vers la mer, le climat se fait plus doux, les oliviers cèdent la place aux orangers, lourds de fruits mûrs, et aux palmiers. Le Sirocco nous souffle déjà dans les roues. Nous arrosons notre dernière soirée espagnole de vin andalou, accompagné de chorizo, et de jambon sec.

A bientôt pour la suite de notre voyage, direction Rabat et Casablanca.

Bslahma,

Val et Seb

Casablanca, Maroc. 17 décembre 2002. 3 200 km. “Baguette non, le Mange Maison Oui”.

Salam aleykum à tous. Lahbes ? comment allez vous, avec ce rude hiver qui commence ? Nous ça va, il fait plutôt dans les 25°.

Nouvelle étape de notre périple, nous voici à Casablanca, Casa pour les branchés, capitale économique du Maroc avec ses presque 4 millions d'habitants. C’est une ville à la croisée des chemins entre l'orient et l'occident, où la charrette du paysan côtoie les gratte-ciel des plus gros trusts financiers, où le grand père en djellaba regarde tranquillement passer l'homme d'affaire pressé, et où la grand mère n'en revient pas de voir sa petite fille en minijupe et sans voile. La ville n'est pas un haut lieu touristique, mais c'est le seul endroit où obtenir notre visa pour la Mauritanie. Un délai supplémentaire pour cause de photos d'identité non conformes, nous permet de mieux profiter de la généreuse hospitalité de la famille Zabadi, dans leur grand appartement rue Ahmed Chaoukri. Notons au passage que, toutes les rues ayant changé de nom il y a quelques années, s'y retrouver dans Casa relève du véritable jeu de piste. C'est pourquoi l'office de tourisme nous a envoyé chez le fleuriste pour demander notre chemin. Logique non ?

Notre voyage à travers le pays est un véritable enchantement, et nous profitons pleinement du légendaire accueil marocain. Après avoir quitté la famille Collard-Bonomelli à Tanger, nous nous dirigeons, sur leur conseil, vers Asilah petite bourgade surplombant l'océan, à 50 km au sud. Dans la médina ensoleillée nous sommes reçus par Ahmed et Anne Judith, gérants de la galerie d'art “Aplanos”. Ce couple de peintres belgo-marocain nous réserve un accueil princier, allant jusqu'à nous loger dans une des chambres d'hôte, habituellement réservées aux consuls et ambassadeurs.

Asilah est une ville d'art, comme en témoignent ses murs. Un décret oblige en effet les habitants, sous peine de taxe, à les repeindre tous les ans . La médina déploie ainsi une impressionnante palette de couleurs pastels, mariant blanc, bleu, ocre, vert, jaune sable, on y voit même des façades à rayures. En outre chaque année, au mois d'août, la ville est le cadre d'un festival de peintures murales, ce qui permet aux promeneurs matinaux que nous sommes, d'admirer de gigantesques fresques au soleil levant.

C'est également à Asilah que nous avons donné notre premier spectacle marocain, aux abords du souk, après y avoir fait provision de fruits, légumes, épices, pain, menthe, gâteaux, pour la modique somme de 50 dirhams (5 euros). Malgré l'intérêt de la foule pendant le déballage de notre attirail, le résultat est mitigé, et nous ne recueillons que quelques applaudissements polis. Ce n'était qu'un premier essai. Pour ne pas en rester là, nous renouvelons l'expérience dés le lendemain à la sortie d'une école perdue dans la campagne. Tout de suite une quarantaine de gamins nous encerclent, puis nos tours de magie attirent une foule impressionnante, les fillettes restant sagement derrière les barrières de l'école. Mais au moment où nous gonflons les ballons, c'est l'explosion, et il n'y a plus de barrière qui tienne. Heureusement, deux instituteurs nous sortent de là, et c'est au pas de course poursuivis par une centaine d'enfants que nous nous enfuyons tels les Beatles à la sortie d'un concert.

Notre repas de midi, qui amuse toujours les marocains en ballade, donne lieu à de nouveaux échanges, où les spectateurs s'essayent au jonglage. C'est pour nous le meilleur moyen de communiquer, dans la mesure où notre lexique franco-arabe n'est pas très étoffé.

Un de nos souvenirs les plus marquants, restera l'accueil incroyable de la famille El Ak Hal. A la recherche de pain, nous rencontrons Mohamed, qui nous dit : “Baguette non, mais la mange maison oui”. Nous acceptons son étonnante invitation, et nous nous retrouvons dans la ferme familiale, où les hommes assis sur d 'épais tapis, boivent le thé, le “Whisky Marlib” local. On nous offre le thé, des œufs durs, et des galettes de pain non levé. Déjà confortablement installés sur de gros tapis, des peaux de moutons et des coussins, on s'inquiète encore de notre santé, et l'on va jusqu'à nous offrir une petite couverture pour nous protéger du froid.

La ferme se compose de trois pièces. Dans celle où nous sommes vivent les hommes, en compagnie des poules, des bottes de foin, et de la télévision réglée à fond, qui débite un flot continu de foot et de feuilletons mexicains. Une autre pièce est réservée aux femmes et aux anciens, et la dernière sert d'étable et de cuisine. La communication progresse pas à pas, chacun enrichissant son vocabulaire au fur et à mesure. Nous utilisons tous les moyens dont nous disposons : carte du monde, photos de famille, cartes postales de Paris, caméscope, mime des animaux de la ferme, ballons pour les enfants, etc. Nos tours de magie connaissent un incroyable succès, particulièrement celui de la disparition du foulard, qu'il nous faut recommencer à l'arrivée de chaque nouvel invité, c'est à dire une bonne vingtaine de fois. Pour le repas, on apporte de grands plats remplis de semoule brûlante et de légumes, où l'on a ajouté des morceaux de viande en notre honneur. Après que notre hôte nous ait lavé les mains, chacun pioche la nourriture de bon cœur, de la main droite uniquement. Le soir, nous nous effondrons sur d'énormes matelas de mousse, enfouis sous d'épaisses couvertures. Le matin venu, après deux théières et une galette nous faisons de déchirants adieux à nos amis. L'hospitalité marocaine, n'est pas un vain mot.

Nous traversons rapidement Rabat, capitale administrative du pays, dont nous ne visitons que la médina, superbe au demeurant . Les bords de mer sont envahis par les surfeurs, et une jeunesse dorée venant tuer le temps ici en cette fin de Dimanche étouffante. On nous y propose même d'acheter un caniche, que nous refusons, notre équipage étant au complet. Après une nuit sur la plage, nous pédalons vers Casa sur une route bordée de prairies verdoyantes, et de mosquées roses, avec en toile de fond la mer qui se brise sur les falaises.

Nos visas mauritaniens en poche, nous partons aujourd'hui vers Marrakech, où nos amis Polo et Zazar, nous rejoindront pour partager un ptit bout d'monde avec nous.

Bslahma,

Val et Seb

Marrakech, Maroc. 24 décembre 2002. 3 500 km. “Le Fou de Dieu”.

Salam Aleykum, bekheire ? (Salut comment ça va ?)

Du haut de nos 3500 km, et presque deux mois de périple, nous vous saluons de Marrakech la royale. Nous flânons depuis deux jours déjà, dans les ruelles de la médina et ses souks aux mille et une senteurs.

Nous avons quitté la métropole casablancaise, et l'accueil royal de la famille Zabari, sous la pluie, visas pour la Mauritanie en poche. Dès le début du trajet, un coup de fatigue a pris Val en traître, avant de se transformer en cataclysme digestif, qui ne s'est terminé qu'en arrivant à Marrakech. Il n'a donc pas pu profiter pleinement de la délicieuse cuisine locale, mais rassurez vous Seb n'a pas laissé perdre sa part. Rajoutez à cela de multiples crevaisons, six pour Val et quatre pour Seb, et voilà qui corse un voyage un peu trop facile jusqu'à présent. La route entre Casa et Marrakech semble avoir été tracée au cordeau, coupant droit à travers les plaines verdoyantes vers l'imposant massif de l'Atlas, qui dresse à l'horizon ses cimes enneigées. Les arbres ont presque disparu, et les chèvres grimpent aux rares survivants. Les autobus, quant à eux, sont les seigneurs de la route, sans pitié pour les cyclistes, les bourricots, et autres calèches.

Nos spectacles connaissent un succès grandissant, peut être en raison de notre popularité naissante au Maroc. En effet, les lecteurs du journal Assabah (le matin), quotidien de Casablanca, ont sans doute repéré nos trombines en page des sports, ce qui explique que les marchands des souks, les chauffeurs de taxi, ou la police de la route, nous saluent ou nous offrent le thé. (http://www.assabah.press.ma/). Un jour nous jonglons dans un souk, un autre devant un garage, parfois, c'est un timide instituteur qui nous invite dans sa classe "pour les distraire un peu". Ce sont des moments inoubliables, et dans la foule des curieux, tous veulent s'essayer au jonglage, même les anciens, souvent avec succès.

A l'aéroport de Marrakech, nous avons dû attendre nos amis cyclistes, Zazar et Polo pendant 12 heures. Cela nous a permis de bronzer sur l'herbe, et de faire la connaissance de Babette, jeune française qui vit dans le désert près de Ouarzazate, dans une tribu semi-nomade. Elle fait actuellement la promotion d'un festival techno-ethnique pour le nouvel an.

Nous nous sommes ensuite rendus dans le labyrinthe de la médina, où la famille Mestaranmi nous héberge dans son immense maison blanche, aux murs épais, avec une cour intérieure, dans le plus pur style Marrakechi. Abdallah, Radija sa femme (le meilleur couscous du Maroc), et leurs enfants Icham et Mina sont véritablement une famille en or.

Abdallah, retraité, vend des radios au souk. Il connaît la cité et ses habitants sur le bout des doigts, et nous guide volontiers à travers les ruelles tortueuses de la médina de son enfance, où les toits de palmes laissent filtrer une douce lumière dans laquelle danse la poussière. Du souk des tanneurs, à celui des couturiers ou des babouches, allant d'une pâtisserie à un magasin de lampes, en passant par le hammam, les rues semblent avaler nos traces de pas.

Le centre de la vieille ville est occupé par la place Jemaa El Fna, mondialement renommée, pour ses artistes de rue, qui attirent une foule de badauds et de touristes jour et nuit. On y trouve les légendaires charmeurs de serpents (de vrais businessmen), de fabuleux conteurs, et pêle-mêle, des montreurs de singes, des marabouts, des magiciens, des acrobates, des danseuses, et des orchestres traditionnels. Nous y rencontrons ainsi Thimoumie M'Barek, numérologue mystique, qui se présente à nous comme le “Fou de Dieu”. Petit, chauve, et barbu, l'œil dans le vague, il se frotte sans cesse la tête en invoquant le nom d'Allah, et trace au sol à la craie des séries de chiffres et de mots. S'élançant dans la foule, dressé sur un pied tel un combattant, bras levés au ciel, il cherche en arabe et en français, à traduire le monde en sept chiffres : notes de musique, couleurs de l'arc en ciel, jours de la semaine, etc. A 73 ans c'est la véritable star de la place et des souks voisins, et ce depuis 57 ans. Tout le monde le connaît, et le public frissonne, ou rit en chœur subjugué par les histoires vivantes et humoristiques de cet artiste populaire.

Il est temps maintenant de vous quitter. Joyeux Noel à tous,

Bslahma,

Val et Seb

Agadir, Maroc. 31 décembre 2002. 3 850 km. “Nomades Stagiaires”.

Assalam Aleykum,

tout d'abord bonne année et bonne santé à tous, que chacun réalise ses souhaits les plus chers, surtout en matière de voyage.

En ce qui nous concerne pas de souci, il fait assez chaud pour que nous puissions réveillonner à la belle étoile. Notre caravane de quatre fous pédalant est arrivée à Agadir la bétonnée, sorte de Grande Motte marocaine. Pas vraiment intéressante, mais une étape obligatoire, car c'est de là que nos deux amis en stage de pédalage intensif, vont prendre le bus qui les reconduira à l'aéroport de Marrakech. Finies les vacances !

Au début, la partie ne semblait pas gagnée, car nos apprentis pédaleurs ont eu quelque mal à se faire au rythme tour du monde. Cependant, après le passage du col de Tizi'n Test à 2100 mètres d'altitude, plus rien ne pouvait les arrêter, et nous sommes passés d'une moyenne de 40 km par jour à près de 80. Une véritable cure sport-nature-légumes pour nos deux citadins. Nous avons quitté Marrakech avec un petit pincement au cœur, tant l'accueil des Mesteranmi, et l'énergie de la ville nous ont marqués. Mais nous sommes désormais des drogués du vélo, incapables de nous arrêter plus de 24 heures sans ressentir des fourmillements dans les pédales. Nous étions aussi impatients de faire découvrir notre mode de vie nomade à nos deux amis, qui s'y sont vite adaptés, même s'ils ne sont toujours pas capables de ranger les gamelles dans le bon ordre. En tout cas, leur venue avec des colis de Noël, nous a permis de passer une semaine gastronomique, entre tajines, vin rouge, saucisson, foie gras, et confiture d'amande. Nous avons également pu récupérer un nouveau bâton du diable et un hamac tout confort pour Seb.

300 km séparent Marrakech d'Agadir à travers une partie du légendaire Atlas. Un peu rude pour nos pédaleurs en herbe, qui n'ont cependant pas été déçus par le voyage. La route serpente au fond de la vallée de l'oued Nfiss, se lovant au pied des montagnes. Tapie au fond de son large lit, la rivière bouillonne en attendant sa prochaine crue. Elle déroule au loin son ruban blanc dans les montagnes roses et arides aux sommets enneigés. De l'autre coté de la vallée, des villages de pierre et de terre séchée, comme directement sortis du sol, semblent dangereusement plantés au bord du vide. Le linge coloré y sèche, telles des guirlandes de Noël, on y discute sur le pas de la porte, ou on regarde passer d'étranges cyclistes. Parfois les enfants se lancent dans d'impossibles courses pour traverser le lit presque sec de la rivière et rejoindre, hors d'haleine, notre route. Ici plus qu'ailleurs, c'est le royaume du " stylo Msiou ".

La montée du col se fait lentement le long d'une route en lacets, sur une vingtaine de kilomètres. A chaque virage, un nouveau paysage s'offre à nos yeux émerveillés. Une fois au sommet, plus personne ne se demande pourquoi il a sué sang et eau pour gravir tout cela, la vue récompensant largement cet effort. Puis nous nous lançons dans la longue descente vers l'océan, droit vers le soleil couchant. Peu avant la nuit, nous trouvons refuge dans un des innombrables cafés relais bordant la route. Hassan et Ali nous offrent d'y passer la nuit, et de partager le tajine, “gratuit”, insistent-ils. Pour les remercier Seb complète la déco de leur cambuse. Et

désormais, un plat à tajine et une théière verte ornent les portes du “Bon Goût” à Tizi'n Test.

Une fois de plus il se confirme que notre spectacle est un merveilleux moyen de communiquer avec tous ceux qui nous accueillent. D'autant plus que nous avons profité de notre passage à Marrakech pour acheter une mini Djarbouka (percussion) complément musical à notre spectacle. Nous avons pu en tester l'efficacité, lors d'un show devant une école, où tous les enfants ont battu la cadence du jonglage, en frappant dans leurs mains. Le lendemain nous donnons une représentation quasiment privée, pour la petite Fatima et son frère paisiblement installés sur les rochers devant leur maison qui surplombe la route. En entendant les éclats de rire de sa petite famille, le père descend de son perchoir, avec quatre verres et une théière sur un plateau argenté, et nous sert le thé au bord de l'oued où nous pique niquions. Magique !

Nous allons maintenant passer notre soirée de nouvel an sur la plage. Merci à Séverine pour sa bouteille de champagne qui a survécu à toutes ces aventures, mais n'en a plus pour longtemps. Ensuite direction le désert : Tiznit, Guelmin, Tan Tan, Laayoune, et autres noms qui font rêver.

Bonne Année à tous. A bientôt,

Bslahma,

Val et Seb

Spectacle au village de Colonat Balky. Piste de Gnit, Sénégal, janvier

Ecole marocaine, décembre 2002.

Femmes maures, Mauritanie, janvier 2003.

Les enfants, nos meilleurs amis. Sénégal, janvier 2003.

Cérémonie du thé, Mauritanie, janvier 2003.

L'eau rythme la vie des femmes du Sahara...et des pédaleurs errants. Mauritanie, janvier 2003.

Nouadhibou, Mauritanie. 11 janvier 2003. 4 350 km.''Méharées''.

Salam aleykum,

Nous vous avions quitté le 31 décembre 2002 à Agadir, mais tant de choses se sont passées depuis, qu'il nous faut en faire une chronique quotidienne.

Mardi 31 décembre : ayant eu vent d'un concert de musique Gnawa, sur la route d'Essaouira, nous nous y sommes rendus, pour découvrir, une fois sur place, qu'il était annulé. Cela nous a toutefois permis d'être invités chez Hassan, pêcheur, poète autodidacte et intarissable. Ses neveux et lui nous emmènent passer la nouvelle année à la paillote des surfeurs, locaux et internationaux, et tous ensemble nous sablons le champagne, ce qui ne semble pas trop choquer le prophète ce soir là.

Mercredi 1er janvier 2003 : l'année commence fort mal pour Val, avec une double crevaison, et une chaîne tordue. Un véritable casse tête mathématique. Heureusement tout a fini par s'arranger. Ce jour là, nos deux amis Polo et Zazar, nous quittent et prennent le car qui les ramènera à l'aéroport de Marrakech.

Jeudi 2 janvier : en route pour Tiznit, le désert se fait sentir, la végétation devient plus rare, et pour lutter contre la monotonie du paysage, nous improvisons un système permettant de lire tout en roulant. Rencontre inattendue de Mathias, un cyclorandonneur allemand, en ballade au Maroc. Premier collègue que nous rencontrons en deux mois de route.

Vendredi 3 janvier : à notre grande surprise, les derniers contreforts de l'Atlas sont verdoyants, et la végétation plus dense, où est donc le véritable désert ? A Mirflet, nous croisons Marina, voyageuse, écrivain, metteur en scène, son frère Jean, et leur amie Maylise, et le soir venu, nous partageons avec eux des dorades grillées au feu de bois, sur la terrasse de leur hôtel.

Samedi 4 janvier : malgré le soleil qui tape dur, toujours pas de désert. En revanche, à Goulmine, Ali nous invite à manger le couscous, sur fond de musique saharaoui.

Dimanche 5 janvier : nous prenons le bus pour Tan Tan, et pénétrons enfin à l'intérieur du désert de rocailles tant attendu. Désagréable surprise à Tan Tan plage, Seb s'apercevant qu'il a perdu sa veste avec tous ses Travellers Chèques, se lance à sa recherche dans la nuit noire. Sans succès, mais il s'avère en fin de compte, que par un heureux hasard, nous avions interverti nos vestes, et que les Travellers sont toujours là.

Lundi 6 janvier : La route nous mène vers Laayoune, capitale du Sahara occidental. A notre gauche, le désert de roches et de sable, avec les silhouettes des dunes se détachant au loin sur l'horizon. A notre droite le désert bleu de la mer, dont les puissants rouleaux se fracassent sur les falaises rongées. Cruelle déception, malgré le vent qui nous pousse, le temps est gris et froid, et nous avons même de la pluie. Le soir nous bivouaquons avec Stéphane un français qui fait le tour de l'Afrique à pied en une dizaine d'années. Parti avec 40 euros en poche, il n'a plus rien, après s'être fait voler tout son équipement en Espagne, et pourtant rien ne saurait l'arrêter.

Mardi 7 janvier : nous sommes pris en stop jusqu'à Laayoune par une land Rover de contrebandiers de farine saharaouis. Avant de les quitter nous prenons le temps de boire le thé, arrêtés derrière les dunes. Le soir venu nous sautons dans un van Mercedes conduit par des allemands, qui ont résolu le problème de l'eau potable… en emportant 50 litres de bière chacun.

Mercredi 8 janvier : nous quittons nos allemands aux alentours de Dakhla, pour pédaler jusqu'à El Argoub dans un désert où le sable remplace de plus en plus la roche

Jeudi 9 janvier : en route vers la frontière mauritanienne, nous sommes embarqués par Abdellah et Abdelmalik, deux saharaouis à la recherche d'un dromadaire perdu. Le soir notre tente se transforme en campement nomade, avec le tapis, le gaz pour le thé, et la prière.

Vendredi 10 janvier : la fortune souriant aux audacieux, nous croisons par hasard la Land Cruiser du frère d'Abdellah, qui se rend justement à Nouadhibou, pour y vendre une denrée rare et précieuse dans cette région : des fruits et légumes. Après avoir traversé la frontière en subissant pas moins de huit contrôles de police, versé quelques bakchichs, cassé le carter moteur dans le no man's land, nous arrivons à destination le soir. Juste à temps pour avoir la chance d'être invités par MC, un jeune acteur mauritanien, à une fête normalement réservée aux femmes, mais envahie d'hommes. Une sorte d'après mariage. Nous avons l'occasion d'y interviewer Cher, un marabout très réputé.

Voila, c'est tout pour aujourd'hui.

Bslahma,

Val et Seb

Louga, Sénégal. 20 janvier 2003. 4 720 km.”Terangua”.

Salam aleykum. Nanga def ? Que la paix soit avec vous. Comment ça va ?

Ca y est, l’Afrique rêvée nous ouvre ses portes, après une semaine en Mauritanie, et quatre jours au Sénégal, terre de la “Terangua” (de l'accueil). Le pays est à la hauteur de nos espoirs, avec une savane immense et des habitants qui semblent avoir toujours envie de rire.

Encore une fois, nous sommes frappés de voir à quel point les frontières peuvent constituer des limites infranchissables . Le fleuve Sénégal large de quelques centaines de mètres à peine, sépare deux mondes radicalement différents . D'un coté la Mauritanie qui nous a semblé épuisée, étouffante, envahie par le sable, où la fraîcheur ne se trouve que dans les boissons en canettes. De l'autre, l'exubérance du Sénégal, les rues grouillantes de monde, les femmes au sourire éclatant, les couleurs, la musique, les étalages de fruits plus appétissants les uns que les autres.

Et pourtant, ne vous y trompez pas, la Mauritanie nous a laissé de magnifiques souvenirs. Entre Nouadhibou et Nouakchott, nous avons chargé nos vélos sur le toit d'un taxi-brousse, pour plus de 500 km de traversée au cœur du sahara. Pendant 24 heures le chauffeur a déchaîné sa machine sur les cahots d'une piste connue de lui seul, s'arrêtant dans d'improbables oasis, regroupement de cabanes poussiéreuses, où l'on vend du lait concentré, des boites de sardines, et des biscuits de mer. A l'aube, quittant l'or des dunes, le 4 x 4 flirte avec les vagues, le long du Parc Naturel du Banc D'Arguin, sous le regard impassible des flamants roses et des goélands.

A Nouakchott nous rencontrons le rappeur DJ Hach et son acolyte Pap Sy. Ils chantent les " Mine Zemin ", les injustices et la dureté de la vie au pays des sables, en wolof, peul, hassaniya, français ou anglais. Auteur d'un premier album réalisé à Dakar, ce travailleur acharné est retourné à ses platines pour de nouvelles compositions, très influencées par le rap US. Il rêve d'aller au Sénégal ou en France, car en Mauritanie l'omniprésence de la musique traditionnelle maure empêche le développement de la musique rap.

Nous reprenons ensuite nos vélos de Nouakchott à Rosso (frontière du Sénégal), dans un paysage de dunes dorées entrecoupées de plaines d'argent, où poussent des acacias aux épines redoutables pour les pneus, comme Seb a pu le constater. Aux bivouacs, nous sommes invités à boire le thé dans les “Kheimas”, tentes nomades. Le matin nous nous réveillons entourés de troupeaux de dromadaires, dont le lait légèrement salé est excellent. Nous allons chercher l'eau au puits avec les femmes pour remplir nos gourdes. Les enfants, d'abord effrayés par nos costumes de clowns, reviennent rapidement en riant. C'est un public idéal, qui s'émerveille de tout. Comme ce petit garçon dans l'oreille duquel Val a fait semblant de rentrer un foulard, qui lui demande de le retirer avant de partir.

Une fois le fleuve Sénégal franchi, et après avoir échappé aux faux guides et autres arnaques, la savane s'ouvre à nous, avec ses Baobabs, ses vautours, ses milliers de cris d'oiseaux, et son soleil couchant rose pamplemousse.

Pour la première fois en terre d'islam nous sommes accueillis par les femmes au village de roseaux et de chaume, de Colonat Balky. Belles et souriantes, elles ne perdent pas une occasion de réclamer leur “Cadeau, cadeau”. Entre baignades dans le canal, parties de foot avec les gamins, et soirée à la lueur d'une lampe à huile, Seb a toutes les peines du monde à refuser les avances de la plantureuse fille du chef, qui se voit déjà au bras d'un “Toubab”. A la nuit tombée les enfants réunis en cercle chantent en battant des mains : “Danse Monsieur, danse”. Ambiance africaine.

Le lendemain au village de Témey, Omar, l'instituteur, nous invite à partager le “Théboudienne”, plat traditionnel de riz au poisson. Pour le remercier nous lui offrons notre plus beau spectacle, au rythme effréné des enfants frappant dans leurs mains. Sur la route, les “Merci et au revoir” résonnent encore dans nos têtes. En nous quittant Omar nous confie que, pour beaucoup, c'était leur première vraie rencontre avec des blancs.

Sur ce nous vous quittons car la piste de Dakar pleine d'aventures, nous attend.

Mange dem,

Val et Seb

Dakar, Sénégal. 2 février 2003. 5 100 km. “Adieux à l’Afrique”.

Salam aleykum pour la dernière fois, car c'est ici à l'aéroport Léopold Senghor que finit notre route africaine. Après demain, l'aube se lèvera sur un autre continent, le nouveau monde, que nous aborderons par la porte argentine de Buenos Aires. En attendant, voyons ce que les quinze derniers jours nous ont réservé.

Tout d'abord une “Teranga” (accueil) d'enfer. Partout où nos pneus ont roulé, nous avons largement profité de la générosité de l'hospitalité africaine. Parmi tant d'autres il y eut à Louga, Mohamed, petit commerçant maure, érudit du coran, à Calsame Diop, la bonne humeur chaleureuse des Diagn, chez qui Seb s'est remis d'une crise de paludisme, puis à Thilmakha, Bara, le gérant du télécentre. Ou encore l'hôpital de Tivaoune qui a offert un lit à Val, le temps de soigner, lui aussi, un accès de paludisme. Sans oublier Laye le maître nageur de M'Boro sur mer.

Seul Dakar nous a valu une mauvaise surprise : découvrant notre présence, alors que nous avions été invités par son neveu, l'oncle de Didier nous a proprement jetés à la rue à 10 heures du soir. Poids de la tradition africaine, où le chef de famille est souverain ! Comme il est difficile de monter la tente en pleine ville la nuit, nous avons fini par échouer dans un hôtel de passe. Heureusement le lendemain, pour notre dernière nuit en terre d'Afrique, nous avons été hébergé par l’ami de l’ami d’un ami, Samba.

Ce furent aussi deux semaines riches en découvertes. En premier lieu, notre préférée, la gastronomie : mouton bouilli, poulet grillé, “Mafé” (sauce d’arachides), “Yassé” (oignons et épices), “Théboudienne”, “Fuju”, Couscous, semoule au lait, omelette aux oignons, poisson grillé, … la cuisine sénégalaise, recèle des surprises aussi innombrables que ses grains de riz. Le tout est arrosé d'un thé très fort et très sucré (moitié sucre, moitié thé), qui doit être longuement transvasé pour se boire avec une mousse épaisse. Nous en avons bu des litres, dans les restaurants, les maisons, les marchés, et les télécentres. Enfin, n’oublionq pas le “Café Touba”, à la saveur épicée incomparable.

Découverte aussi de la spiritualité, à la rencontre des nombreuses confréries musulmanes dont les marabouts se partagent le pays : “Mourides, Bayfall, Tivaoune...”. Découverte de la culture populaire et des traditions. La danse au bal de Thilmakha où notre présence a fait sensation, au son endiablé du Soukouss, de Youssou'ndour, Omar Penn, ou Jon Seck, et même la coiffure, quand Seb s'est fait tresser des nattes par une Burkinabaise.

Coté spectacle, notre “tournée” nous a mené de l'école de Sérigne N'diaye, au village de Calsame Diop, puis de Thilmakha, à M'Boro Bono en passant par Meckhé. Les spectateurs se révèlent tantôt enthousiastes, tantôt dubitatifs devant nos prestations, mais sont toujours étonnés et souriants. Certains apprennent vite à jongler avec les balles et le bâton du diable.

A Dakar, nous avons rencontré des artistes passionnants. Tout d'abord Mustapha Brame, peintre Bayfall (religion proche du Rastafarisme), qui expose ses œuvres dans la rue. Depuis 1977 il peint, le monde rural, la femme africaine, dans un style moderne et dépouillé. Après avoir fait les beaux arts de Dakar en 1986, il vit

maintenant en communauté et vend ses toiles pour le marabout. Un peu plus loin officie Samba le sculpteur, un Malien de 35 ans qui a débuté son art à huit ans avec son oncle. D'un geste sûr, il entaille, débite, racle, ponce, lime, gratte les bois de tek et d'ébène dans lesquels il recrée tout l'imaginaire africain : lions, éléphants, girafes, hippopotames, chasseurs et femmes.

Quant au sport, nous avons fait assez peu de vélo, mais beaucoup de marche sur le sable des pistes à pousser. A quoi il faut ajouter du football, quelques tentatives d'enseignement de la pétanque et de la balle au prisonnier, un peu de natation à M'Boro et même du cheval, pour finir par une plongée glaciale, mais inoubliable au club Océanium de Dakar.

(Sous la présidence de la République, à 5 minutes à pied de la place de l'indépendance, route de la corniche est, BP 2224 Dakar, 00 221 822 24 41, 'oceanium@arc.sn http://perso.wanadoo.fr/oceanium.dakar/).

Nous quittons l'Afrique heureux, la tête pleine de souvenirs inoubliables, prêts pour un nouveau choc culturel.

Mange dem (je m'en vais), dans deux jours nous serons à Buenos Aires.

Val et Seb

Amerique du Sud

Bragado, Argentine. 10 février 2003. 5 550. “Terre Plate”.

Ola, quetal !

ça y est, nous venons de traverser l'Océan, non pas a vélo comme on nous le demande souvent, mais bel et bien par la voie des airs, et attention, pas n'importe comment. Nous nous sommes quand même retrouvés en 1ere classe chez British Airways, nous, les broussards pas lavés depuis quatre jours. D'ailleurs le steward nous a très britishement fait remarquer que nos voisins s'étaient plaint de nos odeurs de pieds apparemment peu agréables, et qu'ils nous priaient de bien vouloir enfiler les chaussettes parfumées destinées à ces cas extrêmes.

Pas à pas, ou pneu à pneu, nous découvrons l'Argentine, ce pays dont finalement nous ne savions rien, hormis qu'il s'étend des tropiques à l'Antarctique, qu'il est la patrie de Maradona et du Che, ainsi que le plus gros producteur de viande de vache au monde.

Finalement, à l'arrivée nous sommes plutôt surpris, étouffés par la chaleur moite de cet été, car nous sommes maintenant dans l'autre hémisphère. Après avoir remonté nos vélos sans trop de casse, nous tentons de rejoindre Buenos Aires, par l’autoroute à dix voies de l'aéroport. Nous en sortons quand même entiers grâce a l'aide de la police de la route, “à vot service”. La capitale argentine ressemble à une ville américaine, avec son quadrillage bien régulier et ses larges avenues, pourtant les gens y vivent comme des européens, et quelque chose étonne. Ces sourires, cet intérêt manifeste pour notre périple, cet accueil spontané, non, vraiment c'est un autre monde.

C'est au 1584 de la Caille Chile, que nous rencontrons Oscar et Jorge Vidalo, les deux directeurs de la “Escuela de Circo Criollo”. Le Criollo, c'est le nom donné a cette forme typique du cirque argentin, qui mêle le cirque au théâtre, et ce, depuis plus de 200 ans. Hélas, l'avènement de l'ère télévisuelle a vu cette forme d'art populaire disparaître lentement. Aujourd'hui, les deux frères du "Circo Hermano Vidallo", fiers descendants d'une grande famille de cirque, véritables enfants de la balle, peuvent se targuer de diriger la deuxieme ecole de cirque d'Amérique du sud, après Cuba. La soixantaine passée, ils y enseignent avec passion les acrobaties, le trapèze, l'équilibre, le jonglage, le mime, et les clowneries en tous genres. Et quand Jorge, 63 ans, tient son poirier parfait sur une chaise, on se dit que le cirque ça conserve.

Finalement, pour fuir un peu la chaleur de la monstrueuse mégalopole avec ses 13 millions d'habitants, nous avons repris la route, abattant plus de 100 km d'une traite. Nous nous sommes plongés au cœur de la Pampa, cette étrange " Terre Plate" des indiens Querandies, Ranqueles ou Araucanos, tous massacrés par les conquistadors. Les prairies d'herbe s'étendent à perte de vue, une sorte de Beauce mais plus sauvage, avec ses vaches noires, ses innombrables espèces de volatiles et d'insectes et des habitants souriants et bavards.

A Norberto de la Riestra, nous sommes accueillis par Patricia la marchande de la station service qui tient absolument à nous réhydrater a coup de bière locale. Suit ensuite un interrogatoire passionné avec les “huiles” locales avant de passer la nuit

chez Juan Dominguo. Le lendemain, notre passage à 25 de Mayo (drôle de nom pour une ville mais, c'est la fête de l'indépendance, en 1810), provoque un rassemblement de chicos qui s'essaient avec plus ou moins de succès aux différentes disciplines de notre atelier de jongle.

Côté cuisine, nous sommes encore gâtes, pour ne pas changer. Les vaches abondent et sont bien vite découpées pour finir sur les “Parillas”, ces grills qui bordent toutes les routes argentines. Très consistant bien qu'un peu gras. Bien sûr, n'oublions pas le “Mate”, la boisson nationale, cette herbe fortifiante du Paraguay que tout bon argentin se doit de boire du matin au soir. On en remplit une calebasse et on verse au fur et à mesure de l'eau chaude, mais pas bouillante, et l'on absorbe le tout a l'aide d'une pipe de métal, la “Bombilla”. Un peu spécial au début mais on s'y fait.

Aujourd’hui, nous nous apprêtons à donner notre premier spectacle argentin, a l'hôpital de Bragado, petite bourgade un peu perdue mais accueillante.

Ciao, Hasta Luego

Val et Seb

San Rafael, Argentine. 18 février 2003. 6 100 km. “La Complainte du Prisonnier”.

Hola quetal ?

Nous vous avions quitté à Bragado il me semble, dans la Provincia de Buenos Aires. Que d'aventures depuis, sous le soleil de plomb de l'Argentine. Chaque jour nous découvrons un peu plus la “solidaria” argentine, sur fond de crise économique. Depuis décembre 2001, le pesos argentin a vu sa valeur divisée par trois. Ce qui se révèle plutôt une bonne surprise pour nous est une vrai calamité pour les habitants. Imaginez la vie en France avec un salaire moyen de 400 euros.

Lundi 10 février, Bragado, Hogar Saint Luis : Les “hogars”, ce sont les maisons de retraites locales. Nous venons d'y présenter notre spectacle, les deux journaux du coin et le cable local se sont même déplacés pour “l'évènement”. En passant la nuit ici, nous avons pu constater le réel manque de moyens et les terribles conditions de vie des anciens, heureusement adoucies par la gentillesse et le dévouement des infirmières. Il est minuit passé quand Martin, le frère de Claudia, infirmière de garde, vient nous chercher pour nous faire visiter la ville. Les Argentins vivent la nuit, une excellente occasion de goûter un grand cru de Mendoza et de reprendre les vieux tubes argentins à la guitare.

Mardi 11 février, Mors una hacienda : Depuis Junin, nous suivons la Ruta 188, sept cent km qui vont nous mener à San Rafael, au pieds des Andes. Ici, on oublie courbes, virages et autres zig-zags. Je ne veux voir qu'une tête. Le vent d'Est nous pousse à travers les herbes folles, les champs de maïs, de tournesols et les prairies à vaches. La Pampa ne nous laisse pas une place pour la tente. Depuis une dizaine d'années, la région est victime d'inondations provenant de pluies excessives issues des nuages bloqués par les Andes. Il nous semble parfois pédaler sur un long ponton, et si le vent se lève on s'imagine au bord de la mer. Les canards sauvages, les oies, aigrettes, et autre volatiles s'en donnent à cœur joie, avant de s'enfuir dans un bouillonnement de plumes quand un cycliste se jette à l'eau pour se décrasser. Les nuits " pampaises " sont un véritable concerto : croassements, hululements, bourdonnements, et quantité de bruits aux auteurs indéfinis, du claquement de petites cuillers, au battement cardiaque, en passant par le tambourin. Luttant avec les hordes de moustiques nous observons les éclairs dansant dans le lointain. Trois orages immenses, encore inaudibles, couvrent la prairie, illuminant les nuages de leurs éclats soudains, un véritable blitzkrieg climatique. La nuit, notre Ziggy de tente sera sauvée de l'inondation par une courageuse intervention de Seb pour remettre en place le double toit.

Mercredi 12 février, Lincoln : C'est sous une salve d'applaudissements, de sourires, d'encouragements et de questions, que nous ressortons de la maison de retraite, couverts par les flashs de Jorge et ses trois appareils. Chaque petite ville semble avoir ses propres organes de presse, télé, radio, journal, prêts à sauter sur le moindre évènement. Plus tard, c'est avec Gaston, le fils de Jorge, que nous goûterons aux “empanadas”, spécialité argentine (pâtés à la viande et aux légumes). Il parle un français impeccable, et pour cause, il est prof de Tango à Ajaccio et n'attend que son précieux visa pour repartir.

Jeudi 13 fevrier, Ameghino, caserne des Bomberos : Nous avons à peine parcouru 10 m dans le “pueblo” (village) que les représentants de la mairie nous arrêtent. Nous tombons en plein festival annuel de la ville et sommes reçus comme des VIP par la municipalité. Au programme, match de polo, ballade à cheval, dégustation de “Dulce de Leche” (confiture de lait, un must argentin), restaurant au frais de la princesse (encore de la viande, buena carne !). Le soir, nous assistons au spectacle de José et Luis des vrais clowns argentins, des pros, à côté desquels nos petits tours de passe passe font un peu pale figure. Nous les retrouvons bien plus tard pour une séance de jonglage privée, après que les jeunes du bar se soient mis en tête de nous réhydrater à grandes rasades de Quilmes (la biere de la Pampa). Nous arrivons quand même à dormir...dans la caserne des pompiers, les “bomberos”, réveillés le lendemain par la télé locale.

Vendredi 14 fevrier, General Villago : Cette nuit le vent a tourné, fini le tapis roulant, bonjour la lutte. Notre vitesse s'en trouve réduite de moitié. Nous passons la journée à combattre les semi-remorques comme un surfeur remonte les vagues. Lancés à pleine vitesse, ils nous saluent de grand coups de klaxon avant de nous envoyer une violente rafale de vent et de gaz d'échappement.

Samedi 15 février, Realico, Commissariat de la Pampa : Cette nuit nous sommes installés dans le garage du commissariat. Nous sympathisons avec Jesus et Dario, emprisonnés depuis 4 mois. Nous échangeons cigarettes et maté à travers les barreaux et arrivons même à leur faire passer de la bière en douce. Très vite jonglage et magie animent la soirée. Les policiers s'essayent aux massues sous le regard hilare des detenus. Plus tard Jesus empoigne sa guitare et entonne les mélodiques complaintes des “auchos” (cow-boys de la Pampa) déchus. José, sergent de police et chanteur de “Cumbia” à ses heures perdues le rejoint bientôt. Le prisonnier et son geôlier accoudés aux barreaux pour unir leur voix ; une image qui restera gravée dans nos carnets de voyage.

Dimanche 16 février, Chamaico, cuisine de la Policia : Trois jours que nous luttons contre le vent d'Ouest. Nous quittons enfin la provincia de Buenos Aires pour entrer dans celle de la Pampa. Le paysage se fait plus sec, et les minuscules pueblos, perdus dans cet océan de prairie sont espacés de dizaines de km. Chaimaico est un pueblo, ou plutôt un pueblito de huit “casas” (maisons) gravitant autour d'un poste de police de la route. Nos tours amusent beaucoup Brenda et Anna, les deux fillettes du commissaire et pour nous remercier on nous offre empanadas et vin, brassé au pied s'il vous plaît.

Mardi 18 fevrier, San Rafael : La route, la route. Inexorablement, elle poursuit son chemin vers le mur andin, que nous n'apercevons toujours pas. Asphalte, vaches, champs, poteaux électriques, prairies, prairies, tel est notre menu quotidien. Deux jours nous seront ensuite nécessaires pour traverser le désert buissonnant qui sépare la fin de la Provincia de San Luis de General Alvear.

Comme vous le voyez, toujours pas le temps de s'ennuyer. Demain, nous attaquerons les Andes et nous préparons déjà nos mollets en perspective.

Ciao, Suerte
Val et Seb

Bragado, Argentine. 10 février 2003. 5 550. “Terre Plate”.

Hoa, quetal !

ça y est, nous venons de traverser l'Océan, non pas a vélo comme on nous le demande souvent, mais bel et bien par la voie des airs, et attention, pas n'importe comment. Nous nous sommes quand même retrouvés en 1ere classe chez British Airways, nous, les broussards pas lavés depuis quatre jours. D'ailleurs le steward nous a très britishement fait remarquer que nos voisins s'étaient plaint de nos odeurs de pieds apparemment peu agréables, et qu'ils nous priaient de bien vouloir enfiler les chaussettes parfumées destinées à ces cas extrêmes.

Pas à pas, ou pneu à pneu, nous découvrons l'Argentine, ce pays dont finalement nous ne savions rien, hormis qu'il s'étend des tropiques à l'Antarctique, qu'il est la patrie de Maradona et du Che, ainsi que le plus gros producteur de viande de vache au monde.

Finalement, à l'arrivée nous sommes plutôt surpris, étouffés par la chaleur moite de cet été, car nous sommes maintenant dans l'autre hémisphère. Après avoir remonté nos vélos sans trop de casse, nous tentons de rejoindre Buenos Aires, par l’autoroute à dix voies de l'aéroport. Nous en sortons quand même entiers grâce a l'aide de la police de la route, “à vot service”. La capitale argentine ressemble à une ville américaine, avec son quadrillage bien régulier et ses larges avenues, pourtant les gens y vivent comme des européens, et quelque chose étonne. Ces sourires, cet intérêt manifeste pour notre périple, cet accueil spontané, non, vraiment c'est un autre monde.

C'est au 1584 de la Caille Chile, que nous rencontrons Oscar et Jorge Vidalo, les deux directeurs de la “Escuela de Circo Criollo”. Le Criollo, c'est le nom donné a cette forme typique du cirque argentin, qui mêle le cirque au théâtre, et ce, depuis plus de 200 ans. Hélas, l'avènement de l'ère télévisuelle a vu cette forme d'art populaire disparaître lentement. Aujourd'hui, les deux frères du "Circo Hermano Vidallo", fiers descendants d'une grande famille de cirque, véritables enfants de la balle, peuvent se targuer de diriger la deuxieme ecole de cirque d'Amérique du sud, après Cuba. La soixantaine passée, ils y enseignent avec passion les acrobaties, le trapèze, l'équilibre, le jonglage, le mime, et les clowneries en tous genres. Et quand Jorge, 63 ans, tient son poirier parfait sur une chaise, on se dit que le cirque ça conserve.

Finalement, pour fuir un peu la chaleur de la monstrueuse mégalopole avec ses 13 millions d'habitants, nous avons repris la route, abattant plus de 100 km d'une traite. Nous nous sommes plongés au cœur de la Pampa, cette étrange " Terre Plate" des indiens Querandies, Ranqueles ou Araucanos, tous massacrés par les conquistadors. Les prairies d'herbe s'étendent à perte de vue, une sorte de Beauce mais plus sauvage, avec ses vaches noires, ses innombrables espèces de volatiles et d'insectes et des habitants souriants et bavards.

A Norberto de la Riestra, nous sommes accueillis par Patricia la marchande de la station service qui tient absolument à nous réhydrater a coup de bière locale. Suit ensuite un interrogatoire passionné avec les “huiles” locales avant de passer la nuit

chez Juan Dominguo. Le lendemain, notre passage à 25 de Mayo (drôle de nom pour une ville mais, c'est la fête de l'indépendance, en 1810), provoque un rassemblement de chicos qui s'essaient avec plus ou moins de succès aux différentes disciplines de notre atelier de jongle.

Côté cuisine, nous sommes encore gâtes, pour ne pas changer. Les vaches abondent et sont bien vite découpées pour finir sur les “Parillas”, ces grills qui bordent toutes les routes argentines. Très consistant bien qu'un peu gras. Bien sûr, n'oublions pas le “Mate”, la boisson nationale, cette herbe fortifiante du Paraguay que tout bon argentin se doit de boire du matin au soir. On en remplit une calebasse et on verse au fur et à mesure de l'eau chaude, mais pas bouillante, et l'on absorbe le tout a l'aide d'une pipe de métal, la “Bombilla”. Un peu spécial au début mais on s'y fait.

Aujourd’hui, nous nous apprêtons à donner notre premier spectacle argentin, a l'hôpital de Bragado, petite bourgade un peu perdue mais accueillante.

Ciao, Hasta Luego

Val et Seb

L'eau fraîche puisée par le vent, Arg, fev 2003.

El Loco Lelo, gaucho de la Cordillère des Andes, Argentine, fev 2003.

Spectacle à la maison de retraite de Bragado, Argentine, février 2003.

Laguna Maule, Cordillère des Andes, Arg, fev 2003.

Col du Pehuenche, Cordillère des Andes.
Argentine, février 2003.

Repos bien mérité au Col de Pehuenche (2500m), Cordillère des Andes, Argentine, février 2003.

San Rafael, Argentine. 18 février 2003. 6 100 km. “La Complainte du Prisonnier”.

Hola quetal ?

Nous vous avions quitté à Bragado il me semble, dans la Provincia de Buenos Aires. Que d'aventures depuis, sous le soleil de plomb de l'Argentine. Chaque jour nous découvrons un peu plus la “solidaria” argentine, sur fond de crise économique. Depuis décembre 2001, le pesos argentin a vu sa valeur divisée par trois. Ce qui se révèle plutôt une bonne surprise pour nous est une vrai calamité pour les habitants. Imaginez la vie en France avec un salaire moyen de 400 euros.

Lundi 10 février, Bragado, Hogar Saint Luis : Les “hogars”, ce sont les maisons de retraites locales. Nous venons d'y présenter notre spectacle, les deux journaux du coin et le cable local se sont même déplacés pour “l'évènement”. En passant la nuit ici, nous avons pu constater le réel manque de moyens et les terribles conditions de vie des anciens, heureusement adoucies par la gentillesse et le dévouement des infirmières. Il est minuit passé quand Martin, le frère de Claudia, infirmière de garde, vient nous chercher pour nous faire visiter la ville. Les Argentins vivent la nuit, une excellente occasion de goûter un grand cru de Mendoza et de reprendre les vieux tubes argentins à la guitare.

Mardi 11 février, Mors una hacienda : Depuis Junin, nous suivons la Ruta 188, spet cent km qui vont nous mener à San Rafael, au pieds des Andes. Ici, on oublie courbes, virages et autres zig-zags. Je ne veux voir qu'une tête. Le vent d'Est nous pousse à travers les herbes folles, les champs de maïs, de tournesols et les prairies à vaches. La Pampa ne nous laisse pas une place pour la tente. Depuis une dizaine d'années, la région est victime d'inondations provenant de pluies excessives issues des nuages bloqués par les Andes. Il nous semble parfois pédaler sur un long ponton, et si le vent se lève on s'imagine au bord de la mer. Les canards sauvages, les oies, aigrettes, et autre volatiles s'en donnent à cœur joie, avant de s'enfuir dans un bouillonnement de plumes quand un cycliste se jette à l'eau pour se décrasser. Les nuits " pampaises " sont un véritable concerto : croassements, hululements, bourdonnements, et quantité de bruits aux auteurs indéfinis, du claquement de petites cuillers, au battement cardiaque, en passant par le tambourin. Luttant avec les hordes de moustiques nous observons les éclairs dansant dans le lointain. Trois orages immenses, encore inaudibles, couvrent la prairie, illuminant les nuages de leurs éclats soudains, un véritable blitzkrieg climatique. La nuit, notre Ziggy de tente sera sauvée de l'inondation par une courageuse intervention de Seb pour remettre en place le double toit.

Mercredi 12 février, Lincoln : C'est sous une salve d'applaudissements, de sourires, d'encouragements et de questions, que nous ressortons de la maison de retraite, couverts par les flashs de Jorge et ses trois appareils. Chaque petite ville semble avoir ses propres organes de presse, télé, radio, journal, prêts à sauter sur le moindre évènement. Plus tard, c'est avec Gaston, le fils de Jorge, que nous goûterons aux “empanadas”, spécialité argentine (pâtés à la viande et aux légumes). Il parle un français impeccable, et pour cause, il est prof de Tango à Ajaccio et n'attend que son précieux visa pour repartir.

Jeudi 13 fevrier, Ameghino, caserne des Bomberos : Nous avons à peine parcouru 10 m dans le “pueblo” (village) que les représentants de la mairie nous arrêtent. Nous tombons en plein festival annuel de la ville et sommes reçus comme des VIP par la municipalité. Au programme, match de polo, ballade à cheval, dégustation de “Dulce de Leche” (confiture de lait, un must argentin), restaurant au frais de la princesse (encore de la viande, buena carne !). Le soir, nous assistons au spectacle de José et Luis des vrais clowns argentins, des pros, à côté desquels nos petits tours de passe passe font un peu pale figure. Nous les retrouvons bien plus tard pour une séance de jonglage privée, après que les jeunes du bar se soient mis en tête de nous réhydrater à grandes rasades de Quilmes (la biere de la Pampa). Nous arrivons quand même à dormir...dans la caserne des pompiers, les “bomberos”, réveillés le lendemain par la télé locale.

Vendredi 14 fevrier, General Villago : Cette nuit le vent a tourné, fini le tapis roulant, bonjour la lutte. Notre vitesse s'en trouve réduite de moitié. Nous passons la journée à combattre les semi-remorques comme un surfeur remonte les vagues. Lancés à pleine vitesse, ils nous saluent de grand coups de klaxon avant de nous envoyer une violente rafale de vent et de gaz d'échappement.

Samedi 15 février, Realico, Commissariat de la Pampa : Cette nuit nous sommes installés dans le garage du commissariat. Nous sympathisons avec Jesus et Dario, emprisonnés depuis 4 mois. Nous échangeons cigarettes et maté à travers les barreaux et arrivons même à leur faire passer de la bière en douce. Très vite jonglage et magie animent la soirée. Les policiers s'essayent aux massues sous le regard hilare des detenus. Plus tard Jesus empoigne sa guitare et entonne les mélodiques complaintes des “auchos” (cow-boys de la Pampa) déchus. José, sergent de police et chanteur de “Cumbia” à ses heures perdues le rejoint bientôt. Le prisonnier et son geôlier accoudés aux barreaux pour unir leur voix ; une image qui restera gravée dans nos carnets de voyage.

Dimanche 16 février, Chamaico, cuisine de la Policia : Trois jours que nous luttons contre le vent d'Ouest. Nous quittons enfin la provincia de Buenos Aires pour entrer dans celle de la Pampa. Le paysage se fait plus sec, et les minuscules pueblos, perdus dans cet océan de prairie sont espacés de dizaines de km. Chaimaico est un pueblo, ou plutôt un pueblito de huit “casas” (maisons) gravitant autour d'un poste de police de la route. Nos tours amusent beaucoup Brenda et Anna, les deux fillettes du commissaire et pour nous remercier on nous offre empanadas et vin, brassé au pied s'il vous plaît.

Mardi 18 fevrier, San Rafael : La route, la route. Inexorablement, elle poursuit son chemin vers le mur andin, que nous n'apercevons toujours pas. Asphalte, vaches, champs, poteaux électriques, prairies, prairies, tel est notre menu quotidien. Deux jours nous seront ensuite nécessaires pour traverser le désert buissonnant qui sépare la fin de la Provincia de San Luis de General Alvear.

Comme vous le voyez, toujours pas le temps de s'ennuyer. Demain, nous attaquerons les Andes et nous préparons déjà nos mollets en perspective.

Ciao, Suerte
Val et Seb

Santiago, Chili. 7 mars 2003. 7 000 km. “Loco Payasos”.

Hola todos !

Nous sommes au Chili depuis quelques jours, et nous y profitons d'un repos bien mérité, après une traversée des Andes épuisante mais pleine de surprises, de rencontres, et de paysages inoubliables.

A San Rafael en Argentine, où nous vous avions quittés le 18 février, nous avons rencontré quatre jongleurs argentins de Mendoza, qui financent leur vacances de façon originale. Postés à un carrefour, ils exécutent pendant le temps très bref du feu rouge, un époustouflant numéro de jonglage devant les automobilistes qui attendent. Un comparse grimé en clown rythme le tout aux percussions, et se faufile entre les voitures pour récupérer la monnaie. C’est plus amusant que de travailler sur un chantier et ca rapporte plus nous expliquent-ils! S'en est suivie une mémorable soirée, où la recette du jour a été rapidement engloutie en “Vino Tinto”, un vin rouge local très doux. Le lendemain nous avons continué en partageant une parilla, un barbecue, de côtelette, cœur, tripes et mamelle de vache!

Poursuivant vers la cordillière, nous attaquons en guise d 'échauffement la “Valle Grande”, succession de lacs de retenu resserrés au creux de profondes vallées. Le chemin caillouteux n'est pas des plus faciles, et nous oblige à faire un détour d'une centaine de kilomètres sous une chaleur écrasante, mais les somptueux paysages qui s'offrent à nous récompensent tous nos efforts. Nous traversons ensuite les canyons arides de l'Atuel, dont les roches blanches et torturées semblent avoir été ficelées et saucissonnées par le vent et l'eau. Le lendemain, répit de courte durée sur l'asphalte de la ruta 144, traversant un vaste plateau désertique d'herbes folles, au bout duquel se profilent, fantomatiques, les ombres des Andes aux neiges éternelles. Le soir, au poste de contrôle sanitaire d'El Sosneado, nouvelle parilla avec les contrôleurs et les policiers, avant que ces derniers, véritables Starsky et Hutch de la pampa, ne s'élancent toutes sirènes hurlantes à la poursuite d'un cheval fou encombrant la route. Peu à peu, nous pénétrons dans le pays des gauchos, couteau à la ceinture, sombrero vissé sur la tête, lasso en bandoulière et éperons au talon des Nike.

A Malargue, les montagnes sont tellement proches qu'il nous semble pouvoir les toucher du bout des doigts. Après un dernier spectacle donné à l'hôpital, plus regardé par les visiteurs que par les pensionnaires, nous attaquons notre première journée de montée le lendemain sous une chaleur accablante. Très vite le goudron cède la place aux éboulis, et à une piste de pierres, qui a tout de la tôle ondulée. En fin d'après midi le vent d'ouest se lève, il ne faiblira plus pendant les trois jours suivants qui resteront les plus durs, mais les plus beaux depuis notre départ. Le soir venu, nous avons la fierté de penser que nous avons bien mérité de contempler l'extraordinaire beauté de la vallée verdoyante où nous nous installons. Jamais le ciel ne nous a paru aussi étoilé. A l'aube le soleil éclaire les flancs des vallées une à une, long préambule à une chaude journée. Nous suivons le cours du “rio Chico” qui bouillonne au fond de vallées escarpées. D'immenses troupeaux paissent dans les prairies verticales, dans un silence que seul vient troubler le vent charriant des nuages de poussière.

Quand le couchant embrase le ciel d'un incendie de nuages roses, nous descendons de nos vélos harassés par une journée de secousses, vibrations et autres tremblements. Surgissant du haut de sa montagne, Aurelio, le “Loco Lelo” nous salue d'un large coup de sombrero, de toute sa superbe, tel un Don Quichotte des Andes. Il appartient à cette race de cavaliers magnifiques que sont les gauchos, ces cow-boys argentins. Il nous fait traverser le rio à cheval, pour rejoindre le camp d'été qu'il partage avec Diego, au milieu de leurs quelques 1600 têtes de bétail. Pour l'occasion, il sacrifie un agneau, dont nous partageons la viande tendre, grillée au feu de bois. La nuit venue, nous nous endormons sur les selles des chevaux, sous de multiples couches de couvertures.

Le lendemain nous franchissons le col de Pehuinche, au terme d'une infernale montée à pic, dans la caillasse et le sable, sous des rafales de vent glacé. Géographiquement nous sommes maintenant au Chili, mais il nous faudra encore tout l'après midi pour contourner les eaux d'un bleu profond de l'immense laguna Maule. Au terme d'une des journées les plus difficiles de notre voyage, nous sommes à nouveau accueillis dans un poste de contrôle sanitaire. Hors de question toutefois de franchir la frontière avec nos légumes et notre cuisse d'agneau, cadeaux de Loco Lelo. Qu'à cela ne tienne, les deux papys du poste nous préparent un feu et agrémente notre repas de truites du lac, saucisses, patates douces, le tout arrosé de grandes rasades de “Pisco”, l'alcool national chilien, un alcool de vin de muscat, à boire glacé.
Enfin, nous entamons une longue descente de 2000 mètres de dénivelée, qui nous mène au Pacifique. La route est si mauvaise, qu'à chaque secousse, nous redoutons que nos vélos ne volent en éclat, et nous avec, mais nous nous en sortons plutôt bien, avec seulement deux crevaisons et un pneu déchiré pour Seb. Le paysage se fait moins aride, et nous terminons la journée dans la bien nommée “Suisse chilienne”, entre les champs de mûres et de pommes.
Au matin du jour suivant, pour la première fois, nos routes se séparent, car Val fonce à Santiago pour accueillir Michèle, sa copine. La capitale est une ville immense, posée aux pied des Andes, où circulent des dizaines de bus hystériques, dans une foule très métissée. Les “Mapuches”, indiens natifs, sont encore très présents. L'animation des rues et des petits commerces contraste fortement avec l'Argentine, et le niveau de vie est bien plus élevé, avec apparemment de grandes disparités sociales.
Michèle et Val filent à Valparaiso, à une centaine de kilomètres de la capitale. La ville est plongée dans une paisible retraite, l'ancien port des cap-horniers n'est plus, et seules restent les collines encerclant la ville, et les maisons colorées qui dégringolent vers le Pacifique, telle une cascade de dominos multicolores. Pendant ce temps, Seb panse ses blessures chez Keno, un photographe du journal “El Centro” de Talca, croisé à la frontière argentine.

Finalement tout le monde se retrouve chez Fabio, dessinateur et caricaturiste, avant que Val et Michèle ne partent vers Puerto Montt, ses lacs et ses volcans, pendant que Seb écumera les villes de la côte centrale, mais rassurez vous, nous nous retrouverons tous les deux pour continuer le voyage.

Hasta luego,

Val et Seb

Oceanie

AUSTRALIE
Alice Springs
Ayers Rock
Sydney
Melbourn
Wellington
Christchurch
Nouvelle Zélande

Auckland, Nouvelle Zélande. 25 mars 2003. 7 020 km. “Histoires de Mer, Histoires de Villes”.

Kia ora (bonjour en Maori), kei te pehea koe ? (comment ça va ?)

Bienvenue en Nouvelle Zélande ! De ses petits doigts boudinés, hygiéniquement gantés de latex, l'officier de contrôle sanitaire nous tend notre amende de 100 euros. Drogue, armes ? Non rassurez vous, rien de tout cela, nous avions simplement omis de déclarer des produits susceptibles de contaminer le pays : notre tente, des balles de jonglage contenant des graines, notre jumbe sénégalais en bois et peau de chèvre, une calebasse de la taille d'une prune, et 20 g de lait en poudre. Tout cela sera détruit, sauf la tente et le tamtam consciencieusement gazés. Auckland est la plus grande ville du pays, mais pas la capitale, ce titre revenant à Wellington. Elle compte un million d'habitants, soit le quart de la population du pays, qui vit dans de grandes banlieues où aucun bâtiment ne dépasse deux étages. Le centre ville, entre Pacifique et mer de Tasmanie, s'organise autour de Quay street, le port, et Queen street, dominés par la fameuse “Sky-City Tower”. Tout semble moderne et aseptisé, et manque un peu du charme propre aux villes chargées d'histoire. (http://www.aucklandnz.com). Mais avant d'entrer au pays des kiwis, laisser nous vous conter la fin de nos péripéties sud américaines.

Il y a deux semaines déjà, au Chili, nous avions chacun pris une direction différente. Soyez tranquilles, pas de conflit entre nous, simplement Michèle et Val ont choisi de s'aventurer au sud, alors que Seb a tranquillement “véloté” le long de la côte de la XII° région. Vous aurez donc droit à deux comptes rendus, dans cette lettre.

Michèle et Val : De l'avion qui nous emporte à basse altitude vers Puerto Montt, à plus de 1000 kilomètres de Santiago, la vue est incroyable. A l'est scintillent les cimes enneigées des Andes, tandis qu'à l'ouest, le soleil se dilue lentement dans les nuages du Pacifique. Après 70 km de bus, nous nous retrouvons au pied du volcan Osorno, sorte de mont Fuji local, cône parfait, à peine émergé des eaux glacées du “Lago Lanquihue”, et dont la cime semble avoir été blanchie par les nuages. (http://www.osornoguia.cl/). Plus bas, les eaux du glacier s'écoulent à grand fracas dans les chutes du “Salto Rio Petrohue”, sous le regard de nombreux touristes à peine débarqués des bus. A deux cents kilomètres de là, le bac qui nous emmène vers l'île de Chiloe, l'endroit le plus pluvieux du Chili, est escorté par un ballet d'otaries. Le lendemain, dans un paysage de collines verdoyantes aux airs d'Ecosse, un bus sautillant, nous mène aux îlots du Punihuil qui abritent des colonies de pingouins Humbolt et Magellan, et toute une foule d'oiseaux de mer, goélands, cormorans, aigles, ainsi que diverses loutres et otaries.

Le Chili, et tout particulièrement Chiloe, est tourné vers la mer et ses produits, dont les restaurants et les marchés regorgent. Les algues qui sont récoltées et séchées avant d'être expédiées au Japon, en constituent la grande spécialité. Avant de regagner le nord du pays, nous séjournons au centre de l'île, dans le village coloré de Castro, où les maisons sur pilotis du quartier de Palifatos, défient deux fois par jour l’inlassable jeu des marées. (http://www.chiloeweb.com http://www.mitologiachilota.cl)

Seb : Après une heure de bus pour sortir de la capitale, j'arrive au bout du monde. Le village de la Boca, avec ses maisons de pêcheurs en bois coloré, est perché en haut d'une falaise, coincé entre le Pacifique et un rio. Ayant passé une nuit très fraîche sur le sable volcanique noir de la plage, je prends la direction de Pichilemo, haut lieu du surf chilien, par une route en montagnes russes de la cordillère de la Costa. J'y rencontre Pepe, professeur de sport, qui m'invite à planter la tente dans le jardin de la petite casa, qu'il partage avec trois amis dont un gringo (américain). Il travaille à la mission chrétienne, institution qui a la noble mission de former des missionnaires de toutes nationalités. Ainsi nous passons des soirées très conviviales entre boliviens, chiliens, vénézuéliens, et allemands, à faire griller des “Chorizos” (saucisses) pour le “Choripan” (sorte de Hot-Dog). L'après midi est réservé au surf. Pepe me prête une planche et une combinaison, et je passe trois heures dans l'eau à 12° du Pacifique, gelé mais heureux. (http://www.gochile.cl/Attr_s/htm/pichilemu.asp).
Mais voilà tout a une fin, et par un jour probablement pluvieux, Michèle a repris l'avion, et Val est venu se consoler auprès de Seb et Fabio, notre dessinateur de choc. Fabio nous a emmenés à Curepto, son pueblo natal, où la famille Gonzales nous a réservé un accueil formidable. Clarisse, sa mère, excellente cuisinière, nous a régalé de bouillons variés, empenadas, purée de maïs et de haricots, et autres “Humitas”, mais cuit dans ses feuille. Sans oublier quelques bouteilles d'excellent vin chilien. (http://www.curepto.cl).

Fabio nous fait visiter l'école de son enfance, l'Escuela Pedro Antonio Gonzales, baptisé aisni en l’honneur d’un poète du village sur lequel Fabio a réalisé un film et une exposition. Nous y donnons un spectacle, en musique, devant 350 “ninos” (gamins) ravis et déchaînés. Le lendemain nous allons au cœur des “cerros” (collines) de la cordillère de la Costa, dans une autre école, qui a poussée là comme une fleur au milieu des mines de charbon. Les trois instituteurs et leurs trente deux élèves forment une grande famille. Une école rêvée en pleine nature, un endroit idéal pour faire le clown.
De retour à Santiago, nous suivons missile à missile la destruction de Bagdad. Ici aussi, comme dans le reste du monde, la rue s'est mobilisée contre la guerre, avec de nombreuses manifestations animées : jongleurs, acrobates, percussionnistes, danseurs, concerts. Il faut dire que la rue au Chili est un art de vivre. Toujours bondée, on ne peut faire un pas en centre ville sans y croiser un mime, un clown, un musicien (guitare, tambour, rap, piano, …), un peintre, une diseuse de bonne aventure, un astronome avec son télescope pointé sur Saturne, et d'innombrables vendeurs de tout et de rien. (http://www.a-zoftourism.com/travel-to-santiago.htm).

Nous y rencontrons Ricardo, maître de guitare, il joue entouré d'une foule compacte qui reprend en chœur de mélancoliques airs cubains. Voilà dix neuf ans qu'il voyage pour dispenser ses commentaires comico- satiriques entre deux chansons. Tout le monde le connaît et le respecte, et personne ne partirait sans lui avoir serré la main. Visage pointu, cheveux fous, guitare sur l'épaule, le voici qui s'en va déjà.

Comme vous le voyez, le Chili a su nous séduire, et ce n'est pas sans un pincement au cœur que nous avons quittés Fabio et Marcela.

L'aventure continue, Haere ra (au revoir).

Val et Seb

Napier, Nouvelle Zélande. 6 avril 2003. 7 750 km. “Enfants d’la Balle ”.

Kia ora, kei te pehea koe ? (bonjour, comment ça va ? en Maori)

Voilà déjà une dizaine de jours que nous pédalons à travers la Nouvelle Zélande, des sages prairies clôturées d'Auckland, aux forêts de pins escarpées du pacifique.

Au début tout ne semblait pas gagné, nous avons du réveiller brutalement nos muscles ramollis par notre séjour chilien, mais ensuite quelle joie de retrouver notre liberté et notre chère vie nomade. Il nous a fallu du temps pour découvrir l'accueil Kiwi. De prime abord tout nous paraissait trop propre, organisé, ordonné, comme ces immenses prairies savamment barricadées et inaccessibles. C'est justement cela qui nous a poussé à frapper à la porte des maisons, et des fermes, perdues dans la verdure. Un soir nous sommes accueillis par Paula, dresseuse de chevaux, qui vit seule avec ses deux “boys” de 7 et 9 ans, Sutton et Kenrick, dont la grande passion consiste à sauter dans les buissons et à ouvrir les nids d'araignées. Le lendemain, c'est Kim un paysagiste au physique de bûcheron canadien qui nous ouvre sa porte. Par une soirée pluvieuse, la famille Duomrey nous installe dans son salon. Jamais on ne nous laisse partir, sans un solide “breakfast” dans le ventre.

Après une semaine nous avons atteint Rotorua, haut lieu du tourisme volcanique (http://nz.com/tout/rotorua/) La ville baigne en permanence dans les vapeurs de soufre, bonjour l'odeur, et on trouve des lacs bouillonnants et fumants en plein centre ville. C'est là que le Weber Bros Circus a planté son chapiteau pour deux semaines (http://www.weberbroscircus.com/).

Nous discutons avec Uncle Ernie, dresseur de lamas, chèvres, et poneys, qui nous prend en sympathie, et nous offre deux tickets pour le show. Tous les grands classiques y sont revus et corrigés : équilibre, roue, funambules, tremplin, clowns (nous prenons des notes), trapèze, etc. Après la représentation nous rencontrons Sam Lander, 19 ans, fraîchement sorti de l'école de cirque de Christchurch, spécialiste en acrobaties et roue infernale. Il partage sa roulotte avec Paul, l'homme fort du cirque, qui règle également éclairages, son, et mise en scène. Finalement, nous passons le reste de l'après midi à discuter avec Carlos, Heber, et Hewin, trois funambules colombiens, enfants de la balle. Le soir venu, notre tente paraît minuscule face à l'imposant chapiteau.

Tout au long de notre route, les quelques 60 millions de moutons du pays (pour 3.8 millions d'habitants), nous observent avec curiosité, ainsi que les vaches noires (Angus pour les spécialistes), et plus rarement les cerfs et les lamas d'élevage. Les opossums pullulent, mais on les rencontre le plus souvent aplatis sur les routes. Toutefois, l'animal roi du pays, c'est sans conteste …l'aoûtat. Chaque centimètre carré d'herbe en abrite des milliers, prêts à sauter sur tout morceau de chair fraîche, d'appétissants mollets de cyclistes par exemple.

Nous pénétrons ensuite dans la mystérieuse forêt primaire semi tropicale de “Te Urewera National Park”, dont la canopée se dresse haut dans le ciel. Pour la petite histoire, en Maori, “Te Urewera” signifie pénis brûlé, en référence au vieux chef Ngati Potiki qui s'était endormi trop près du feu. La nuit toute la forêt résonne des cris étranges de ses habitants, et dans les clairières où nous dormons, la silhouette des

arbres géants se détache sur un ciel d'encre. Malheureusement, la pluie qui nous poursuit depuis notre arrivée, transforme les chemins en boue. Avant de rejoindre le bitume, notre route nous emmène autour du lac de Waikaremoana, recouvert d'une brume épaisse descendue de la forêt. (http://www.lake.co.nz/) .

C'est pourtant sous un soleil radieux que nous atteignons la côte pacifique à Wairoa (http://www.wairoastar.co.nz/). Pentes à pic, descentes vertigineuses, le ton est donné, la terre fait autant de vagues que l'océan. Nous suons à grosses gouttes, mais le paysage le mérite, les collines vert émeraude, se perdent dans la pâleur de l'horizon, et plongent au loin dans la mer.

Quelques chiffres avant de se quitter :

3 : pantalons perdus par Seb

5 : mois de voyage

30 : crevaisons de Val

69.8 km/heure, record de descente établi par Seb

7800 : kilomètres aux compteurs des vélos

Portez vous bien, haere ra.

Val et Seb

Christchurch, Nouvelle Zélande. 18 avril 2003. 8 460 km .”Hakkas”.

Kia ora pour la dernière fois, car demain nous allons quitter le pays des kiwis, que nous n'avons d'ailleurs toujours pas vus, pour aller dire bonjour aux kangourous. On a beau changer de paysage et de maison tous les jours, on n'en garde pas moins ses petites habitudes. Récit d'une longue journée néo zélandaise, pleine de souvenirs.

Il est 7 heures, le soleil est déjà levé depuis une petite demi heure, mais peine encore à réchauffer la campagne. La montre de Val, suspendue à un fil dans la tente, à coté de nos odorantes chaussettes, émet en vain une faible sonnerie. Pourtant, miracle de l'horlogerie biologique, à 7 h 10, Val enfile son cycliste, et laisse entrer une grande bouffée d'air frais, qui coupe court aux ronflements de Seb. L'astre du jour n'est encore qu'une grosse boule rouge qui s'extirpe paresseusement des vagues du Pacifique. Est ce l'un de ces matins où la marée découvre une immense plage de la mer de Tasman, à moins que ce ne soit la brume qui se dissipe sur l'imposant fjord de Havelock sur l'île du Sud. Une chose est sûre, nous sommes en Nouvelle Zélande. Val met de l'eau à chauffer, et Seb pointe son nez hors de la tente. Le petit déjeuner est très consistant, car il doit nous faire tenir jusqu'à midi. En vrac : café, ou thé, toasts au “Peanut Butter” (beurre de cacahouette) ou à la confiture de mûre, avec ou sans Cheddar, “Marmite” (une pâte de levure, grande spécialité locale, un peu difficile au début), un grand bol de Weetabix (une invention kiwi. Eh oui !) , plus parfois un reste de salade de fruit de la veille. Il nous reste encore à ranger nos sacoches, équiper nos vélos, plier la tente, vérifier pneus et freins, et nous échauffer un peu. Rituel quotidien, bien rodé et quasi sacré, préalable indispensable à une bonne journée sur la selle.

Entre l'île du Nord et celle du Sud, notre itinéraire nous mène des forêts de pins de la capitale, Wellington, lieu de tournage du seigneur des anneaux, aux “Sounds” (fjords) de la région de Malborough, étroites langues d'océan profondément enchâssées dans l'écrin émeraude des falaises. Un autre jour, , ce sont les “Kaikoura Range” enneigées, qui se dessinent à l'horizon des plages de sable noir de la côte est. A 10 h 30 arrêt dans une des nombreuses stations qui bordent les routes pour faire le plein … d'eau, jeter nos déchets, et grignoter quelques pommes ramassées en cours de route. Nous repartons, tantôt écrasés de chaleur, tantôt glacés par le vent et la pluie de l'automne austral.

Vers 12 h 30, il est temps de s'arrêter car notre estomac crie famine. Notre stock de nouilles chinoises étant épuisé, nous avons mis au point d'excellentes recettes à base de purée d'avocat. Un temps est toujours réservé à la répétition de notre spectacle : chorégraphie, gags, jonglage, … A moins que nous n'ayons l'occasion de le présenter aux élèves d'une école, comme à Seddon et Picton, ou dans un hôpital, comme à Kaikouri. La nouvelle mouture de notre prestation déclenche une véritable cascade de rires, dont nous sommes souvent remerciés par un “Haka” général au son de la guitare, voire par une langouste et une nuit au chaud. Merci madame Marie Wilson !

A 14 h 30 nous sommes “back on the road” avec vent de face ou dans le dos, sur une petite route de campagne ou une motorway d'où nous sommes impitoyablement chassés par la police. C'est aussi l'heure des crevaisons pour Seb, qui n'a pas

encore trouvé pneu à son pied. Un jour, nous posons nos vélos pour prendre le large, invités par John pour compléter son équipage dans la régate de Hawke's bay. Je ne sais pas si nous avons été très utiles, mais ce fut une belle ballade.

A 17 h 30 nous nous mettons à la recherche d'un endroit où passer la nuit : une belle plage battue par les vagues, que nous partageons avec les otaries, un jardin, une prairie à moutons, mais s'il pleut, je ne connais pas un Kiwi qui nous laisserait dormir dans son garage. Que ce soit chez Ian le vieux loup de mer intarissable en histoires de marins, ou chez les Grant, les Wards, les Wilson, les Moretons. Tous nous ont ouvert la porte de leur maison sans hésitation et reçu comme des rois. En dehors de ces soirées mémorables, nos bivouacs se déroulent tranquillement entre rédaction des carnets de route, dessin, peinture, cartes postales, lecture, et cuisine du repas du soir, généralement composé de riz et de légumes mijotés. Nous améliorons chaque jour nos recettes, et varions les plaisirs. C'est plein de vitamines, et aussi bon qu'à la maison !

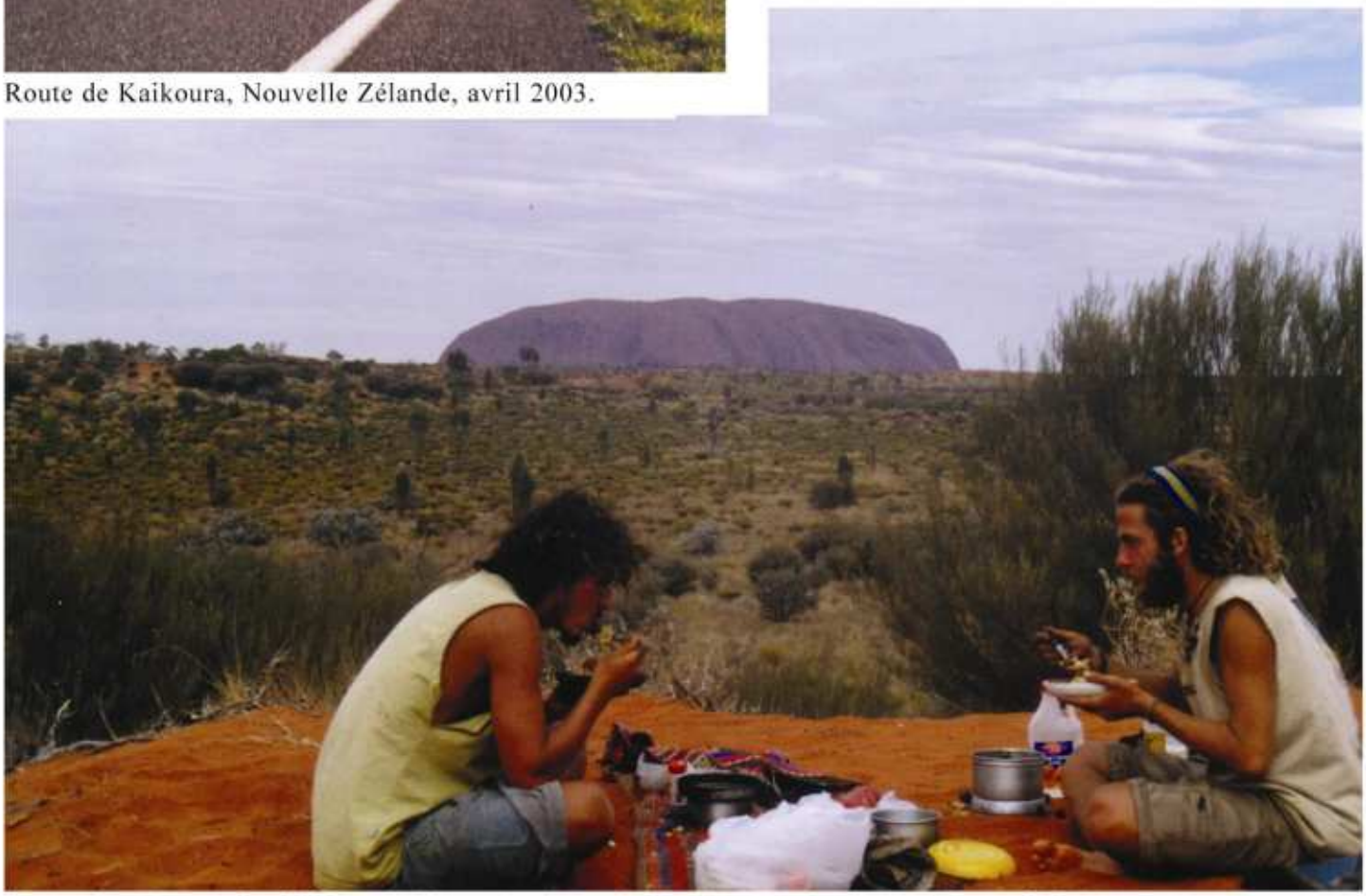
A 23 heures, les dernières volutes de vapeur d'un thé bouillant se dissipent à peine que nous nous glissons déjà dans nos duvets Alaska 1000, chaleur garantie, merci Lestra, pour une nuit réparatrice et pleine de rêves de voyage.

En espérant que nos journées australiennes seront aussi remplies, nous vous saluons bien, et à la prochaine !

Haere ra

Val et Seb

Route de Kaikoura, Nouvelle Zélande, avril 2003.



Dreamtime. Repas de midi face à Uluru. Ayer's Rock, Northem Territory, Australie, avril 2003.

Danse de feu. Désert rouge, Australie, avril 2003.

Séance de yoga au lever du soleil, désert rouge de l'Australie, avril

Uluru, Northern territory, Australie. 4 mai 2003. 9 380 km. “Dreamtime”.

Kala (bonjour dans la tribu aborigène des environs d'Alice Springs).

Un torche éclaire la nuit du Simpson désert, noire comme le jais, étoilée à en donner le vertige, c'est notre dernière trouvaille, les massues de jonglage enflammées. Un van se gare à nos cotés, Alie, une jeune et belle " hippie en descend et entame un ballet de aérien de “Poi”, de longues chaînes terminées par un embout enflammé, traçant dans l'air d'éphémères cercles de feu. La puissante vibration des didgeridoos de Josh et Eshua, qui l'accompagnent, fait trembler la terre, évoquant le cri sauvage des animaux du bush. La danse d'un papillon dans les flammes une nuit d'orage. Souvenir inoubliable que cette soirée partagée avec ces prophètes de paix et d'amour. Au petit matin, Ali, professeur de yoga, nous enseigne le salut au soleil, qui étire plus de mille muscles et quatre cents ligaments !

Des hommes noirs, sur une terre rouge, sous un soleil d'or, tel est le drapeau de la nation aborigène. Un bon résumé du cœur rouge de l'Australie, auquel il ne manque que le lavis bleu du ciel, sur lequel on aurait brossé de longs nuages. (http://aboriginalart.com.au/). Descendus d'avion à Alice Springs, nous y remplissons nos sacoches de nourriture, et embarquons 10 litres d'eau, car ensuite nous ne pourrons nous ravitailler que dans les stations services bordant la route. Le vent gonfle nos voiles, et pousse nos vélos à plein régime à travers l'immensité rougeoyante et aride du Northern territory, peuplée d'émeus, de dromadaires sauvages, souvenir de cheminots afghans, de dingos dont les longs hurlements déchirent le crépuscule, et, paraît-il, de kangourous. Nous retrouvons nos petites habitudes de désert, nuits fraîches à la belle étoile, longues pauses à l'ombre des eucalyptus, et vaisselle au sable.

Après plusieurs centaines de kilomètres entre “road-houses”, cadavres de vaches, et “road-trains”, ces immenses camions de trois ou quatre remorques, équipés de pare choc anti cyclistes, les imposantes silhouettes des géants de pierre se détachent sur l'horizon. Mont Conner, Uluru (Ayers Rock), Kata Tjuta (the Olgas), qui occupent une place essentielle dans le “Dreamtime”, la mythologie des aborigènes. Chaque soir des dizaines de cars déversent leur flot de touristes qui viennent admirer le “Rock” lorsqu'il vire au carmin dans le soleil couchant. (http://www.crystalinks.com/ayersrock.html)

Si le pays est spectaculaire, pour nous en revanche, pas moyen de présenter notre cher spectacle, entre vacances scolaires et congés prolongés. En outre dans l'outback, l'école se fait par radio, et pour l'hôpital on fait appel aux “Flying-Doctors” (litteralement docteurs volant) ! Nous tentons notre chance dans les communautés aborigènes, mais il est nécessaire d'obtenir le sésame du conseil des anciens, démarche longue et fastidieuse, qui nous prend complètement au dépourvu.

Pourtant, à cette occasion, nous avons pu visiter la galerie d'art du Mont Ebenezer, qui commercialise les œuvres de la communauté Imampa depuis 10 ans. Lizzy nous éclaire sur le sujet : la majorité des peintures est faite par les femmes, alors que les hommes se chargent des gravures, boomerangs, didgeridoos, etc. La peinture en points n'est apparue que dans les années 50, succédant à une tradition de peinture de roches et de sable, vieille de 30000 ans ! Dans une pièce, Rob , ancien instituteur

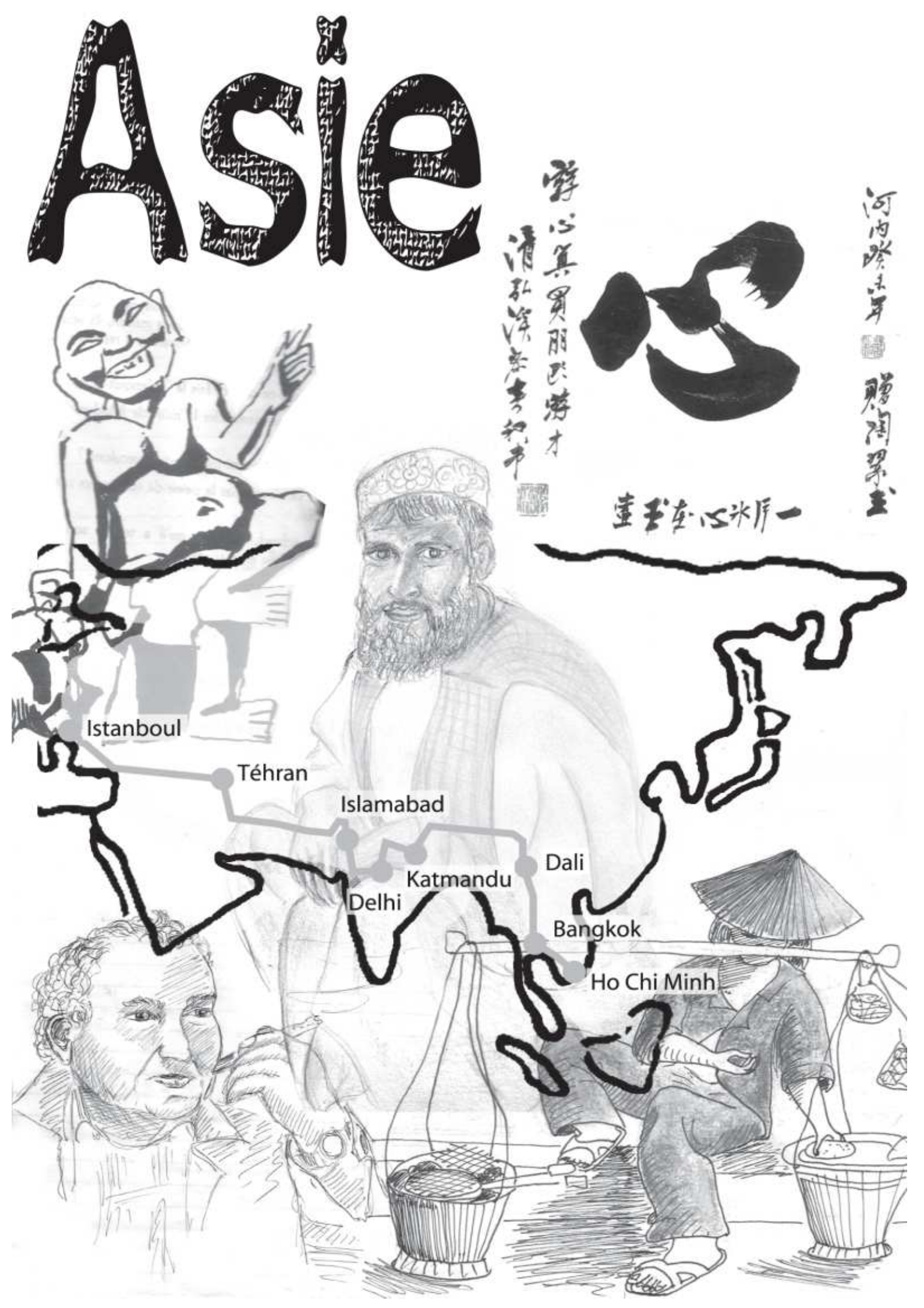
de Melbourne, supervise un groupe d'adolescentes, qui vendent leur peinture pour se faire de l'argent de poche . “Je les fais venir ici pour favoriser le contact entre les visiteurs et la communauté”, nous explique il. Les thèmes privilégiés sont la chasse et la mythologie aborigène. (http://www.assoa.nt.edu.au/ausmap/mt_ebenezer.html)

Dés notre arrivée en Australie, à Melbourne , il y a deux semaines, Caroline, professeur de culture aborigène nous avait initiés à cette passionnante cosmogonie. (http://www.melbourne.vic.gov.au/) Melbourne est une ville agréable exception faite des douaniers, qui une fois encore semblent se nourrir de nos balles de jonglage. Forte d'une population de deux millions d'habitants, on s'y sent malgré tout à l'aise comme dans un gros village avec des gratte-ciels, ambiance jeune, dynamique et décontractée. Ce fut pour nous le point de départ vers la Great Ocean Road, qui longe l'océan indien sur plus de 400 kilomètres, serpentant sur le sommet de falaises hautes comme des cathédrales, avant de plonger dans de larges baies où sommeillent de longues plages dorées battues par les vagues. La devise locale pourrait être “Tous à l'eau”. Petits, grands, jeunes ou vieux, hommes et femmes, gros et maigres, tous sautent sur leur planche dés la sortie du travail. Ce n'est pas pour rien que l'on surnomme la région la “Surf-Coast”. Patrie de Rip Curl et de Quicksilver, c'est ici que l'on a tourné la fameuse scène finale de Point Break. Dommage pour nous, à une heure près, nous ratons la finale de la Rip Curl Pro. Une belle occasion d'admirer les meilleurs pros à l'œuvre. Finalement, avant de quitter l'océan nous nous joignons aux hordes de touristes venus rendre gloire aux douze apôtres, d'ahurissantes falaises en équilibre au dessus des flots.

A bientôt, nous vous laissons pour nous envoler vers Sidney, bye,

Val et Seb

Asie


Istanboul
Téhran
Islamabad
Katmandu
Delhi
Dali
Bangkok
Ho Chi Minh

Hô Chi Minh-ville (Saigon), Vietnam. 16 mai 2003. 9 600 km . “Le Vol du Dragon”.

Xin Chao, voici les news épicées du Vietnam,

L'arrivée au Vietnam en avion, c'est d'abord une masse de gros nuages moussus, comme une avalanche figée en pleine course, d'où l'on s'attend à voir surgir un dragon. Puis c'est une côte toute plate, léchée par la mer de Chine. Et enfin c'est un fleuve, le Mékong, un vrai dragon celui là, qui grossit jusqu'à envahir tout le hublot. Deux jours plus tard, nous voici dans un bar où l'on nous sert une bière grasse à l'arrière goût de vinaigre, tandis que la serveuse, tout sourire, nous apporte une volée de petits poussins grillés, le bec encore ouvert.

Hô Chi Minh-ville, Sidney, deux mondes, même si dans les deux cas tout commence sous la pluie. Rideau de pluie glacée à Sydney le soir de notre arrivée, où nous en sommes réduits à planter la tente sous un pont près de l'aéroport. Pluie chaude dont les gouttes s'écrasent lourdement sur les “Non la” (vous savez les fameux chapeaux coniques) des porteuses de palanches vietnamiennes. Alors que Sidney et le New South Wales entrent tranquillement dans un doux hiver, le pays des rizières sort ses imperméables pour affronter la mousson.

A Sidney, qui n'est pas la capitale de l'Australie, cet honneur revenant à Canberra, on prend le bateau comme le métro à Paris. Les gratte-ciels lumineux se rafraîchissent les pieds dans les eaux du Pacifique sud. La city est envahie de femmes et d'hommes d'affaire, en tailleur et costume, qui s'agitent, portable collé à l'oreille. Au bord de l'eau, Circular quay est une sorte de station Châtelet marine, d'où un ferry nous emmène de l 'autre coté de la baie, à Manly Beach. Dans la nuit froide, le bateau s'éloigne à toute vitesse des lumières du “Harbour Bridge”, escorté par les éclairs furtifs des mouettes criardes.

A Saigon, qui elle non plus n'est pas la capitale (c'est Hanoi, ça sert au trivial pursuit), les rues aussi sont ruisselantes, d'eau, et de deux roues. Victoire, ici les voitures sont les parasites ! C'est un flux incessant, un véritable torrent de scooters, mobylettes, vélos, cyclo-pousse, allant et venant, tel le ressac, entre deux feus rouges. Chaque goutte d'eau connaît parfaitement son rôle dans la chorégraphie, et tournoie, rase, frôle, klaxonne, esquive. A chaque carrefour, c'est un raz de marée qui déferle, et malheur à l'imprudent qui souhaiterait changer de direction. On appelle ça le socialisme routier.

En Australie, de Manly Beach à Oxford Falls où nous allons, il y a plus d'une heure de route dans la nuit noire, sous une pluie battante. Notre performance nocturne impressionne fortement Russel, le propriétaire de la maison, où nous sommes logés dans un appartement à la japonaise. Dans ce pays, le “Woofing” permet aux jeunes voyageurs, d'être logés et nourris, en échange d'un peu de travail, comme nous l'a appris Ben, notre colocataire américain, et néanmoins joueur de banjo. Nous ne connaissions pas le système en arrivant. “Vive la France” ne se lasse pas de crier notre hôte, tandis que nous jouons les plombiers zingueurs sur le toit, ou que nous déroulons des tuyaux au fond d'une tranchée.

Les saigonais aussi dorment sur leur lieu de travail. Certains marchands déplient leur lit de camp devant leur étal, tandis que d'autres se balancent nonchalamment dans leur hamac au dessus des fruits et légumes. L'ouvrier s'installe dans sa brouette, le cyclo dans son pousse. Une famille veille sous de vastes parasols devant une télé à l'écran bleu. Les rues se vident, mais au loin, le long des innombrables boulevards Nguyen, la valse incessante des scooters résonne dans la nuit.

Dans les deux villes nous avons fait de nombreuses rencontres. A Sydney, nous sympathisons vite avec nos nouveaux voisins : Daniel, un grand allemand, thérapeute de Schiatsu et baroudeur, et Pixie, une Kiwi, tous deux yogis en formation. Plus tard ce sera Scott, joueur de didgeridoo trance à Circular Quay, qui vient désinfecter notre appartement avant de s'y installer.

A Saigon, chaque personne est une rencontre, et chaque rencontre est un ami. Que ce soient Hong et Cong (eh oui !) les deux cadres de chez Toshiba, ou les jeunes curieux de tout. Malgré notre maîtrise très hasardeuse de la langue, la glace n'est pas longue à se rompre, car nos tours ont du succès. Aujourd'hui, nous avons passé plusieurs heures à tenter d'interviewer Nguyen Van Manh, un marionnettiste du théâtre historique de Saigon, où depuis sa création en 1121, à la cour du roi Ly, on donne des spectacles de marionnettes aquatiques.

Les pieds dans l'eau, les manipulateurs actionnent grâce à de longues baguettes, dragons, phénix, cygnes, tortues, canards, et tigres, devant les yeux émerveillés des enfants des écoles venus assister au spectacle.

Il est temps de repartir, adieu Sidney, adieu Saigon, le delta du Mékong nous attend !

Tam biet, hen gap lai. (au revoir et à bientôt).

Val et Seb

Can Tho, Vietnam. 25 mai 2003. 10 000 km. “Rusu Trong”.

Xin Chao !

Déjà une semaine d'aventures vietnamiennes entre terre et eau, au fil du “Cuu Long”, le Mékong, le fleuve des neufs dragons, comme les neuf bras que la puissance du fleuve tibétain a creusé dans la terre pour se frayer un passage vers la mer de Chine. Ne parler que de bras à propos du Mékong est faible, il faudrait également parler de ses doigts qui se faufilent partout, jusque dans les jardins et les champs. On ne sait plus finalement si c'est le fleuve qui pénètre la terre, ou si c'est la terre elle même qui se fraye un passage d'îlots en îlots. Un proverbe vietnamien dit que dans le delta, une barque est plus utile qu'une bicyclette, et chaque jour notre route plonge dans les eaux boueuses du fleuve, ou l'un de ses innombrables canaux (rachs). Sur une passerelle branlante, nous descendons nos lourds équipements dans une longue jonque à fond plat, dont les terrifiants yeux noirs guident le passeur vers un port de l'autre coté de cette dense jungle aquatique. Un autre proverbe dit : “Pour faire la guerre il faut du riz, et pour faire la paix, il faut du riz aussi”. Le delta entier frissonne au rythme des molles ondulations des jeunes pousses vertes dansant dans le vent, aussi loin que l'œil puisse porter. De ci de là, un chapeau conique s'affaire. Une femme revêtue d'une épaisse tunique est occupée à repiquer les plants. Parfois, la route n'est plus qu'une digue, comme un immense quai survolant une étrange plaine mouvante. Les bassins de “Tilapias” (carpes), et les nénuphars ont remplacé les jardins, et au bout de l'allée, c'est dans le fleuve que la grand mère Le Thi Lam, lave notre linge.

Planter la tente est un réel problème, en raison de l'incroyable densité de population tout d'abord, et de l'humidité ensuite. Mais ce n'est pas le pire…. ! Après que Seb ait fait son portrait, Ten Le Thi Lam nous propose de passer la nuit avec sa famille. Notre arrivée y fait comme à l'accoutumée sensation, et l'on égorge un poulet pour l'occasion. Il ne reste qu'une simple formalité : déclarer notre présence à la police. Mais le fonctionnaire campagnard, furieux, nous chasse et veut nous envoyer à l'hôtel. Nous prenons prudemment la tangente, et partons planter la tente dans un jardin. Hélas, retour de notre garde pêche furax qui tente de nous extorquer 10 dollars. La gravité de notre cas nécessitera finalement l'intervention des plus hautes autorités du commissariat de My Ho, face à l'île où nous campons. A minuit, nous entamons une discussion qui se solde par la confiscation de nos passeports, que nous récupèrerons le lendemain, non sans avoir reconnu avoir violé les lois du pays. Bel exemple de la sclérose bureaucratique et hiérarchique qui gangrène encore le pays.

Nous voilà donc face à un dilemme, dormir à l'hôtel ou nous faire héberger chez l'habitant. La deuxième solution nous séduit nettement plus, et nous avons développé une technique quasiment infaillible si on ne nous invite pas spontanément : nous nous posons dans un bar en fin de journée, et nous engageons la conversation, (c'est beaucoup dire), à l'aide de notre précieux lexique, de dessins, et de quelques tours. A cette heure ci, les hommes se retrouvent pour l'apéro local. On sort les caisses de bière, ou les bouteilles de “Rusu Trong”, l'alcool de riz, en piochant dans de grands bols de crevettes, ou de crabes brûlants. C'est le moment idéal pour faire connaissance. Un jour chez Haib, professeur d'anglais, un autre chez les Thanch. Lors de notre première soirée à la campagne, monsieur Bui Van extrait

du bout de ses baguettes quelques unes des formes noirâtres qui macèrent au fond d'une jarre d'alcool de riz, des serpents et des hippocampes ! Délicieux au demeurant.

Nous ne sommes pas au bout de nos surprises culinaires en Asie, et chaque jour nous nous émerveillons de la variété et de la qualité de la cuisine locale qui accommode nouilles et riz à l'infini. A midi, nous nous arrêtons pour apprécier un thé, toujours servi glacé, ou un “Ca Phe Suu” (café au lait), qui après avoir filtré au travers d'une minuscule passoire est agrémenté de lait concentré, avant d'être renversé dans un verre de glaçons.
Nous cherchons encore notre rythme, car ici la journée commence tôt, dormir jusque 6 heures du matin c'est déjà faire la grasse matinée ! Cela nous a un peu surpris au début. Nous pouvons également dire adieu à notre tranquillité, comme en Afrique, nos moindres faits et gestes sont suivis en direct par un public ébahi. Mais nous nous prêtons volontiers au jeu, car nous sommes là pour faire le spectacle.
Notre passage à l'orphelinat bouddhiste de la Pagoda Thieu Giac de Saigon, dont l'adresse nous avait été communiquée par l'association de parrainage Partage restera à jamais un souvenir magnifique. Nous y sommes accueillis par des nonnes souriantes en tunique grise, et nous présentons notre spectacle à la soixantaine d'enfants qui vit là. Mais pour eux, c'est surtout nous le spectacle. Ils ne se lassent pas de nous tirer les poils dans tous les sens, de nous scruter intensément, de nous sauter sur les épaules, sur les bras, de s'accrocher à nos jambes et à nos mains. Lorsqu'ils partent se coucher à neuf heures, nous sommes épuisés mais heureux de leurs sourires. Le lendemain matin Seb file au centre international de santé, inquiet de brûlures pulmonaires et d'une fatigue excessive. Soyez rassurés, pas de SRAS à l'horizon, peut être simplement le contre coup de l'arrivée au Vietnam.
Présenter notre spectacle ici ne pose jamais de problème. Il suffit de trouver une école ouverte et pleine d'enfants, si possible de 6 à 12 ans, et de s'expliquer avec un professeur bilingue. Nous déballons notre matériel, sous le regard intrigué des enfants, que les maîtres ont installés en arc de cercle avec une rigueur toute militaire. Pour débuter nous entraînons les enfants dans une chorégraphie gesticulante, qui les amuse beaucoup. S'en suit alors un affrontement entre Val, au bâton du diable, et Seb au diabolo, qui se termine par une tentative de Val d'assommer son rival avec une massue. Les massues sont prétextes à toutes sortes d'imitations : guitares, violons, longues vues, …, avant de servir à jongler au son du Djumbee sénégalais. Ensuite, Val se débarrasse de Seb par la ruse, et commence à jongler avec des balles, que son éternel rival de clown lui vole, ce qui nous permet de jongler à deux. C'est alors que Seb s'évanouit à cause de “la chaussure qui pue” d'où nous sortons le mouchoir magique. Enfin, clou de notre spectacle, une avalanche de baffes et coups de pied au … derrière, pour Val, qui a toujours un franc succès. Pour conclure nous présentons quelques tours de magie et sculptons des ballons, avant de nous éclipser.
A ce propos, il est temps pour nous de reprendre la route, direction le Cambodge, où nous pensons arriver début juin. Oui, nous savons que nous avons “un peu” de retard sur notre programme.

Bonne route à vous aussi, Tam Biet,

Val et Seb

Phnom Penh, Cambodge. 4 juin 2003. 10 500 km. "Bambou-Feraille".

Soua Sadai,

Lorsqu'on se promène à Phnom Penh, on a du mal à imaginer la ville vidée de ses habitants par les Khmers rouges en 1975. Une ville fantôme pendant 4 ans, qui revient lentement à la vie, seule depuis le départ de l'ONU en 1993. Ici comme à Saigon, la folie du deux roues à moteur s'est emparée des rues. Les étals du marché central, ou du Marché des Russes, débordent de fruits, de poissons, de pâtisseries, de légumes, d'articles de cérémonie clinquants rouge et or, et de tout un bric-à-brac surréaliste, où les chaussettes côtoient les sécateurs et les pièces détachées pour motos. Un peu à l'image de la ville où dans les noms d'avenues, le général De Gaulle, se retrouve en compagnie de Mao Zedong, et de Sihanouk, le prince régnant.
Pas facile de sortir du Vietnam. Il faut dire qu'on y était si bien. Chaque jour on nous y a invité à boire le Rusu Trong ou un Ca Phe, chaque soir nous y avons été accueillis dans une nouvelle famille, pour une soirée mime, où seules nos mains et nos expressions de visage nous permettaient de communiquer. Quelques nouveaux démêlés avec la police, mais sans gravité. Ainsi pour être autorisés à dormir à l'école de Dinh An après un spectacle, nous prenons place dans une frêle pirogue, qui se fraye un passage dans de minuscules canaux, encombrés de jacinthes d'eau. Le maire nous attend dans sa maison sur pilotis et nous lui confions nos passeports qu'il transmet à la police, le fourbe. Quatre heures d'attente et d'interrogatoire nous serons nécessaires pour les récupérer.
En approchant de la frontière, pendant quelques kilomètres nous longeons la côte du golfe du Siam, où de courtes vaguelettes grises font danser les jonques de pêche en bas des maisons. Bientôt la platitude du paysage est rompue par les profils tourmentés d'amas rocheux, qui semblent avoir été tailladés à coup de burin. Nous pédalons dans une véritable estampe. On nous refuse le passage de la frontière, et nous sommes bons pour 100 kilomètres de rab avant le prochain poste. En attendant nous passons la nuit dans une ferme de crevettes, et notre hôte, déjà bien imbibé, effectue un dérapage totalement incontrôlé en nous emmenant à la ville en scooter. Résultat, quelques égratignures, et encore un pantalon de moins pour Séb qui reprend le guidon pour la suite du trajet.

La mousson s'avance, et chaque jour une averse torrentielle, une véritable cataracte, nettoie la campagne. Pendant nos premières heures au Cambodge, la route de terre se transforme en boue, et chaque trou en piscine. Nous prenons peu à peu un autre rythme. Celui des charrettes à boeufs, et des plaines rizicoles à perte de vue, où des palmiers à sucres hirsutes secouent leurs feuilles, comme des herbes folles qui auraient trop grandi. Nous découvrons aussi le sourire Khmer qui semble constamment présent sur les visages rieurs et curieux. Autant dire que nous ne passons pas inaperçus.
Sak Han et Sam Hon, deux étudiants, sont les premiers à nous inviter dans leur village lointain au pied des montagnes. Du haut de l'échafaudage de bambou qui entoure la pagode en construction, tout n'est que rizières, canaux, digues de terre. Des buffles gras aux longues cornes arquées se prélassent au frais dans les mares. Les maisons sur pilotis sont faites de tek et de palmes tressées, leur toiture pointe haut vers le ciel, mais elle est parfois recouverte de nos bonnes vieilles tuiles. On

dort et on mange assis sur de grandes tables de bois surélevées. A cette occasion, tout le village s'est réuni pour assister à notre repas, ou à notre douche salvatrice crachée par une vieille pompe à eau.
Après Takkeo, nous rejoignons une route bitumée, et demandons asile dans une pagode, où nous passons une nuit inoubliable sous la protection de Bouddha. D'abord intrigués, les bonzes s'essaient vite au jonglage, et le supérieur emporte même notre bâton du diable pour s'entraîner dans sa chambre ! Ici, le rôle des bonzes est de conseiller les villageois, d'assurer les grandes cérémonies, et de transmettre les enseignements de Bouddha. L'athmosphère est plutôt détendue, les bonzes fument comme des pompiers, échangent des blagues de potaches. Cela fait plus penser à l'ambiance d'un dortoir qu'à celle d'un monastère. Nous dormons dans la salle de cérémonie, richement décorée de peintures et de statues relatant la vie de Bouddha, et dès que Sam Nang a soufflé sa bougie, l'obscurité nous enveloppe jusqu'au lendemain matin.
A Phnom Penh, nous posons nos sacoches à la guest house "3 Moons", tenue par un toulousain. Un personnage haut en couleur, vrai tchatcheur méridional, para en Yougoslavie, et ancien DJ, il est arrivé à Phnom Penh il y a 8 ans et n'en est plus reparti. Le lendemain, Monsieur Chiiv Huung, responsable de l'Association de Parrainage des Enfants du Cambodge nous accueille dans son bureau. . Voici onze ans que cette ONG crée des centres pour enfants orphelins ou défavorisés. Hébergement, santé, alimentation, éducation, sont pris en charge grâce au soutien de plus de 3000 parrains européens, et ces enfants de la guerre peuvent à nouveau sourire à l'avenir. Avec émotion il nous présente les photos des premiers filleuls autonomes. Certains sont médecins, ou professeurs, ont fondé une famille. Il y a même le champion cycliste du Cambodge. Emballé par notre idée de spectacle, le directeur nous concocte un programme dans la capitale, et dans le pays. C'est ainsi que nous nous rendons à l'école "Apsara", où nous officions sur une grande scène de bois sombre dans un vaste bâtiment planté sur un lit de fleurs de lotus. Nous assistons à l'entraînement des enfants qui apprennent les danses traditionnelles khmères. La lente virgule des pieds, le délicat papillonnement d'une main incurvée, chaque mouvement est essentiel dans ces chorégraphies rythmées au son des xylophones de bambou.

(http://apsara2001.ifrance.com/apsara2001/Cambodge/les_danses_cambodgiennes.htm)

Plus contemporain, le Sovanna Phum est un collectif d'artistes cambodgiens créé par une française, Delphine KASSEM, il y a près de dix ans. On y trouve aujourd'hui près de 80 artistes issus de toutes les disciplines du spectacle, une scène rentabilisée par un spectacle hebdomadaire, et une école d'initiation au cirque et à la danse. Mêlant danse traditionnelle, théâtre d'ombres, et acrobaties, la dernière création, "Roussey Dek", Bambou-Ferraille, a été retenue pour le "London International Festival of Theatre" en juin 2003.

D'un gracieux pas chassé, nous vous quittons, pour partir à la découverte des merveilles d'Angkor que nous atteindrons dans quelques jours.

Li Ah,

Val et Seb

Bangkok, Thailande. 20 juin 2003. 11 540 km . "Apsaras".

Sawat di !

Chaque frontière est une nouvelle surprise. A chaque fois nous sommes frappés par les différences que peut engendrer une simple limite imaginaire. Pourtant, ici, pas besoin de traverser un océan, un bras de mer, un fleuve, ou un désert, cent mètres de bitume suffisent à nous faire faire un bond en avant de 50 ans. Derrière nous, nous laissons un Cambodge tranquille et rural, avec ses quelques cabanes khmères où l'on vend des fruits et du poisson séché alignées le long d'une route poussiéreuse.

Devant nous, des immeubles de plusieurs étages, des supermarchés climatisés, pleins à craquer, d'énormes 4 x 4 vrombissant, des distributeurs à cartes, etc. C'est le choc de notre entrée en Thaïlande. A notre gauche, le résultat de 100 ans de colonialisme, 40 ans de guerre, et 4 ans de génocide. A notre droite un bébé dragon qui prend son envol dans le sillage de la Corée du sud ou de Hongkong. Saviez vous qu'on conduit à gauche en Thaïlande ? En tout cas, pour nous le changement principal vient de l'état des routes. Durant près de 300 km au Cambodge nos journées sont devenues un véritable calvaire. Lambeaux de goudron, plaies d'asphalte, nous suivons une route lépreuse qui perd son bitume. Le soleil n'est plus qu'une boule incandescente depuis que la mousson nous a quitté. Nous scrutons en vain le ciel dans l'espoir d'une goutte de pluie qui nettoierait la croûte de poussière dont nous recouvrent les camionnettes bringuebalantes où s'entassent souvent plus de 20 personnes. Les forêts semblent avoir disparu, à perte de vue ce ne sont que terres arables grossièrement labourées. Heureusement, nous pouvons trouver refuge à l'ombre chez les nombreux vendeurs de jus de canne, de glaces, ou de pastèque qui jalonnent la route.

Après trois spectacles à Phnom Penh, l'ASPECA avait bien balisé notre route. A l'orphelinat de Konpong Thom, l'orchestre traditionnel est là pour rythmer notre prestation, et on nous remercie même avec des bouquets de fleurs comme au tour de France ! A Siem Reap, l'accueil est plus mitigé, mais Manuela de l'ONG italienne CIAI (Centro Italiano Aiuti al'Infanzia), nous présente des enfants nettement moins timides dans une école sponsorisée par l'association. Dans chaque école de l'ASPECA, nous assistons aux danses des enfants, la danse des tigres, des papillons, des cocos, toutes de brillants numéros de théâtre, de rythme et de chorégraphie.

De passage à Siem Reap, nous visitons Angkor et ses quelques 380 temples disséminés dans la jungle. En 889 le roi Yasovarman 1er choisi ce site pour y fonder sa capitale (Angkor en khmer). Rois et princes s'y succédèrent jusqu'au 12° siècle, à l'apogée de l'empire Khmer. En 1145, c'est à Suryavarman II que l'on doit l'édification du mythique Angkor Vat, imposant temple montagne dédié à Vishnou, dont les tours spiralées ornent toujours le drapeau national. Quelques km plus loin, nous franchissons la porte sud d'Angkor Tom. Au bout d'une allée monumentale, où 80 géants soutiennent deux Nagas, les serpents sacrés à spet têtes, s'élève une impressionnante arche de pierre surveillée par un immortel gardien moussu à quatre visages. Nous pénétrons dans l'ancienne capitale de Jayavouman VII, le premier roi bouddhiste. En son centre trône l'énigmatique temple de Bayon, montagneuse forêt

de visages de grès à quatre faces. Nul ne semble à l'abri du regard des yeux mis clos de ces seigneurs de la roche, dont la mystérieuse expression allie la sérénité de Bouddha, à l'ironie, au machiavélisme d'un guerrier, ou à la bonhomie d'un marchand chinois. En 1430, cédant sous les assauts des Siams (actuels thailandais), la cité fut abandonnée au profit de Phnom Penh. Dans le temple de Ta Phrom rien ne semble avoir bougé depuis, hormis la forêt. Les temples de bois de fromager se sont élancés haut vers le ciel, au dessus de ceux des hommes. Leurs racines, longs boas végétaux, ont soulevé les dalles des chemins, renversé les autels, traversé les murs, enlacé les bas reliefs des douces Apsaras (danseuses célèstes). Les géants de pierre sont recouverts de lichens, comme les vieux bateaux de balanes. Se soutenant l'un l'autre comme deux vieux compagnons venus du fond des âges, si bien que l'on ne sait plus qui du bois ou de la pierre fut le premier. (http://www.angkorwat.org/).

Régulièrement, nous demandons asile dans les nombreuses pagodes qui jalonnent notre route. On nous y reçoit toujours avec le sourire, et les bonzes, en majorité jeunes, trouve là une occasion de travailler leur anglais. Crâne lisse comme une boule de billard, robe safran au vent, ils sont une dizaine à nous regarder alors que nous profitons d'une douche réparatrice à la pompe de la pagode. Le matin on nous offre un petit déjeuner de riz, poisson séché et bananes, mais dés que nous en avons l'occasion nous essayons de dégotter du pain pour avaler avec notre café. C'est que question petit déjeuner, nous sommes restés très conservateurs. Pourtant, nous ne sommes pas du genre à renoncer aux expériences culinaires. C'est ainsi, qu'après avoir mangé du chien au Vietnam, nous nous tournons maintenant vers l'entomophagie. Ah une tarentule frite bien craquante, le croustillant d'une sauterelle grillée. Blattes, fourmis, larves blanchâtres, scorpions, termites, les marchés regorgent de merveilles que nous n'avons pas encore testées.

Après le Cambodge, Bangkok, vaste tourbillon urbain, chaudron humain est pour nous un passage obligé pour obtenir nos visas pour le Laos et la Chine. (changement de parcours : le passage par la Birmanie est trop compliqué).

Avant de venir nous y asphyxier, nous prenons un bol d'air marin à Koh Chang, petit paradis tropical escarpé et luxuriant, cerclé d'un anneau étincelant de plages coralliennes. Nous passons la nuit au "Nature Bar" de Lonely Beach, où un bidon de kérosène attend les jongleurs de passage. Durant toute la soirée, australiens, canadiens, français, et anglais se relayent avec bâtons, chaînes, et massues dans une véritable guerre du feu, les pieds dans l'eau, léchés par la marée montante, à 30degrés &hellip http://www.koh-chang.com/

Quittons nous sur ces notes enchanteresses,

Paina,

Val et Seb

Chaiyaiphu, Thailande. 29 juin 2003. 12 130 km. "Babylone".

Sawat dee,

toujours en Thaïlande, nous nous dirigeons maintenant vers le Laos, notre prochaine destination. Longue pause, un peu forcée, à Bangkok (BKK). Nous devons obtenir nos visas pour le Laos et la Chine, ce qui nécessite quelques délais. Nous atterrissons dans une Guesthouse de Khao San Road, quartier généralement défini comme le Ghetto à touristes de BKK, c'est également un des moins cher. Le genre d'endroit où l'on veut vous faire croire que tout a été pensé pour vous, du food-shop, au magasin de souvenirs en passant par le revendeur de cartes routières d'occase, de CD pirates, ou de fringues tendance.

En une semaine, nous avons eu le temps d'explorer la ville, de nous perdre dans les étroites ruelles du quartier chinois où s'entassent les marchands de chaussures, de cahiers de comptes, de poulpes séchés, de jantes alu ou de "Boudhaseries" diverses, bougies de plus de 2 mètres, paniers garnis pour les offrandes aux bonzes. De grosses marchandes poussant leurs chariots, y circulent en hurlant les bienfaits de leurs beignets brûlants. Bangkok a ceci de particulier que l'on ne s'y retrouve jamais, il y a un monde entre le plan de la ville et l'itinéraire acrobatique que l'on doit suivre pour arriver à la poste par exemple. Cela dit, c'est notre façon préférée de découvrir une ville.

Hausse du niveau de vie oblige, les scooters sont remplacés par de grosses berlines a moitié vides. La ville est un perpétuel bouchon fumant et pétaradant. "Tuk-Tuk", motos, taxis, et cyclistes (pas beaucoup à part nous) sont en première ligne pour se faufiler entre les véhicules au feu rouge. Les agents de police plantés au milieu des carrefours font de leur mieux pour survivre à grands coups de sifflets et de gesticulations. Comme eux, nous avons adopté le look chirurgien, avec nos petits masques en tissus. Une bonne façon de se déplacer c'est de prendre la bateau, péniches sauvages raclant les quais du "Cha-Phraya", ou "Longues Queues" (appelées ainsi à cause de leurs hélices accrochées au bout d'une longue perche) bourdonnants au creux des minuscules "Khlongs" (canaux). Au bord de l'eau, c'est toute une ville parallèle qui s'organise sur pilotis. Mais avant tout, BKK est une ville de temples, trop nombreux pour tous les visiter ou les citer. Nous avons été frappé par le faste et le luxe des édifices, décorés et dorés à en avoir la nausée. Les statues de Bouddha y sont aussi nombreuses que variées, comme c'est le cas au Wat Benjamabopitr, où l'on passe d'un Bouddha pakistanais squelettique à une représentation japonaise dodue et souriante.

Une des grandes spécialité thaï, c'est de représenter le Bouddha couché, apparemment la position qui l'a conduit au Nirvana (sérénité). On ne fait pas dans la demi mesure, les statues de 45 m de long, sont entièrement recouvertes de feuilles d'or. Plus encore, ce qui nous frappe, c'est la vie qui règne dans ces temples, gérés par les bonzes. Un cortège de familles, de jeunes ou d'anciens défile en permanence pour se prosterner et apporter quelques offrandes aux statues. Les Wats sont également des lieux de vie, véritables stades de sport, où l'on pratique le basket ou le "Takroa", une version acrobatique et spectaculaire du foot-volley.

Une semaine, ça laisse le temps de se forger quelques amitiés, ce qui n'arrive pas aussi souvent quand on change de maison tous les jours. Nous rencontrons notamment Pla et Fhai (poisson et coton), deux étudiantes respectivement en langues étrangères et en archéologie. Chaque soir elles nous emmènent à la découverte de la ville jusqu'au petit matin, à l'heure où les retraités effectuent leur séance de gymnastique matinale. Nous faisons également la connaissance d'une troupe de jonglage de rue avec qui nous nous entraînons quotidiennement. Les Thaïlandais sont très doués, et fabriquent eux mêmes des instruments de qualité. Le vendredi, ils improvisent une grande soirée de jonglage enflammé face au palais royal. Et puis, ça ne nous arrive pas souvent, nous rencontrons un couple de cyclotouristes français, Charlot et Marion qui viennent de traverser toute la cordillère des Andes et la Nouvelle Zélande : bonne route à eux !

Avant de quitter la cité des Anges, parait-il, nous célébrons la fête de la Musique en avance de 6 heures grâce à l'alliance française. Une bonne occasion de découvrir la scène rock talentueuse de la ville. Mais la vie citadine ne nous réussit pas, nous nous empâtons et sommes heureux de reprendre la route vers Ayutthaya puis Chaiyaiphu, route parsemée de temples sublimes. Le premier soir, nous sommes pris en charge par Rat, Soon et Pung, les cousines de la famille Knobthaisong. La bonne humeur de cette famille nous met très vite à l'aise, nous échangeons photos, petits mots dans les carnets et beaucoup de rires. Le lendemain matin elles nous emmènent au temple de Phraphutabat, où pour un don de quelques baths, on a le droit de soulever un éléphant de fonte, avec le petit doigt, et de faire un voeu. On peut également faire sonner une série de grosses cloches de cuivres dont chacune semble raconter une histoire différente. Nous apprenons à nous prosterner devant Bouddha, mains jointes, avant de ramener les cheveux en arrière (très important), puis de déposer nos fleurs et nos bâtonnets d'encens, et de coller une feuille d'or sur les statues des grands anciens. Tout ça nous parait beaucoup plus marrant que la messe du dimanche, peut être pourrait on soulever des sangliers chez nous ?

Plus question de planter la tente, c'est une véritable étuve, Bien cuit ou à point votre cycliste ? Alors nous trouvons d'autres solutions, une station service désaffectée, et son gardien fier comme un pape avec son uniforme et ses menottes, un bar où l'on nous sert une soupe de gros rock Thaï langoureux jusqu'à deux heures du matin. Nous nous réfugions régulièrement dans les Wats (temples), où on vient parfois nous réveiller à 4 heures d'un grand coup de gong, avant que les bonzes n'entament leurs lancinantes litanies face aux statues dorées de la salle de prière. Dans la série surprise nocturne, nous voyons également débouler le fermier de la grange où nous dormons, accompagné de ses deux frères, qui entreprend d'égorger et de dépecer deux gros cochons qui grognaient tranquillement dans leur enclos. Ne vous dérangez pas pour nous ! Nous nous réveillons au petit matin entre des flaques de sang encore fumantes.

Voilà pour nos news de Thaïlande,

Passez un bon début d'été

Pailacha,

Val et Seb

Boten, Laos. 14 juillet 2003 (taratata !). 13 000 km. "Falang".

Sabai dee !

Il semble qu'il y ait deux Laos. Celui d'en bas, de plus en plus influencé par les lumières de l'Oncle Siam (Thaïlande), et celui du haut, avec ses villages perchés à flanc de montagne, domaine des ethnies Hmong, Akkhas, ou Phounoy, peuples fiers de leurs racines et de leurs modes de vie ancestraux.

Située à quelques km de la frontière, Vientiane, la capitale a des allures de gros village, à la Nouakchott, avec le charme colonial de Pondichéry et un trafic en pleine croissance à l'instar de Phnom Penh. Pour une fois, la transition n'est pas si brutale, nous ne sommes pas encore au coeur du pays, de plus, la langue reste identique ou presque au Thaï. Il nous faut simplement nous habituer à une nouvelle monnaie. Après le Dong, le Riel, le Baht, voici le Kip. Nous utilisons le prix de notre soupe de nouilles quotidienne comme unité de référence. Par exemple, "Comment ça, un kg de mangoustans pour deux soupes de nouilles, mais c'est trop cher !".

Par hasard, nous sommes arrivés dans les rues de la capitale, lors d'une course cycliste amateur organisée par le Centre Culturel Français pour célebrer les 100 ans du Tour de France. Cela nous a valu d'exhiber nos vélos poids lourd parmi les coureurs dopés aux amphétamines. Bien sûr, nobles pédaleurs solitaires, nous avons préféré nous retirer avant la fin pour ne pas rafler les premières places. Nous sommes comme ça, nous laissons les honneurs aux autres, en toute modestie. D'ailleurs, le bus pour Luang Prabang nous attendait déjà. Nous chargeons nos vélos sur le toit et entassons nos bagages a l'arrière, et nous voila parti pour 10 heures de trajet en lacets sur une des plus belles routes de montagne que nous ayons vue. Belle mais dangereuse, ce décor de rêve est le théâtre d'une guérilla sanglante qui oppose quelques groupuscules rebelles Hmong (formés par la CIA dans les années 70), à la somnolente armée Laotienne. Intrigues politiques ou guerre de l'opium, on ne sait plus très bien, mais en avril dernier, deux cyclistes suisses y ont laissé leur peau, et cela nous a un peu refroidi.
Chaque matin, à l'aube, Luang Prabang s'éveille au silencieux défilé des bonzes qui demandent l'aumône. Ils sont plus d'une centaine, venant des quelques trente temples de la ville à tendre leurs gamelles, dans lesquelles les femmes agenouillées sur le trottoir, déposent une grosse boulette de riz gluant. De nouveau en selle, nous prenons de la hauteur au milieu d'un océan de verdure, quittant progressivement les sages rizières de la plaine. Aussi loin que le regard porte, tout n'est que ballons, collines, mamelons, cônes, étouffés de jungle. Dressés au dessus de la houle verdoyante, des pics rocheux aux formes tourmentées, semblent prêts à déchirer le ciel, paysage d'aiguilles, de cirques de pierre, mâchoires minérales, ou murailles auxquelles s'accrochent des nuages vaporeux. Au fur et à mesure de notre progression, nous traversons des villages de plus en plus isolés. Nous sommes frappés par l'authenticité des villages Hmongs, mais aussi par leur pauvreté. Perchées sur leurs longues jambes, les cabanes de bambou tressé, sont dressées à flanc de montagne. On stocke le bois sous les maisons et le riz dans de petits greniers de l'autre coté de la route. Sous nos roues, détalent poules, pintades, sangliers domestiques et leurs petits à la queue leu-leu. Dans leurs costumes noirs, couteaux à la ceinture et fusil à l'épaule, les chasseurs exhibent leurs prises du jour : écureuils, oiseaux, chauve-souris, hérissons. Ce n'est pas tous les jours qu'on

ramène un ours. Les femmes, avec leurs chignons pointus, discutent en remontant leurs grosses hottes, de bois ou de champignons, sanglées sur le front. Lance-pierre à la main, des petits garçons aux cheveux de jais se raclent profondément la gorge et crachouillent comme leurs aînés.

Scénario immuable , un petit gamin près de la route nous repère et prévient les autres "Oh, Falang, Falang" (l'étranger), immédiatement suivi d'une ribambelle de fillettes aux grands yeux noirs agitant les mains en criant "Bye bye, Sabai dee, Okay". Chaque village nous réserve la même haie d'honneur, encore mieux que l'ascension du Tourmalet.
Pourtant, malgré tous leurs sourires, les Lao ne nous ouvrent pas facilement leurs portes, souvent, on a même l'impression qu'ils ont peur de nous. De surcroît, comme les gens des montagnes sont plutôt animistes que bouddhistes, nous n'avons même pas de petit Wat pour nous réfugier. Heureusement, la fraîcheur des nuits à la montagne nous permet de redécouvrir le camping sauvage ce qui vaut à Seb de récolter une énorme sangsue, tranquillement occupée à lui pomper la cheville gauche !
Faire le clown reste notre meilleure façon de communiquer, et ça marche ! Un soir, nous rentrons dans un village reculé, très vite les curieux nous entourent, mais quand même de loin. Pourtant, jamais nous n'aurons rencontré un public tordu de rire à ce point par notre spectacle. Le soir, à la lueur d'une lampe nous dessinons le portrait de nos hôtes qu'ils gardent précieusement. C'est au Laos que nous rencontrons les meilleurs spectateurs du monde, aux zygomatiques inépuisables. Parmi nos souvenirs les plus marquants, nous n'oublierons pas ce spectacle dans un village Hmong, extrêmement pauvre, au sommet d'un col, sous la pluie, avec la vallée faisant écho aux cris et aux rires.
Dans un village perdu de Thailande, nous rentrons dans une minuscule école. Uniformes et cheveux courts sont de rigueur pour tout le monde, même pour les instits, que nous prenons d'abord pour des militaires. Pas si étonnant dans un pays où l'hymne national retentit tous les jours à 6 et 18 h. Il faut alors se mettre au garde à vous, mais nous sommes un peu lents à la détente. Cela dit notre spectacle est une réussite dans la bonne humeur générale, et nous repartons avec un plein sac de "Jack Fruit" (énorme fruit épineux à l'odeur de pieds moisis) et de "Ramboutans" (famille des Leechees). Deux jours plus tard, nous nous retrouvons dans une école beaucoup plus importante où nous pulvérisons notre record avec près de 400 spectateurs en liesse !
Lentement mais sûrement, nous remontons vers le nord, jonglant avec les imprécisions d'une carte plus qu'aléatoire qui nous mène souvent à la recherche de routes qui n'existent pas. Val reprend son existence de Shadock, et chaque jour il lui faut pomper. Rustines qui ne collent pas, surtout sous la pluie, chambres à air trop grandes, pneu neuf déchiré en moins de 10 jours, et le voilà obligé de pousser son vélo comme un vulgaire piéton. Ses chaussures ne s'en remettront pas avec deux larges fentes de chaque coté.

Petit à petit, se profile devant nous l'ombre d'un géant. Le céleste empire nous ouvre ses portes. Nous avons du mal à y croire, bientôt nous foulerons le sol de la Chine...

Lak on

Val et Seb

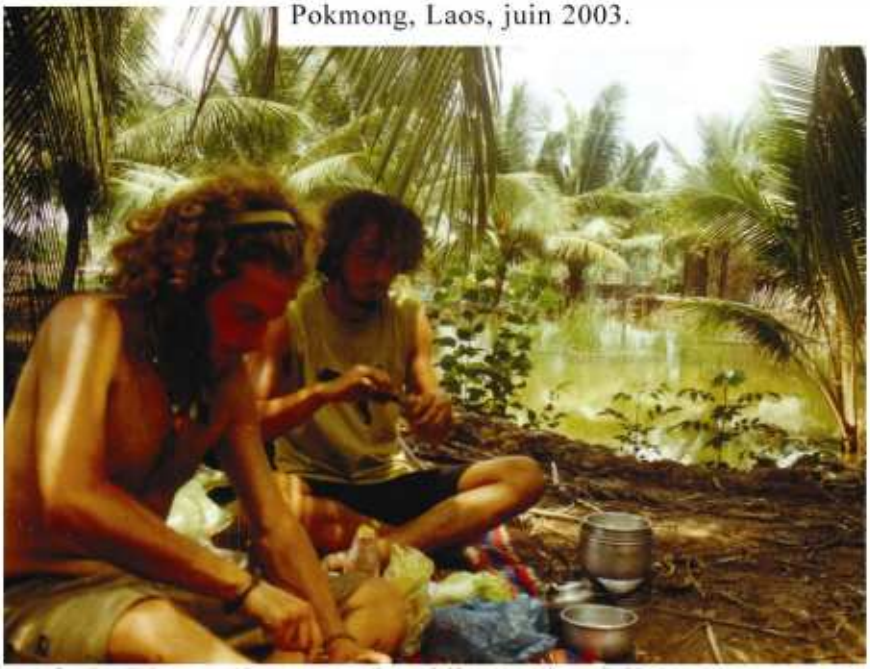
Rencontre avec Jumbo au Cambodge. Mai 2003.

Réveil au Col de Deginq, 4000 m. Chine, août

Un moyen de transport convivial. Népal, août 2003.

Joie d'enfants devant deux clowns maladroits.
Pokmong, Laos, juin 2003.

Femmes Hmongs fumant la pipe.
Muong Lua, Laos, juillet 2003.



La forêt d'émeraude. Repas de midi entre les rizières.
Delta du Mékong, Vietnam, mai 2003.

Zhongdai, Chine. 21 juillet 2003. 13 350 km. “As-tu Mangé du Riz ?”.

Ni hao,

La Chine...On doit l'avouer, ça nous trottait, ou plutot nous pédalait, dans la tête depuis quelques semaines déjà, quand nous avons réalisé que ça devenait notre nouvel itinéraire. Et puis, la Chine, est-ce que ce n'est pas la définition même du voyage. Ce pays qu'on s'est toujours représenté comme le plus lointain, le plus incompréhensible, le plus différent qui soit, l'autre bout de la terre. Pas de voyage sans Chine. Et nous y voila.

Pourtant, au début, ce n'est pas si surprenant que ça. Nous sommes encore dans ces mêmes montagnes tropicales luxuriantes du Laos. Mais bientôt, on se rend compte que quelque chose a changé. On passe 20 minutes à expliquer qu'on veut manger du riz, on s'y reprend à 10 fois pour lancer son premier “Ni hao” compréhensible, on réinvente un langage des signes, de plus en plus élaboré. C'est du chinois, pas de doute ! L'expression n'est pas usurpée. Ce qui rend la tache encore plus ardue c'est l'absence totale de caractère latin, dans les enseignes, ou les directions routières, et le niveau zéro d'anglais de 99,99 % de la population. De bonnes parties de rigolade donc, à tenter d'imiter l'accent local pour se faire comprendre. Par exemple pour connaître une direction : on prononce d'abord le nom de la ville, en tendant le bras à gauche et à droite, pas de réponse. Alors on le tend à nouveau vers la droite, “oui, oui”, nous répond-on, mais on montre quand même à nouveau vers la gauche pour tester, car souvent on répond gentiment “oui, oui” à toutes nos questions, etc..jusqu'à être bien sûr. Et voila, c'est pas compliqué ! Le plus drôle est que les chinois nous parlent longuement en chinois avec le plus grand sérieux, et nous d'acquiescer, “Hm hm, oui, oui, ah, je vois...”.

Finalement, le mieux, c’est encore d’adopter les tics locaux pour mieux communiquer, alors, voilà quelques petites habitudes pour devenir un vrai chinois.

Cracher : Voila bien une manie typique, répandue en fait du Cambodge à la Chine, mais c'est ici que nous atteignons le sommet de l'art. Un long raclement de gorge très esthétique suivi d'un petit glaviot. Le crachat rythme la journée du chinois moyen du matin au soir, que ce soit à la maison, dans le bus, au café, au restaurant, dans la rue, sur la moto, sur le vélo. On peut s'y mettre à plusieurs en même temps, et même les femmes ont le droit de participer. Faut juste pas trop laisser traîner ses affaires par terre.

Fumer : Sans doute ce deuxième penchant local est-il lié au premier. Les chinois doivent devancer les vietnamiens au niveau de la consommation de nicotine, ce qui n'est pas rien. Pour le coup, c'est une discipline purement masculine, hormis quelques vieilles montagnardes ridées fumant la pipe. La plupart du temps, les cigarettes se fument à travers le “Bhang”, longue pipe à eau en bambou qui adoucit le goût du tabac. Les anciens se promènent avec partout, et s'installent tranquillement au bord de la route pour le fumer.

Jouer : Qui ne joue pas n'est pas chinois. Billard, Mah Jong, Dames, jeux de cartes que l'on retrouve souvent éparpillés sur les routes, jeux de hasard divers, machines à sous. Le soir, hommes, femmes, adolescents s’acroupissent en cercle pour parier

quelques yuans aux cartes. Dans le bus, des groupes d'arnaqueurs se font une spécialité d'entraîner les gogos dans des paris à plusieurs centaines de yuans (1 Y = 1 F). Même les bonzes jouent au billard !

Manger du riz : Traditionnellement, en Chine, on se saluait en se demandant “As-tu mange du riz ?”. Evidemment, c'est le plat national, accommodé à toutes les sauces. Dans le sud, c'est encore le riz collant, cuit dans des paniers de bambous, que l'on mange à la main en grosses boulettes. Dans la plupart des échoppes de rue, on propose du riz, et une multitude de sauces de viandes, poissons et légumes au choix, le tout pour moins de 5 Y ! Dans le nord, nous découvrons la pâte de riz, malaxée en grosses boules et cuites à la vapeur. Et puis, bien sur, on trouve l'alcool de riz local, le “Baijui”, qui titre entre 38 et 55 degrés. Idéal quand on est à cours d'alcool à brûler pour le réchaud.

Boire du thé : Le thé, c'est une véritable institution en Asie, à croire qu'il sort directement du robinet ! Pourtant, autant le Maghreb lui voue un culte quasiment rituel, autant ici c'est l'efficacité qui prime avant tout. Comme au Vietnam, on se contente de quelques feuilles au fond du verre que l'on arrose périodiquement d'eau brûlante conservée dans toute une collection de thermos. On vous le sert systématiquement et à volonté où que vous alliez. Alors que nous commençons à gravir l'Himalaya, nous découvrons le thé salé au beurre de Yack rance, bien meilleur que son nom ne le laisse supposer.

Une nouvelle fois, nos vélos sont ligotés sur le toit d'un bus bringuebalant qui nous fait quitter la chaleur des tropiques pour la fraîcheur des montagnes. Après 20 heures de trajet, en couchettes tout confort, nous arrivons à Dali, au pied des montagnes. La villes est réputée pour son cachet ancien, ses vieilles maisons aux toits en ailes d’hirondelles, ses céramiques peintes, ses temples. Superbe, mais c'est également un des lieux de villégiature favori des nouveaux riches chinois, un peu trop touristique à notre goût. Et puis la campagne est encore plus jolie, avec ses villages de maisons en terre cuite dont les toits semblent voler le long de la paroi des montagnes. Le soir, lorsque le temps se fait pluvieux, nous y trouvons refuge sous l'œil amusé des fermiers qui nous accueillent d'un “Zaouba” (en route) tonitruant. Autour d'une vaste cour intérieure, où transparaissent parfois de vieilles fresques de dragons jaunies, sont réparties les multiples pièces de la maisonnée. Nous nous réchauffons autour du brasero en partageant le repas du soir avec la famille.

Avant de quitter la ville, nous rencontrons Mr Lee, non, pas un spécialiste du Kung Fu, mais de la calligraphie. Ancien professeur de chinois presque septuagénaire, il offre maintenant ses services dans la rue, en composant des poèmes inspirés du nom de la personne. “Comment cela, vous n'avez pas de nom chinois ?” s'étonne t'il. Derrière ses grosses lunettes noires, on sent ses petits yeux dirigés vers la pointe du pinceau imbibé d'encre, de Chine bien entendu. Il reste un moment la main suspendue en l'air, hésitant, comme un aigle scrutant sa proie, puis plonge vers le papier de riz et trace un nouveau “Kanji” (caractere) d'un trait souple et décidé. Pas moins de trois traducteurs interpellés dans la rue nous seront nécessaires pour réaliser l'interview.

Bientôt, nous attaquons les montées sérieuses, devant nous se dessine l'immense ride qui a plissé le monde il y a quelque millions d'années. “Himalaya”, nous faisons

danser les quatre syllabes dans nos têtes, comme le mantra tournoyant d'un lama en transe. Hélas, la montagne est déchirée. Une vaste plaie où, hommes, entassés dans leurs tentes de fortunes, outils, camions et machines sont autant de bactéries grouillant dans la boue. Nous passons une journée et demi embourbés et asphyxiés avant de trouver une petite route ne faisant pas encore partie des nouveaux grand travaux du gouvernement.

La suite nous semble un rêve, une vision du jardin d'Eden. A la fin d'une journée de grimpette, nous débouchons sur le plateau de Zhongdian à 3000 m d'altitude. Herbes hautes et champs de fleurs s'y étendent à perte de vue. De vaste et hautes demeures tibétaines recouvertes de chaux et soutenues par des gros piliers de bois émergent de cet océan. Toutes sont richement décorées de peintures multicolores, de sculptures, de dragons, de drapeaux...La famille Suan nous accueille pour la nuit dans leur intérieur chaleureux comme un chalet, autour de thé au beurre salé, de fromages de chèvre et de vache, nous ne rêvons pas, et de “Tsampa” (farine d’orge) dont le jeu consiste à l'avaler sans s'étouffer.

Tout au long de notre route, nous sommes surpris de croiser les femmes portant encore les costumes traditionnels de leur ethnie, tuniques, gilets, bandeaux, chapeaux, couronnes, capes, répondant à un code couleur très précis. C'est ça la nouvelle Chine, comme toutes ces fermes que l'on croit centenaires et où trône une antenne parabolique, ou comme ces pubs pour les portables encore peintes à la main...

A bientôt pour des nouvelles fraîches de haute altitude,

bonnes vacances, Zai jien

Val et Seb

Lhassa, Tibet. 12 août 2003. 14 580 km. “Equipées Nocturnes”.

Tashe Deli,

Depuis des siècles, Lhassa, la terre sainte, la cité interdite, excite l'imaginaire des aventuriers de tous bords. Il est vrai que d'Alexandra David Neel à Heinrich Harrer (le vrai héros de 7 ans au Tibet), on a vite fait de se plonger dans l'ambiance irréelle qui imprègne ces montagnes. Sans nous hisser aux cotés de tels voyageurs, notre périple vers Lhassa nous a réservé quelques surprises.

La vraie porte d'entrée du Tibet, ce n'est pas un vulgaire portique bardé de signes chinois, c'est d'abord une montée de plus de 60 km, vers notre premier col à plus de 4000 m, qui nous fait oublier toutes les montagnettes que nous avons déjà croisées sur notre route. Congelés par le vent glacé, nous assistons ébahis à l'étrange spectacle des nomades, le visage tanné par le soleil, qui rassemblent leurs troupeaux de Yacks (bovins poilus) à l'aide d'une incroyable variété de cris et d'onomatopées qui leur servent aussi à communiquer entre eux. Le plateau d'herbe grasse et humide s'étend loin vers l'horizon avant de céder la place aux géants enneigés, sous leurs tiares de neige et leurs capes de glace.

Notre corps habitué à l'effort, et nos poumons de cyclistes nous permettent de bien résister au mal des montagnes, du moins jusqu'à 4500 m. Malgré tout, notre premier col à 5000 m (5008 m pour être précis) se révèle une véritable épreuve sur les cinq derniers km. Notre souffle se fait court, notre champ de vision se rétrécit, nous avons des maux de tête et de légers vertiges. Plus haut que le Mont Blanc, nous ne respirons plus que la moitié de notre quantité normale d'oxygène. Avec des gestes lents et mesurés, nous installons notre camp de base et ne parvenons plus à quitter nos duvets de la soirée. Au dehors, les guirlandes de drapeaux de prières tendus entre les stuppas claquent dans la brise du soir. Il parait que le vent peut les lire...

L'altitude est une chose, la route en est une autre, peut être pire encore. Les chinois, dans leur politique “civilisatrice”, du Tibet ont entrepris de reconstruire toutes les routes. Peut être est-ce dans la nature du Tao, que toute construction doit d'abord commencer par une intense phase de destruction. Les comparatifs dans ce domaine sont plutôt à chercher du coté de Verdun que des Ponts et Chaussées, c'est l'équivalent de notre Chemin des Dames, guerre des tranchées où s'entassent des centaines de chinois et tibétains, hommes et femmes, pelles et pioches en main, sur des dizaines de km. Le syndrome de l'Empire Immobile ? Parfois, entre les plaques de sable, de galets, les éboulements, les tas de terre, les incessants va-et-vient des bennes, la poussière, le vacarme des compresseurs, le vent de face, descendre devient aussi pénible que monter, surtout depuis que nos patins sont tellement usés que nous freinons sur le métal. Alors, pour résister aux chocs nous testons le système de la selle gonflable. C'est en fait une simple chambre à air enroulée autour de la selle. L'idée n'est pas de nous, nous l'avons " pompée " sur un autre cyclo.

Arrêtons nous là, le Tibet n'est pas qu'une route, c'est officiellement une région, et pour certains un pays, offrant une incroyable multitude de sensations, de paysages, de climats, d'expériences. Sur les hauts plateaux, nous visitons les tentes noires des nomades où fume toujours une bouilloire de “Suyo Dja”, le thé au beurre, accompagné de galettes de riz ou de pain à la vapeur. Yacks, chevaux et moutons

escaladent les lointaines collines jusqu'à cette mystérieuse limite où la végétation cède la place à la rocaille couleur sable. Parfois nous descendons si bas que nous retrouvons la luxuriance des forêts tropicales, ou l'aridité de l'Atlas. Certains jours, les lacs miroitant au soleil et les flancs de montagne envahis de sapins nous rappellent les Alpes. Certaines montagnes sont polies comme des miroirs, couronnées de blanc, d'autres aiguisées comme des lames, grises comme le métal, d'autres encore douces comme des vagues de soie, d'autre froides et menaçantes comme des forteresses, et d'autres enfin donnent l'impression de fondre sous le soleil couchant. Le climat, lui non plus, ne fait pas dans la demi mesure. On peut passer en quelques minutes d'un soleil de plomb à une tempête de grêle. Plus de 100.000 km2 de forêts ont été rasées en 50 ans, soit la moitié de la surface originelle, et parfois, les rivières cristallines se transforment en véritables torrents de boue qui nous coupent la route.

Les rivières ne sont pas les seules d'ailleurs à nous barrer le passage. En théorie, le Tibet est une zone spéciale, interdite aux touristes étrangers individuels, surtout à vélo. Il faut donc passer par une coûteuse agence de voyage, former un groupe, et louer une jeep. D'après notre Guide du Routard, il nous faudrait débourser pas moins de 3 600 euros, rien que ça! L'autre solution consiste à passer les barrages de nuit, après en avoir relevé la liste, sur Internet bien sûr. Pas facile de se réveiller à 3 heures du matin, et d'enfourcher son vélo par une nuit sans lune, mais le jeu en vaut la chandelle. La première fois, nous devons attendre que le veilleur parte faire un tour pour traverser, le cœur battant et les jambes cotonneuses. Notre seconde expérience se révèle plus facile, une fois qu'on a semé les molosses himalayens qui traînent au bord des routes. Cependant, ces contrôles sont tout relatifs, chaque jour nous croisons plus d'une centaine de militaires, il y en a plus que de yacks au km2, et la plupart se contentent de nous saluer ou de nous encourager.

Si la police ordinaire n'est donc pas vraiment à craindre, il faut fuir les agents du PSB, le tristement célèbre Public Bureau of Security. Plus ou moins bilingues, ils contrôlent nos passeports lorsque nous traînons un peu trop longtemps dans une grande ville et nous reprochent l'absence d'ATP (Alien Travel Permit). Nous jouons les étonnés, en prétextant que notre visa est en règle. La première fois nous nous en sortons très bien grâce à Zizou, notre héros national. Nous pouvons continuer notre route avec les encouragements chaleureux des agents. La deuxième fois, nous devons faire un long sitting devant leur bureau pour réduire notre amende de 2000 à 200 yuans (30 euros). Etonné par notre motivation et face à notre aspect crasseux ,pas de douche depuis deux semaines, l'agent nous confie, contrarié, qu'il n'a jamais, en dix ans de métier, rencontré des voyageurs aussi pauvres que nous. Nous nous retenons pour ne pas éclater de rire.

C'est un peu notre façon à nous de soutenir le peuple tibétain, même si nous ne courons aucun risque, contrairement à nos hôtes. Tout au long de la route, nous sommes frappés par la joie de vivre de ces gens. Nomades aux petits gilets de cuir, sacs en peau de yack en bandoulière, pèlerins au crane rasé effectuant de longs trajets en se prosternant, hommes aux longs cheveux tressés de fils rouges, femmes au visage orné de peintures. Chaque jour, dans un temple, lors d'un pique nique ou d'une fête, on nous invite à partager le thé accompagné de galettes, ou de boules de tsampa, la farine d'orge, repas de base du tibétain. En échange, on nous demande discrètement une Dalai Lama Pitchu, (photo), dont nous n'avions malheureusement pas fait provision.

Face à ce public, nous ne pouvons résister à la tentation de faire quelques tours pour les enfants. Un soir, la providence guide nos pas vers un orphelinat en construction sur les hauteurs d'une abrupte vallée. Tout ce petit monde s'installe sur des bancs d'école et on plume un poulet en notre honneur. Quelques jours plus tard, nous ajoutons notre touche personnelle à l'ambiance survoltée d'une fête de la récolte. Hélas, comme cela arrive parfois, la séance de ballons finale tourne vite à l'émeute.

Mais nous avons trop traîné en route et notre visa va expirer avant que nous ne puissions atteindre Lhassa. Nous devons donc faire du stop. Voilà 24 heures que nous poireautons dans un triste relais routier quand nous croisons nos chevaliers de la bonne étoile, en l'occurrence un groupe de backpackers chinois se rendant à Lhassa en stop. Nous devons une fière chandelle à Zhou Ying, Zhou Min Jung, Li Jiun, et Zhou Shon Hua grâce auxquels nous arrivons à atteindre Lhassa à temps après une semaine de vélo, camions bringuebalants, et bus. Ca aide de parler chinois, surtout dans les restaurants où ils nous font découvrir la vraie cuisine familiale chinoise, comme ces petits déjeuners savoureux à base de porridge de riz, de long beignets et de pains de riz à la viande sucrée.

L'aventure ne s'arrête pas là, il nous reste encore 900 km avant la frontière népalaise. Peu à peu, nous quittons l'extrême orient pour l'Inde.

Kale shou

Val et Seb

Katmandu, Népal. 28 août 2003. 14 900 km. “Hors Piste”.

Namasthe,

Avant de quitter Katmandu, nous avons tenu à vous faire part des meilleurs extraits d'une longue auto-interview sur nos récentes péripéties.

Seb et Val : Vous voila à Katmandu depuis plus d'une semaine maintenant. Ca ne vous ressemble pas de vous arrêter si longtemps.

Val et Seb : En effet, avec Santiago, Sidney, et dans une moindre mesure Bangkok, c'est notre plus longue pause. Et bien tout d'abord, la capitale est pour nous un passage obligé pour obtenir nos visas pour l'Inde et le Pakistan. Ce sont des démarches assez longues. Par exemple l'ambassade indienne demande 5 jours juste pour envoyer un télex en France afin de vérifier si le passeport est bien le votre ! Ce qui est incroyable c'est que dès qu'on arrive en ville, une foule de choses urgentes se présentent à nous, faire réparer les vélos, changer les pièces, faire recoudre sacoches, vêtements ou chaussures, acheter les souvenirs pour la famille, envoyer les colis de pellicules...On passe notre temps à courir partout, mais c'est un excellent moyen de découvrir la ville.

Q : Que pensez vous de Katmandu ? N'est-ce pas une ville un peu oppressante parfois ?

R : C'est vrai que la circulation est vraiment démente, on roule aussi bien à gauche, qu' à droite, et il en reste encore au milieu, mais à part ça, c'est notre ville préférée avec Marrakech. Hors des grands boulevards et des parcs un peu vides, on pénètre dans le monde inextricable des ruelles de Katmandu, boueuses, défoncées, rapiécées, surpeuplées. Ce sont des endroits incroyables. On serpente entre les façades des petits immeubles de briques rouges, chacun essayant d'y trouver sa place, piétons pressés, écoliers en cravate, cyclistes sonnant à tue tête, porteurs ployés sous leurs charges, grosses ménagères boudinées dans leurs saris, motos pétaradantes, cyclo-pousses suants. Parfois, un 4 X 4 rugissant vient semer la zizanie dans ce chaos organisé, tel un requin traversant un banc de poissons, puis la cohue reprend ses droits. On trouve des marchands de tout et de rien. On s'enivre au dessus des sacs d'épices et de massala, mais, plus loin c'est l'odeur d'un poisson un peu avancé qui reprend le dessus. Sur cette petite place là, autour d'un stupa, des porteurs se reposent en fumant quelques beedies entourés des volutes bleutées de la fumée d'eucalyptus. En passant près d'un minuscule restaurant il faut se boucher le nez pour résister aux effluves de terribles huiles de friture lacrymogènes. Heureusement plus loin les senteurs sucrées des pâtisseries nous enveloppent, et se mêlent aux parfums d'encens qui flottent autour des temples.

Q : Katmandu est-elle très différente de Lhassa ?

R : Complètement ! Nous avons beaucoup aimé Lhassa, mais hélas, la majorité de la vieille ville a été détruite. C'est sans doute la vision chinoise du progrès. Il ne subsiste plus que le vieux quartier musulman, vraiment magnifique. Le reste de la ville n'est qu'une vaste China-Town, avec ses avenues immenses, ses bâtiments au

carré tous identiques, ses alignements de restos. Heureusement, dans les petites rues adjacentes on a encore une chance de trouver des marchés hauts en couleurs. Ce qui frappe vraiment à Lhassa c'est la ferveur religieuse qui y règne. En tibétain, Lhassa signifie Terre Sainte, et c'est un peu comme Lourdes. Toute la journée, les pèlerins de tous horizons défilent autour du Potala (l'imposante ex-demeure forteresse des Dalaï-lamas), agitant leurs moulins à priére et récitant des mantras. Près du temple du Bokara, certains pèlerins passent leurs journées à se prosterner, avant de flâner entre les étals du marché aux objets de culte. Le nombre de mendiants s'en trouve accru, de même que les lamas qui ne sont pourtant pas censés être en contact direct avec l'argent.

Q : Le trajet Lhassa Katmandu semble vous avoir usé. Les vélos ont-ils souffert ?

R : C'est clair. Nous qui pensions avoir tout vu, nous n'étions pas au bout de nos surprises. Déjà il nous a fallu chercher une jeep qui pouvait nous amener vers la frontière.

Q : Et les vélos ?

R : On aurait bien aimé, mais notre visa chinois prenait fin dans 4 jours, c'était un peu court pour 900 km. Heureusement, nous sommes descendus avant la frontière pour effectuer nos 3 derniers jours de parcours à vélo. On peut dire que nous avons bien galéré, surtout Val, qui a du recoudre son pneu tous les 30 km. Les patins de freins chinois se sont mis à fondre sous la pluie, Val a cassé sa chaîne et les sacoches avant étaient tellement trouées à force de racler sur les pierres qu'elles ont failli craquer. Le temps ne nous a pas aidé. Nous avons retrouvé les grands froids sur les hauts plateaux venteux, et la pluie ininterrompue pour nos trois premiers jours au Népal. Le pire reste quand même la route. Elle est si mauvaise qu'on se croirait dans le lit d'une rivière, d'ailleurs il y a tellement d'inondations à traverser que c'est tout comme. Dès notre arrivée au Népal, il nous a fallu pousser et porter nos vélos sur plusieurs km. Avec les piétons, nous étions les seuls à pouvoir franchir les éboulements et les coulées de boue. Nous avons finalement quitté la Chine 15 minutes avant l'expiration de notre visa !

Q : Quelques bons souvenirs quand même ?

R : Mais oui bien sûr, dans 10 ans on en rira. Les paysages étaient vraiment magnifiques. Un Tibet cliché en quelque sorte, nous traversons d'abord un vaste plateau sableux aux allures de Sahara, où une large rivière vient se perdre en grosses flaques bleutées. Lorsque nous reprenons nos montures, nous sommes au milieu d'un immense plateau herbeux barré à l'horizon par les Himalayas. En ouvrant notre tente, nous sommes en face de Quomolongma, Sagarmattha, la déesse mère des hommes, que d'aucuns ont rebaptisé Everest ou même K1. C'est un moment unique où l'on se sent vraiment écrasé par la majesté de ces géants. Et puis les tibétains sont toujours accueillants et prompts à vous verser une bonne rasade de thé, mais il faut toujours apporter sa propre tasse.

Q : Et le mal des montagnes ?

R : Nous nous y sommes complètement faits. Nous avons passé notre dernier col à 5000 (le Tong La) comme une fleur, et maintenant, nous avons l'impression d'être équipés avec les poumons de Superman !

Q : Vos premières impressions sur le Népal et les népalais.

R : Génial. Nous sommes redescendu à l'étage tropical mais la chaleur est supportable. En plus il n'y a pas de moustiques. Quel contraste entre l'aridité du Tibet et la luxuriance du Népal. La route frontalière serpente le long d'une corniche d'où dévalent des centaines de cascades de toutes tailles. On les aperçoit également de l'autre coté de la vallée, déroulant leurs longues crinières blanches entre les rizières en terrasse. C'est un spectacle inoubliable. Les népalais sont très ouverts et curieux, toujours prêts à discuter. C'est étonnant pour un pays aussi touristique !

Q : Un moment qui vous a particulièrement marqué ?

R : Lors de notre première soirée au Népal, nous avons croisé deux nonnes tibétaines réfugiées. Elle devaient rencontrer leur famille à la frontière mais apparemment ils n'ont pu que s'entre apercevoir de chaque coté du Friendship Bridge, bien mal nommé. Pour se consoler , les larmes aux yeux, elles se sont repassé inlassablement les quelques images du Tibet que nous avions sur notre caméscope.

Q : Avez vous apporté quelques modifications à votre spectacle ?

R : Oui, maintenant que nous maîtrisons chacun les deux rôles, nous pouvons nous permettre de recommencer les improvisations, surtout que ces derniers temps, nos publics sont surchauffés.

Q : Est-il facile de trouver des écoles au Tibet ? Tombez-vous toujours en période de vacances scolaires ?

R : Effectivement, au Tibet, nous sommes encore tombés en période de vacances scolaires, mais quelqu'un nous a communiqué l'adresse d'un orphelinat en banlieue de Lhassa. C'est un endroit incroyable, géré par l'ONG autrichienne “SOS Children's Village”. Le principe est de réunir les enfants en famille d'une dizaine d'orphelins, sous la tutelle d'une mère, souvent une femme qui ne peut pas avoir d'enfants. Chaque famille habite une petite maison autonome. Les infrastructures sont très modernes et offrent de nombreuses possibilités de jeux et de loisirs aux enfants. Nous avons vraiment été enthousiasmé par le principe. Hier nous avons reçu un accueil génial au village de Katmandu. http://www.sos-childrensvillages.org/

Q : Cela fait longtemps que vous ne nous avez pas présenté un artiste, quelle est la spécialité du Tibet ?

R : Justement, nous avons fait notre spectacle dans une autre ONG de Katmandu, allemande celle la, le Shanti Sewa Griha, c'est une clinique gratuite d'une centaine de lits, et un centre de réhabilitation pour les plus démunis. On y trouve un dentiste, deux médecins, des infirmières, un appareil de radio. Le but est d'aider les lépreux, en les soignant, mais aussi en leur permettant de se réinsérer dans la société, par

exemple grâce à des ateliers de formation à l'artisanat : peinture, couture, sculpture, tricot, bijouterie, ferronnerie. Les produits sont ensuite vendus sur les marchés locaux et en Allemagne. Le centre héberge aussi plus de 150 enfants, défavorisés, orphelins, ainsi que les enfants des patients.

http://www.alltogether.org/photo_pages/photo_lp.htm

Après notre spectacle un vieil homme au regard malicieux nous a abordé et nous a expliqué qu'il était magicien. Au début nous pensions avoir affaire à un rigolo, comme nous du reste, mais c'est un véritable professionnel qui manie les cartes comme un as du poker, malgré ces soixante dix balais qui font trembler ses mains. Il est né en Inde a Poroandar, dans l'état du Gujarat, le ville natale du Mahatma Gandhi, un de ses voisins, dont il garde un souvenir inoubliable. A 20 ans il s'est mis à apprendre quelques tours puis il a suivi les plus fameux magiciens indiens, PC Sorkar, Gogia Pasa, accomplissant les taches les plus ingrates pour se perfectionner. Par la suite, il s'est lancé dans l'aventure en solo, et a voyagé au Bengladesh, au Sri-Lanka ou en Birmanie, avant d'arriver au Népal. Pas facile de réaliser une interview avec lui, à chaque question il nous présentait un nouveau tour et évoquait en pagaille une multitude de souvenirs de ses spectacles, comme son terrible accident de moto dans un numéro du Royal Circus qui a causé la mort de son partenaire. Il a accepté de nous dévoiler quelques trucs. C'est vraiment un personnage !

Val et Seb : Je ne vais pas vous retenir plus longtemps, je crois que vous devez repartir.

Seb et Val : En effet, mais ce fut un plaisir, revenez quand vous voulez.

Namasthe !

Val et Seb

Haldwani, Inde. 12 septembre 2003. 15 880 km. “Le Dal-Bath ou la Mort ! ”.

Namasthe !

Deux jours déjà que nous traînons nos pneus sur les routes indiennes, deux jours que nous avons quitté le petit royaume du Népal, pour nous lancer dans la cocote minute, bouillonnante du curry et des épices.

En une dizaine de jours, nous avons laissé Kathmandu, et ces grandes et terribles montagnes que nous chevauchions depuis près d'un mois et demi. Fini, donc, les longues vallées sculptées d'innombrables cascades de rizières et d'eau. Nous avons retrouvé la plaine, le Teraï, étroite bande de terre qui occupe le sud du Népal, le long de la frontière indienne. Là où la jungle n'occupe pas tout l'espace, les rizières s'étendent, encore et partout, plus même qu'au Vietnam. Sur fond de ciel d'un bleu profond, les géants himalayens ne sont bientôt plus que des ombres.

Pour fêter notre départ de Kathmandu, les Maoïstes décident de reprendre le combat. Voilà sept ans que cette guérilla sporadique agite le pays. Résultat, les incessants contrôles militaires engendrent des embouteillages de plus de 10 km, et le couvre feu général est déclaré à 20 heures. Un jour, nous assistons même à une traque aux terroristes en bordure de la forêt. Quelques tirs de mortiers, une demi heure d'attente, mais pas de résultats très visibles.

La route est en permanence un véritable défilé d'instantanés, de tranches de vie. Le matin, enfants et adolescents se rendent à l'école dans leur uniforme bleu à cravate, les cyclistes engagent la course sur leurs " Heros " grinçants, les cyclopousses se fraient un passage entre les troupeaux de vaches, de chèvres, et les attelages tirés par les “Water-Bufallos” (appelés ainsi car ils aiment faire trempette dans les mares durant les journées chaudes). Les porteurs ploient sous des fardeaux de maïs séché deux fois plus hauts qu'eux, les femmes portent leurs fagots de bois sur la tête en ondulant des hanches, les ascètes pieds nus psalmodient leurs mantras. En bordure de forêt, les familles de singes traversent prudemment la route avant de s'enfuir en bondissant dans les branchages voisins. Les troupeaux de cerfs tachetés galopent, et de long serpents rampent dans les canaux. Dans chaque village, les pompes et les fontaines sont prises d'assaut du matin au soir. On y remplit les cruches, les jeunes filles y lavent des monceaux de vaisselle en fer blanc, et les femmes effectuent une discrète toilette à l'abri de leur sari.

La Route

Pour Val : Quel bonheur de retrouver une route plate tout simplement...Au Népal, comme en Inde, les véritables seigneurs de la route sont les Tatas, ces bus et camions de la marque du même nom, qui représentent 95 % du trafic. Peinturlurés de Shiva, de slogans (Speed Control, Road King...), klaxons au maximum (genre minéralier de la mer du Nord), avec eux, ça passe ou ça casse !

Pour Seb : Après Kathmandu, nous glissons sur l'asphalte comme sur un toboggan. La route fait encore quelques bonds pour redescendre les escaliers himalayens, puis, soudain, une ligne d'horizon plate apparaît devant nous, comme un océan sans la moindre brise. Ouf ! C'est fini...Quel soulagement, quelle béatitude ! Nous

regardons une dernière fois la silhouette bleutée des montagnes avant de prendre le large.

Le climat

Pour Val : C'est tout ou rien. Soit un soleil de plomb à la cambodgienne, soit une pluie continuelle et un ciel gris sans une fenêtre de bleu durant trois jours. Parfois on se dit que si le Népal possédait une frontière maritime, ce serait celle avec le ciel. En attendant, ces changements de température m'ont rendu malade, et mes intestins en ont lâchement profité.

Pour Seb : Pas la peine d'espérer voir la chaîne de l'Annapurna, culminant à plus de 8000 m, le ciel est embouteillé de nuages menaçants. Nous baignons dans cet univers gris et humide, capable de déverser une quantité d'eau invraisemblable. Parfois c'est une véritable cascade qui nous tombe sur la tête, d'autres fois, c'est une pluie fine qui peut durer plusieurs jours. La pluie a cependant l'avantage de rafraîchir ceux qui sont desséchés par le soleil sans pitié du Teraï.

La nourriture

Pour Val : Le Dal-Bath ou la mort ! Le repas quotidien du népalais se compose d'une plâtrée de riz (Bath) accompagnée d'un bol de soupe aux lentilles (Dal), et de légumes au curry (Turkari), toujours servi dans un plateau métallique compartimenté. C'est bon, mais...on peut s'en lasser assez vite. Heureusement, il y a toujours le fabuleux Cai (thé), mélangé avec du lait sucré et des épices (Massala).

Pour Seb : C'est bon, vite servi , à volonté, et pas cher. Le Dal- Bath est omniprésent dans le pays et on n'en changerait pour rien au monde! Enfin c'est ce qu'on croit au début… L'autre spécialité c'est les petits gâteaux sucrés (souvent à base de lait ou de céréales) aux goûts et couleurs variés, se dégustant avec un tchai brûlant.

Le repos

Pour Val : Au Népal, on ne dort pas vraiment, ou peu. Ca ne ce fait pas, c'est pas la mode apparemment. Chaleur, moustiques, mais surtout le bruit incessant. Du matin au soir, on ne se contente pas de parler, on hurle, plus fort que les chiens, les chèvres, la télé, la radio, et les klaxons. Même quand il n'y a plus d'autres bruits, chacun continue à hurler. La plupart du temps, nous dormons dans les relais routiers où on vous offre un “Charpoy” (lit en corde) et une douche à la pompe pour le prix du repas. Pas très propre, mais rentable.

Pour Seb : Lorsque nous ne sommes pas invités par un brave type, ou chassés d'une cabane par les militaires (attention, maoïstes !), nous nous réfugions dans les “Truck-Stops”, restos chaleureux et animés où l'on sert exclusivement … du Dal bath. Notre meilleure nuit, nous la devons au SOS CV de Pokhara qui nous a offert le confort d'une chambre ventilée, d'un dîner (Dal bath) et du petit dej (devinez quoi !).

Spectacle

Pour Val : A Pokhara, deuxième ville du pays, nous retrouvons l'accueil chaleureux du SOS CV, qui nous remercie de notre prestation en nous offrant une nuit de luxe dans la maison réservée aux visiteurs. Le plus sympa, après les longues vacances chinoises, c'est de pouvoir retourner à l'école et dans les cours de récré.

Pour Seb : Retour dans les écoles, ça marche tellement bien que nous avons du mal à contenir les enfants surexcités faisant éclater les ballons avant même d'avoir pu les transformer en éléphants, chien ou singe…

Nous avons frappé à la bonne porte avec les SOS CV, l'accueil y est toujours chaleureux et les enfants très bon public. Avant de partir, le directeur nous donne l'adresse du prochain SOS CV sur notre route. Celui de New Delhi sera le suivant.

Un ptit souvenir

Pour Val : Etre accueilli chez Krishna, top model népalais pour la bière Everest et les motos. Son père possède le plus grand jardin du pays, primé par la FAO (Organisation de l'Alimentation et de l'Agriculture) en Thaïlande et par l'ancien roi du Népal. On y trouve entre autres, oranges, citrons, pommes, bananes, litchis, thé, cacao, et un succulent café.

Pour Seb : Hier soir, installés sur la paille fraîche d'une vieille maison transformée en étable, nous recevons la visite d'un groupe de jeunes et de Ganesh, jovial militaire à la retraite. Très vite l'air se charge de rires et d'une délicieuse odeur de Chapatis (galettes) aux légumes. A l'écoute de notre cassette de Hip Hop, notre vétéran s'exclame "Dancehall" et se met à rapper en Hindi, avant de se lancer dans une chanson folklorique que nous suivons tous en tapant des mains sous le regard imperturbable des vaches. Mémorable !

En espérant que ces quelques souvenirs népalais vous auront plu, nous vous quittons, en route pour New Delhi.

Namasthe,

Val et Seb

Jaipur, Rajasthan, Inde. 27 septembre 2003. 16 400 km. “Le Lutin Blanc”.

Namasthe !

Inde des Villes, Inde des Champs, pays de tous les contrastes, l'Inde ne pouvait qu'exacerber ce traditionnel clivage entre le monde urbain et le monde rural. Voici le récit de nos expériences dans l'un et l'autre univers, des forêts de l'Uttarranchal à la fournaise de Delhi.

La ville indienne est un prototype d'urbanisation folle, un village boursouflé où l'on a essayé de faire rentrer tous les habitants des alentours. C'est comme dans les transports publics, on peut y caser des passagers jusqu'à l'étouffement, et les autres s'accrochent sur les côtés. A vélo le contraste est sidérant, d'un côté le calme de la campagne, ses minuscules routes serpentant à travers champs, ses charrettes à bœufs, ses bicyclettes, de l'autre la ville, enfer de bruit, de fumée, de crasse, embrouillamini mécanique de rickshaws, bus, Tatas, scooters, charrettes à bras, chacun tentant d'écraser l'autre pour passer.

Ainsi, lorsque l'on arrive à Delhi, on a l'impression de recevoir une grande claque dans la figure. On se retrouve englué dans la circulation collante, comme une mouche dans le miel, sollicité de toutes parts, coincé dans les ruelles de Old Delhi, le Rungis de l'Asie où s'échangent épices et fruits de tout le continent. Quelques km plus loin, les larges avenues et les parcs ombragés de New Delhi semblent désertiques. C'est ici la vitrine politico-administrative de l'Inde, la cité des ambassades, du parlement, complètement vide de la vie indienne qui fait vibrer les autres quartiers. On balaye la poussière sous le tapis en quelque sorte.

Nous ne voulions pas rester aussi longtemps à Delhi, mais on se rend vite compte qu'ici la moindre lettre à poster prend des allures de mission impossible. Il faut déjà atteindre la poste, s'extirper du réseau de ruelles, slalomer entre la foule, les cyclo-pousse, les auto-rickshaws, les vaches mâchonnant un bout de carton les yeux dans le vague, et parfois même, les éléphants ! Il faudra ensuite survivre au trafic de la ville nouvelle, faire la queue à divers comptoirs, celui pour peser, celui pour acheter les timbres, celui pour tamponner. Si c'est pour un colis, vous devrez également attendre patiemment que le tailleur de service vous l'emballe dans un tissu blanc avec sceaux à la cire ! Bref Delhi, n'est pas vraiment le type de ville où il fait bon vivre, mais où l'on se retrouve coincé.

A la campagne, pas de poste, mais une douceur de vivre reposante. On se lève lorsque les premiers rayons du soleil viennent éclairer les peintures pastels qui recouvrent les murs. Dans les environs, il y a toujours quelqu'un pour vous apporter un Tchai (thé au lait épicé) brûlant dans sa tasse de métal, et qui reste là à vous regarder le boire. On range ses affaires, on décolle. La route défile doucement, alternant des passages grouillants d'activité, et de longues bandes forestières peuplées de singes.

A midi, un restaurant pour routier fera l'affaire. Pour une quinzaine de roupies (30 centimes d’euros), on y avale un “Dal” (soupe de lentilles) aux légumes et quelques chapattis (galettes non levées). Apres un café (on ne se refait pas), on se rafraîchit à l'eau d'une pompe avant de reprendre la route. Nous faisons parfois d'inoubliables

rencontres. Un jour, c'est un groupe de 26 cyclotouristes indiens, pieds nus sur leurs vélo “Hero” à une seule vitesse. Chacun arbore le drapeau rouge de Shiva et les plus anciens se donnent du courage avec des chants religieux. Le lendemain, c'est un baba qui nous invite à partager son repas sur le bord de la route. Baba désigne le chef religieux d'un temple, mais également l'ascète qui sans être un Sâdhu a choisi une vie solitaire et spartiate. Ils sont aisément reconnaissables à leur barbe bien fournie, leurs vêtements safrans et un petit turban qui recouvre leur chignon (le chignon de Shiva).

Le soir, il nous arrive de nous installer dans une maison en construction, mais nous préférons atteindre une petite ville où nous pourrons poser nos sacoches au “Dharemsela” (refuge en Hindi). Le Dharemsela est une grande et vieille bâtisse, gérée par la communauté hindoue, où l'on accueille les voyageurs de passage pour quelques roupies (environ 10 centimes d’euros). Dans les endroits les plus reculés, on nous y réserve un accueil souriant mais souvent surpris. Il nous est parfois arrivé de dormir dans les temples, devenant ainsi les témoins privilégiés de soirées de chants traditionnels, caressés par les mélopées de l'harmonium et le rythme lancinant du joueur de Tabla (percussion), et de ses sons, tantôt durs comme le métal, tantôt doux comme l'eau.

A la ville, où loge t'on ? Un soir dans l'antique maison de famille de Varun, un jeune indien francophone, perdue derrière les arcades mogholes qui parsèment la vieille ville. Le lendemain, dans le dortoir du Guruwarat Sis Ganj, le temple Sikh, cette fascinante religion du nord de l'Inde où les hommes, des colosses pour la plupart, arborent une superbe barbe, qu'ils ne coupent jamais, et un turban de couleur qui recouvre leur chignon. Et puis finalement, on se dirige, comme les autres vers le quartier des Guesthouses, dans une chambre minuscule et étouffante.

Pour fuir l'atmosphère de Delhi, nous nous tournons vers des compatriotes. La chambre d'à côté est occupée par deux cyclistes hexagonaux, partis pour la Chine par le Transsibérien, qui ont acheté leurs vélos, de véritables ancêtres à pédales, (26 kg et une seule vitesse) à Pékin et qui ont tout de même parcouru 7000 km malgré d'innombrables galères mécaniques. Un peu plus loin dans la rue, loge Jean Roch, parti de France à vélo, mais qui cherche à troquer ses pédales pour des rames en se construisant un radeau pour descendre le Gange. Vous pensez bien que quand on réunit autant de cyclistes dans une même pièce, ça cause mécanique, photos, galères, astuces, bouffe, tourista, rencontres, pendant des heures.

C'est Stéphanie qui apporte la touche féminine au groupe. Si elle n'a pas de vélo, elle n'a pas oublié son nez rouge. Animatrice en Ariège, elle souhaite initier les enfants des écoles au jonglage, maquillage, acrobaties...Ca ne vous rappelle rien ? L'occasion était trop belle, nous avons uni nos forces pour un spectacle en commun, avec le lutin blanc et ses pirouettes acrobatiques. Trois spectacles seulement, mais trois succès. Le premier dans un foyer de réhabilitation pour les enfants des rues, le second dans la rue, et le dernier dans l'atmosphère ouatée d'un institut pour sourds et muets, où nous avons même un peu appris l'alphabet des signes ! Pour nous c'est un coup de peinture fraîche, un grand bol d'air dans nos jongleries, dommage que nos routes se soient séparées si vite.

Quelques jours avant, nous avions présenté notre spectacle à la Shri Shanka School d'Haridwar, une école pour enfants handicapés mentaux. Nous étions un peu stréssés au début, ne sachant pas trop quelle attitude adopter, mais très vite le naturel est revenu en force et nous avons vu de grands sourires se dessiner sur leurs visages. Jamais nous n'oublierons l'accueil que nous ont réservé les habitants de cette petite école, Gayatri, sa fiancée, sa belle mère, une nounou de l'école, et Ram, l'homme à tout faire. Une atmosphère de joie et de sérénité règne entre les murs délavés de l'école. On s'y sent apaisé et tranquille, ce qui n'est pas souvent le cas en Inde. Il faut dire qu'Haridwar est une ville sacrée, la première à être traversée par le Gange qui débouche des montagnes. C'est par milliers que les pèlerins affluent de toute l'Inde pour se purifier dans le fleuve mythique. Nous y plongeons aussi, autant en profiter, c'est encore là qu'il est le plus propre.

Voila, pour ceux qui en ont le courage, baignez vous dans la Seine, ou ses affluents, pour les autres, travaillez encore votre Karma, et rendez-vous au Nirvana.

Tada (salut),

Val et Seb

Lahore, Pakistan. 13 octobre 2003. 17 200 km. “Devipal”.

Salam,

premiers pas au Pakistan. Surprenant, pour nos premiers jours ici nous sommes hébergés chez un ami, rencontré à Kathmandu, dans les beaux quartiers de Model-Town en banlieue de Lahore. A mille lieux de nos clichés sur le Pakistan, le quotidien est ici fait de Mac-Do, de grandes avenues et de commerces bien rangés. Fini l'étouffement des indiens surexcités, nous goûtons ici au calme et à la simplicité des habitants. Pays de transition entre le sous continent et le Moyen-Orient, le Pakistan nous ramène un petit peu plus vers la France, mais avant de partir, nous ne résistons pas au plaisir de vous conter les quelques jours de bonheur auxquels nous avons goûté à Berundha, dans la ferme familiale de Devipal Singh, un jeune indien rencontré à Delhi.

Nous sommes aux portes du désert du Thar, le Great Indian Desert, plaines écorchées et montagnes pelées céderont bientôt la place aux longues vagues de roches et de sable se fracassant sur des récifs d'épineux. Pour atteindre Berundha, il nous a fallu quitter la route principale et fendre l'étouffante chaleur de l'après midi... Il est maintenant 4 heure du matin. Depuis une demi heure déjà les chants du temple voisin résonnent dans la nuit glacée. On y célèbre la gloire de Kali déesse de la mort et de la guerre, qui a aidé, il y a bien longtemps, le roi de Berundha à obtenir la victoire sur les troupes du terrible Aurangzeb le Moghol. Papadji, le chef de famille, est déjà debout, en route pour la ferme familiale pour assurer la traite matinale du petit troupeau de vaches, buffles et chèvres. Une heure plus tard, c'est au tour des freres de Devipal de se lever pour aider leur père. Puis ce sont les femmes, qui après s'être préparées longuement iront chercher le bois pour alimenter le Tandor. Bijoux et parures témoignent de la situation sociale d'une femme. Ainsi, la grand mère, veuve, ne porte qu'un saree simple sans bracelets, alors que Kiron, la jeune femme de notre hôte porte de riches sarees dorés, des bracelets aux deux poignets, de belles parures et se maquille savamment. A 7 heures, c'est à notre tour de nous lever, peu après le soleil, alors que les mouches commencent à nous chatouiller les narines. La petite ville commence à s'activer, certains se lavent, d'autres se brossent les dents avec de petits bâtonnets, on ouvre les boutiques, on s'étire. Les vaches somnolent déjà au soleil et les bandes de gamins sillonnent les rues dans un nuage de poussière. On nous apporte un Chai au lait de buffle, plus gras que celui de vache, idéal pour se mettre d'aplomb. Nous remontons un seau d'eau du puit familial et entreprenons de nous laver. La maîtrise de l'eau est essentielle dans ce climat aride, et posséder un puit à la maison est un luxe. A Berundha, c'est toujours avec fierté que l'on nous présentera un bassin de retenue, un réservoir, un puit ou un canal.

En milieu de matinée, les travailleurs sont de retour de la ferme pour prendre leur petit déjeuner. Depuis deux heures déjà, Kiron et la mère de Devipal ont entrepris la confection des chappatis de la journée. Il faut d'abord broyer les grains de blé ou d'orge pour obtenir la farine que l'on mélange à l'eau en une pâte compacte. Les boules de pâte sont longuement malaxées puis étalées au rouleau en petites galettes. Elles sont enfin cuites brièvement à la poêle avant d'être légèrement grillées a même la flamme. Le matin, elles sont servies avec le dahi, le fromage blanc frais,

un délice. Ici, chacun mange séparément à l'ombre de la petite cour fraîchement peinte de bleu. D'abord le père, puis la grand mère, les frères, puis les femmes.

En fin de matinée, le soleil tape déjà dur et nous nous embarquons sur la moto familiale pour un tour du village. Nous visitons d'abord le petit temple de Kali, baignant dans une douce lumière orangée. Un Sadhu de passage nous invite à nous asseoir avec lui. Ensuite s'imposent les visites à la famille, Oncles et Tantes. Souvent lorsque nous rencontrons une femme pour la première fois, elle se couvre le visage de son voile. Au Rajasthan, la tradition veut que les femmes portent ce voile en présence d'étrangers, surtout de castes inférieures. Bien loin de la cagoule musulmane, le voile des Rajahstannes est aussi un merveilleux outil de séduction, coloré et presque transparent, il ne laisse souvent filtrer qu'un regard furtif ou un sourire fugace.

L'après midi est réservé à une visite de la ferme, qui compte 56 ha de céréales et de prairies, une dizaine de buffles et vaches et quelques chèvres. Devipal nous initie à son monde fait de forêts épineuses où reposent les trésors de la caste des orfèvres, de puits construits par des fantômes, des temples perdus. Il nous fait découvrir les nids des oiseaux-mouches, les trous des serpents, les vertus curatives des plantes médicinales. Un véritable poète de la nature, amoureux de sa campagne et pour qui la vie à Delhi doit être une véritable souffrance. Le soleil n'est plus qu'une gigantesque boule de feu qui fait tourner la tête et annihile toute volonté. La maison est fermée, interdite aux hommes. c'est l'heure où les femmes font leur toilette.

A l'ombre d'un toit de chaume, nous rencontrons Satnarajam Je Rav, une personnalité locale, l'historien du village. L'homme est un grand costaud, vêtu d'un ample dhoti blanc, et coiffé d'un grand turban rouge a pois. Il tourne les poils de sa moustache vers le haut, tire quelques bouffées de son Beedie et raconte. Au Rajasthan, le turban revêt une grande importance sociale. Sa couleur, sa longueur ou sa forme sont révélatrices de la caste, et du statut de leur propriétaire. De même. une belle moustache recourbée vers la haut est signe de puissance. Lorsque nous demandons à notre interlocuteur si il transmet son savoir à ses fils, il éclate d'un grand rire. " Voila 3000 ans que la caste des Raos raconte l'histoire de notre peuple, c'est dans notre sang ! " Autrefois, chaque roi comptait à sa cour un Rao, chargé de relater les grands évènements, un peu l'équivalent de nos troubadours. Satnarajam est également un maître d'harmonium et participe à toutes les cérémonies et célébrations religieuse. Chaque famille est également libre de l'inviter à animer la veillée. Pas facile à interviewer, chaque question est prétexte à de longues envolées lyriques au royaume des guerriers du désert, des dieux, et des Maharadjahs.

Il est 19 heures. La nuit vient de tomber et vibre encore pour quelques heures de la chaleur de la journée. Nous retrouvons Papadji pour un ragoût de chèvre. Conformément à la tradition des Rajpoutes. le chef de famille mange de la viande et boit de l'alcool, en l'occurrence le Dhora, un alcool de pastèques sauvages, plutôt costaud. Militaire a la retraite, le patriarche est impressionnant. Descendant d'une longue lignée de guerriers, il nous relate avec fierté une chasse au tigre à laquelle il a participé. Sous la lune claire, son visage sombre n'est éclairé que par les reflets argentés de sa moustache, c'est une image qu'on n'oublie pas.

Pour la nuit, nous nous étendons sur des charpoys installés devant la maison. Impurs que nous sommes, pleins d'alcool et de viande, il nous faudra nous laver avant de pouvoir à nouveau rentrer dans la maison. Sous les étoiles, enfoncés dans nos couvertures, nous nous laissons gagner par la fraîcheur de la nuit, et le sommeil. Un long voyage nous attend.

Bonne nuit à tous, namasthe

Val et Seb

Islamabad, Pakistan. mercredi 29 octobre 2003. 17 600 km. “The Jadoo”.

Valérian dédie cette lettre à Mana, sa grand mère paternelle, morte brutalement le 19 octobre à 78 ans. Elle était passionnée par son aventure, et nul n'aurait imaginé qu'elle n'en verrait pas la fin.

Assalam Aleykoum,

Islamabad, les plus assidus de nos lecteurs, et surtout ceux qui ont une carte s'étonneront de voir que nous avons traîné en route depuis Lahore. La raison en est administrative, 15 jours d'attente pour obtenir notre visa iranien. Aujourd'hui nous pouvons souffler, il est là, dûment tamponné sur notre petit livret rouge qui en a déjà vu bien d'autres. C'est le dernier, et nous ne sommes pas fâchés d'être sortis du dédale des ambassades.

Quinze jours d'attente. Quand un fonctionnaire buté vous annonce ça, d'un ton qui ne souffre pas de réplique en vous claquant au nez la petite fenêtre blindée de son cagibi, ça vous semble une éternité. Pourtant, voila pour nous une excellente occasion de voyager à un rythme de ballade, de prendre le temps, de faire plus ample connaissance avec nos hôtes, de repeindre nos vélos, et surtout de nous entraîner à notre nouveau spectacle.

Ainsi, le 17 octobre, nous quittons notre dynamique ami Jamshaid qui nous a accueillis et régalés deux jours durant dans sa grande maison de Lahore. Avec la cuisine pakistanaise, nous redécouvrons la viande, curry ou birrianis de mouton, poulet ou bœuf, bien qu'il nous faille encore attendre quelques mois avant le saucisson. De plus, les chapatis sont plus gros et moins chers, et les légumes plus variés qu'en Inde. En dessert, on nous propose parfois du “Halva”, une sorte de polenta sucrée et frite, ou une bonne plâtrée de nouilles au sucre ! Pour finir le repas on nous apporte une bonne tasse de “Kawa”, pas un café au lait, non, mais un thé vert au citron.

A quelques dizaines de km de la blanche capitale du pays, à Taxila, nous découvrons les ruines de la civilisation Gandhara. Lorsque l'on pénètre au Pakistan, on marche dans les pas d'une des plus anciennes civilisations du monde qui a vu le jour il y a plus de 6000 ans, sur les bords du fleuve Indus. C'est ici que, des millénaires durant, l'Asie et l'Europe se sont mêlées, et battues. A Taxila, les premières ruines datent du 6ème siècle avant JC, à l'époque où la région n'était qu'une province, un satrapie, de l'immense empire de Darius le Perse. Plus tard, au 3ème siècle av JC, c'est ici qu'Alexandre fixa les limites de son empire. Se mêlant au bouddhisme naissant, l'hellénisme a donné naissance à l'étrange civilisation Gandhara où les statues de Bouddha ont le nez aquilin et les cheveux frisés.

Un peu plus loin, nous tombons sous le charme du Hampur Dam, un lac de retenue scintillant au pied de collines verdoyantes. Une vieille mosquée semble vaciller dans la chaleur de midi, un bon plongeon nous rafraîchit ! Nous faisons connaissance avec nos voisins de camping, une ONG sympa et originale. “L'Adventure Foundation Pakistan”, qui a pour but de faire découvrir les activités et sports de plein air aux enfants des écoles et des orphelinats : kayak, raft, escalade, ski, rando, les plus

motivés peuvent également suivre des stages de survie en haute montagne, avec construction d'igloos.

Avec à peine deux répétitions derrière nous, c'est un groupe de jolies lycéennes, en stage au lac, qui seront les premières à applaudir notre nouveau show, “The Jadoo”, le magicien en Urdu http://www.adventurefoundation.org.pk

Partis sur notre lancée, nous faisons un tabac au MIP collège d'Haripur. Pourtan, la situation de l'enseignement est dramatique au Pakistan. Moins de 40 % des enfants ont la chance d'aller à l'école. Sur ces 40 %, seule une minorité peut s'offrir le luxe d'un enseignement privé de qualité comme celui du MIP collège. Ici, on trouve des aires de jeux, des ordinateurs, des cours de dessins, de grandes salles bien équipées, des professeurs attentifs...

Le lendemain, nous présentons notre spectacle aux enfants de l'école publique d'un petit village. Les gamins, dans de vieux uniformes militaires, s'entassent dans de minuscules cases de béton sans lumière, ni table ou chaise, et ont comme seuls cahiers de grossières tablettes de bois. Le Pakistan est un pays pauvre nous répètent souvent les professeurs d'un air désolé. Un de ces pays pauvre qui teste tranquillement ses bombes atomiques dans le désert.

On compte plus de 3 millions de réfugiés afghans dans le pays, dont 100.000 dans les environs d'Haripur. Faute de pouvoir obtenir l'autorisation de présenter notre spectacle dans le camp, ce sont les enfants qui viendront se joindre à notre public. A cheval entre deux mondes, le pakistanais moyen est assez difficile à cerner. Est-ce ce vieillard à la barbe blanche, digne d'un prince saoudien, ce jeune informaticien à la grosse moustache indienne, ce douanier avec sa tête de turc, cette fillette afghane avec ses yeux verts et ses cheveux roux en bataille, ou ce gamin aux yeux bridés tout droit descendu des Karakorum ?

Une chose en tous cas unit ce peuple disparate, une religion commune, l'Islam qui règne, ici plus qu'ailleurs sans partage. Nous marchons sans arrêt sur des oeufs et devons faire appel à toute notre diplomatie. On nous questionne sans cesse quant à notre opinion sur le terrorisme, ou à propos de la légendaire liberté de mœurs sensée régner dans nos contrées. Dire que la femme pakistanaise est discrète est un doux euphémisme. Dans les campagnes du moins, c'est une évanescence, un mirage, un nuage passager, tout au plus une ombre caparaçonnée de noir.

D'un autre côté, nous retrouvons avec plaisir la tradition musulmane de l'accueil. Il ne se passe pas un soir sans que l'on ne nous invite à dormir ou à manger, souvent les deux. Même si nous campons, il se trouvera toujours un habitant du coin pour venir nous réveiller avec une théière fumante et une pile de paranthas. Entre autres, nous passons deux journées mémorables dans la villa de Mr Alam Zeb Kahn, un jeune et riche politicien, futur ministre et petit fils d'un ancien président du Pakistan.

Le 26 octobre, jour anniversaire de notre départ, nous décidons de nous offrir le gueuleton des cimes. Après une ascension qui nous amène à 2800 m, nous nous installons dans un grand restaurant qui domine une immense vallée ensoleillée et tapissée de pinèdes. Grands seigneurs, nous sommes prêts à débourser 10 fois notre budget repas habituel (ce qui représente tout de même le prix d'un menu Big

Mac), quand un grand producteur faisant irruption dans la salle, s'emballe pour notre aventure et nous paye le repas !

Maintenant vous savez tout, mais comme certains avaient des questions et que nous avons promis d'y répondre pour notre anniversaire de voyage, voila la suite :

Voici le best off des questions les plus posées

Q : Ne souffrez vous pas de la solitude, et comment y remédiez vous ?

R : C'est vrai que malgré nos nombreuses rencontres et nos contacts permanents avec les habitants, il arrive un moment où nos proches nous manquent, et où personne ne peut combler ce vide. D'un autre côté, le fait de voyager à deux est nettement plus facile que de pédaler tout seul.

Q : Vous est-il arrivé d'éprouver des moments de découragements ? Quels sont vos remèdes ?

R : Les moments de découragements, ça vient comme ça de temps en temps, sans prévenir, peut être à trop penser au nombre de km qu'il reste à parcourir lorsque le vent de face est un peu trop violent. Ca ne dure jamais longtemps. Un simple paysage, une soirée chez une famille sympa, ou la découverte d'une boulangerie française expatriée, ravive la flamme de l'aventure.

Q : Quels furent les moments les plus durs à supporter ?

Seb : La fin de matinée (combien de km avant de manger ?), et la fin d'après midi. En fait, à partir d'une certaine dose de vélo.

Val : Le passage de la frontière Tibet Népal sous la pluie et les éboulements avec un pneu maudit. Les trajets en bus où j'ai l'impression de perdre mon indépendance de voyageur.

Q : Quelle fut votre plus grande frayeur ?

Seb : Je bivouaquais tout seul au bord de la mer au Chili. Le bruit des vagues, du vent, les formes sombres de falaises donnaient à cette nuit sans lune une atmosphère mystérieuse. Soudain, devant moi, fixes dans un corps de ténèbres, apparaissent deux yeux ronds et lumineux. Je n'ai que le temps de sursauter avant que ma lampe n'éclaire … un pauvre chien errant.

Val : Je cherche...

Q : Votre vision la plus laide du voyage ?

R : Les décharges publiques en pleine ville, où traînent pêle-mêle, vaches, cochons, chèvres, gamins et chiffonniers. Les villes chinoises construites au Tibet, longs alignements sans âme de bâtiments carrelés qui défigurent de magnifiques vallées.

Q : Et votre vision la plus belle ?

R : Mmmm, les argentines, les thaïlandaises, ou les vietnamiennes, notre cœur balance. Sinon, le réveil surprise (car arrivés la nuit) devant la chaîne de l'Everest, dressée au loin au bout d'une vaste plaine craquelée.

Q : Quand rentrez-vous ?

R : Merci, merci, de nous réclamer et de nous attendre, mais nous en avons encore pour au moins deux ans...

Mais non, c'est une blague. En fait compte tenu du facteur kilomètre, du cofacteur fatigue, des décalages horaires, de la racine carrée des crevaisons, rapportée au nombre d'invitations à boire le thé, puissance turista...Nous serons de retour dans à peu près 3 mois, début février 2004.

Q : Est-ce que le vélo vous manquera après ?

R : Peut être, pas au début en tous cas. Plutôt l'activité physique et le plein air, qui procurent cette bonne fatigue du soir. De toute façon, il y aura toujours moyen de pédaler pour aller faire ses courses ou partir au café (boire ou conduire).

Q : Vous est-il arrivé d'aller au delà de vos limites morales, physiques, émotionnelles ?

R : Physiquement oui, les traversées des Andes, du Tibet, ou certaines routes cambodgiennes ont été de véritables épreuves.

Val : Le jour où nous sommes rentrés au Népal, les crevaisons à répétition, les câbles et patins de frein usés, les sacoches qui tombent, et la chaîne qui casse, en moins de 3 heures, sous la pluie battante, ont eu raison de mes nerfs, mais bon, ça dure 10 minutes et on repart.

Q : Vous êtes vous découvert des ressources, capacités ou qualités cachées ?

R : Nous nous sommes beaucoup " découverts ", en règle générale. Du point de vue de la communication, des relations avec les autres et de l'expression, nous sommes étonnés d'avoir pu faire autant de rencontres, et échanger avec des gens si différents, si opposés, dans toutes les langues, parfois même sans langue du tout. Notre spectacle, nos tours et tous les mimes clownesques nous ont beaucoup aidés dans ce domaine.

Chacun de nous s'est également découvert des capacités de création artistique, que ce soit en photo, dessin, écriture, ou pour notre spectacle.

Seb : J'ai été étonné de la mise en place de notre nouveau spectacle. Après avoir réfléchi à un fil conducteur, nous nous sommes mis en situation pour monter le scénario, les idées sont venues d'elles mêmes. Une créativité cachée qui ne se manifeste que quand on y fait appel.

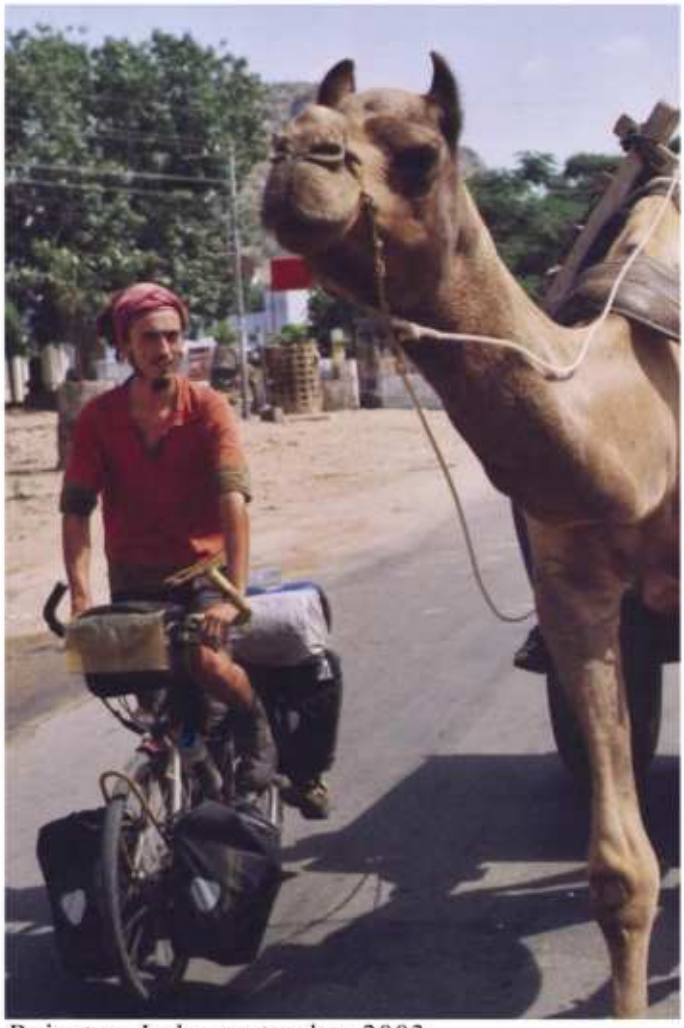
Q : N'avez vous pas peur des effets secondaires du vélo ?

R : En effet, au Maroc nous avons vu un reportage sur la stérilité chez les coureurs cyclistes, à cause de la selle, effrayant ! A quoi ça sert de faire le tour du monde si on peut même pas le raconter à ses petits enfants ? De toute façon, nous nous sommes acheté de magnifiques couvre selle pakistanais, bien kitch et très doux.

Ca y est, maintenant vous savez tout.

Tada

Val et Seb



Rajastan, Inde, septembre 2003.

Pas de doute sur la direction, il n'y a qu'une seule route...
Désert iranien, novembre 2003.

Système de selle gonflable avec chambre à air pour les descentes cahoteuses. Tibet, août

Man on the Moon. Cappadoce, Turquie, décembre 2003.

Deux clowns pour le meilleur et pour le pire.
Pakistan, octobre 2003.

Réveil difficile. Notre tente part en pièces.
Mehriz, Iran, novembre 2003.

"Soufflez très fort sur ma main et hop,
le foulard a disparu!" Pakistan, octobre 2003.

Ispahan, Iran. 19 novembre 2003. 18 420. “Roses des Sables”.

Aaaasallam Aleillekoum, comme on dit ici avec la bonne prononciation traînante en tendant la main.

Voila presque deux semaines que nous errons dans le désert iranien, entre le sable, les cailloux, et les mosquées aux reflets bleus. Le froid glacial qui a envahi nos nuits ne nous empêche pas de nous livrer à la plus sacrée de nos activités, à part manger, l'écriture de nos carnets de route. Depuis plus d'un an, nous passons chaque jour plus d'une heure à rédiger nos notes, peaufiner nos dessins, coller nos étiquettes, pièces, billets, tickets, …. C'est aussi dans ces carnets que tous nos hôtes écrivent un petit mot dans leurs langues respectives, parfois des poèmes, ou une simple adresse indéchiffrable. C'est un concentré de notre vie de voyage où nous jetons tout pèle-mêle, le bon comme le mauvais, pour ne pas oublier trop vite. Aujourd'hui, nous avons décidé de sélectionner nos passages préférés des 15 derniers jours, que nous vous livrons tels quels.

Val, Havelia, Pakistan, le 01/11/03

Je suis frappé par les décorations des camions pakistanais, peinturlurés et chromés du sol au plafond. Ici, c'est la marque Bedford qui règne en maître, bien que l'usine anglaise ait fermé ses portes il y a belle lurette. alors on se contente d'acheter des occasions que l'on retape. Le corps du camion se négocie aux alentours de 3 lacks (300.000 roupies, soit 5000 euros). En 3 mois, l'atelier Bilou Workshop se charge de tout, moteur, éclairages et guirlandes, klaxons surpuissants (hélas !), pneus, bennes, portes en bois sculptées, peintures, chromes, banquettes, calligraphie, clochettes, pompons, rétros supplémentaires, de quoi faire pâlir n'importe quel roi du tuning. La pièce maîtresse reste la proue en bois richement décorée qui s'élève au dessus de la cabine.

On distingue plusieurs types de peintres : un premier pour le gros oeuvre, la couleur de fond, un second pour les motifs, formes, frises, cadres, et enfin, l'artiste chargé des grandes fresques : regards de femmes, aigles, colombes, lions, paysages... Haliin Husslain Shah, 25 ans, est l'un d'eux. Il a appris la peinture à l'age de 15 ans avec Saduc, un des maîtres des environs. Pour lui, un camion représente 10 jours de travail.

Val, Paharpur, Pakistan, le 02/11/03.

Nous découvrons notre nouveau terrain de jeu, les berges de l'Indus. Ca fait quelque chose de se retrouver au bord de ce fleuve mythique dont la seule évocation fait rêver. Tout semble y être figé depuis des millénaires. Un fleuve bleu, large comme un bras de mer, qui se fond dans le ciel. Dans la vapeur des brumes, on distingue de longs bancs de sable et des fines langues de prairies marécageuses.

[...] (En plein Ramazan) Pour la première fois de notre vie, nous devons nous cacher pour manger. Notre grand jeu, c'est de repérer les infidèles, qui se cachent dans un bus ou derrière un buisson pour manger, boire ou fumer.

Val, Queta, Pakistan, le 03/11/03.

Dans la rue, les seules présences féminines sont les femmes âgées et les fillettes. Toutes les autres sont à la mode afghane, invisibles. [...] Parfois un petit rire nous révèle l'incroyable vérité, il y a bien une femme sous ce tchador.

[...] Pour finir la soirée chez Cheikh, on entreprend de nous faire danser. Pour pallier au manque de femmes, plusieurs hommes se fabriquent des faux seins avec des coussins. Ambiance caserne. Le travesti le plus excité est arrivé avec une Kalachnikov. "Il a des ennemis", nous explique t'on.

[...] A perte de vue, le monde s'est figé dans une infinie pampa de sable compact. Devant nous se dresse le Mont Zarguett. Je reste sidéré par l'étrange beauté de ces montagnes qui semblent sorties des sables comme un bateau dans une gerbe d'écume. Le vent a sculpté de mystérieux hiéroglyphes dans ces montagnes, il a dessiné vagues, creux, grottes et vallées, et a laissé perchés tout là haut, des guetteurs de pierre, suspendus au dessus du vide.

Seb, 20 km apres la frontière Pakistan-Iran, 05/11/03.

Premiers coups de pédales dans la République Islamique Iranienne. Un panneau discret au premier rond point indique qu'il faut tourner autour par la droite. Apres trois mois de conduite à l'anglaise, nous allons reprendre nos habitudes. L'architecture d'une mosquée indique aussi que nous avons changé de pays. Alors qu'au Pakistan deux grands minarets surmontent la salle des prières, ici c'est un large dôme en céramique bleue qui forme le toit.

Ce sont ces petits détails anodins que j'aime bien lorsque l'on change de pays. Mon oeil est à l'affût des différences. L'attitude et les habits des gens, les formes des maisons, les magasins...

[...] Le paysage est surréaliste, au delà de la ville de Mirijeh, 10km après la frontière, il n'y a plus rien. Plus aucune habitation, seules les lignes de la route, fuyantes vers un point de l'horizon indiquent la présence de l'homme (ainsi que les poteaux électriques toujours mal placés pour les photos). Le désert plat de sable dur s'étend à perte de vue faisant perdre la notion des distances. A combien de mètres ou de km sont ces montagnes là bas? Sont elles énormes ou toutes petites? Mon regard se perd dans cette immensité.

Il n'est que 4 h 30 lorsque le soleil se couche paresseusement derrière une barrière rocheuse. Une heure et demie de décalage avec le Pakistan, deux heures et demie avec la France. C'est cool, je peux compter en heure le retour au pays: " allez plus que deux heures et demie de décalage horaire"

[...] Nous avons quitté Quetta en bus après une petite escapade d'une journée entre les montagnes qui cernent la ville. C'est une route tranquille qui remonte le lit d'une rivière asséchée, coupant les champs de pommes, grosse production de la région. L'air est limpide, le ciel d'un bleu profond, les formes des montagnes soulignent le génie créateur de la nature. Tout est si harmonieusement sculpté qu'il est difficile de croire que c'est le hasard de l'érosion qui a pu faire ça.

Nous montons doucement pour profiter du paysage. Sans cesse nous stoppons pour prendre une photo, filmer ou discuter avec les récolteurs de pommes qui en profitent pour alourdir nos sacoches de quelques kg.

Notre guide de voyage parlait d'un lac merveilleux au cœur de la vallée. Quel changement depuis cette édition d'il y a 15 ans! Un horrible complexe touristique inachevé écorche le paysage. Nous y resterons uniquement pour manger et répéter la partie “miroir” de notre spectacle. Un passage un peu technique car nous devons faire des mouvements parfaitement synchronisés.

Le soir, un Pakistanais nous trouvant installés près d'un champ, insiste pour nous mettre en sécurité chez lui. Ce n'est pas la première fois qu'on nous assure que la région est dangereuse à cause des lions! Oui, oui des lions et plein d'autres grosses bêtes féroces. Nous pensons que la naïveté des gens, leur fait prendre trop au sérieux des histoires de grands mères. Val arrive bien à faire croire sur le ton de la plaisanterie qu'il est un espion du gouvernement indien ou que ses blessures à la main sont dues à un combat pour récupérer une fille.

Nous passons donc la soirée chez Asmatullah en compagnie de ses frères, cousins, oncles, amis et évidemment bien loin des femmes. Le seul lien que nous ayons avec elles c'est que nous mangeons le repas qu'elles ont préparé.

Val, Zahedan, Iran, le 06/11/03.

Toute la journée, nous naviguons dans ces irréels fjords de sable. On les imagine aisément à la surface de l'eau, comme autant d'îles et de récifs parsemant la surface de l'océan. Nous sommes encerclés par ces pointes saillantes teintées de rose. Nous, pauvres petits poissons ne pouvons que rester cois devant ce spectacle.

Seb, Norsat Abad, Iran, le 7/11/03.

"What are you doing here ?" Le cri de Val me réveille en sursaut la nuit dernière, comme une décharge électrique. Qu'est ce qui se passe ? Qui est là ? Dans le quart de seconde que j'ai mis à ouvrir les yeux, mon sang s'est glacé. je n'ai jamais pensé être en danger, je ne l'ai même pas imaginé mais à cet instant, je nous vois déjà aux prises avec des malfrats. Deux types dont je distingue à peine le visage mal rasé, l'un portant une grosse mitraillette, étaient debout devant nous. Il m'a fallu quelques secondes pour comprendre d'après leur attitude que c'étaient des flics... éclatant de rire à notre réaction. La bonne blague !

Val, Fahraj, Iran, le 08/11/03.

Nous découvrons notre première vraie oasis. Une gigantesque palmeraie plantée depuis des siècles au cœur des sables du Baloutchistan. Sur les hauteurs d'une vieille ville, les ruines couleur sable de ce qui a du être un fort, entourées de milliers de palmes d'où pendent encore de grosses grappes de dattes fraîches que l'on nous offre avec fierté.

Seb, Bam, Iran, le 09/11/03.

Les hurlements à la mort des chiens errants déchirent le silence de cette nuit de pleine lune, à en donner des frissons. Avec un peu d'imagination on pourrait sentir des présences, et entendre les murs nous raconter l'histoire de ces ruines qui nous servent d'abri pour la nuit.

Nous sommes arrivés au crépuscule pour admirer la citadelle d'Arg-e Bam à la lisière de la ville. C'est une magnifique forteresse du 12eme siècle, recouvert de terre cuite. On dirait un château de sable géant qu'un gamin aurait construit avec sa pelle. Le fort et les alentours sont inhabités, le calme qui règne nous incite à en faire le tour. C'est là que nous découvrons l'ancienne ville et ses remparts construits il y a plus de mille ans sous la dynastie des Sassanides. La nuit est maintenant bien tombée mais la lune éclaire les ruines d'une douce lumière argentée. Quel endroit mystérieux pour passer la nuit. Armés de notre lampe, nous scrutons les quelques murs encore dressés, les tours à moitié effondrées qui abritent encore de larges pièces voûtées. Nous nous installons entre deux gros murs où la pluie a créé de fines cheminées, devant une grande arcade, porte d'un large couloir montant vers une tour encore en bon état.

J'avoue que si j'étais seul, je n'aurai pas passé une bonne nuit. Mais à deux, la peur laisse place à l'excitation dans un tel décor

Val, Kerman, Iran, le 13/11/03

Une soirée avec des filles en Iran ! Apres un mois au Pakistan, quand deux étudiantes rencontrées au Cyber café nous ont invités à leur apart, nous n'avons pas hésité une seconde. Le temps de prendre une douche (ça faisait 10 jours quand même), et d'enfiler des vêtements (sales et déchirés), et nous voila en route. [...] Il faut être prudent en montant à l'appartement. Si les voisins aperçoivent deux hommes entrer chez de jolies étudiantes, c'en est fini de leur indépendance.

Seb, Hamad Abad, Iran, le 14/11/03.

Le lendemain matin Val trouve le prétexte de leur laisser un livre pour retourner les voir avant de prendre la route.

[...] Nous acceptons de monter 5 minutes pour boire un thé. Mais 5 minutes c'est juste le temps qu'il leur faut pour monter un plan pour nous garder plus longtemps. "Vous pouvez rester encore aujourd'hui, nous irons ensemble ce soir au café, il y a de la place ici pour dormir..." Nous sommes pris dans les mailles de leurs filets.

[...] Au réveil, j'ai l'impression d'avoir la gueule de bois, portant nous n'avons rien bu hier soir mais quelqu'un cogne avec un gros marteau à l'intérieur de ma tête.

[...] Les filles m'installent un lit dans la pièce la plus calme. Elles sont adorables. Toute la journée, elles s'occupent de moi avec toutes les attentions possibles: infusion aux plantes pour la gorge, inhalation pour le nez, délicieuse soupe au légumes...

Hélas il faut partir. [...] L'atmosphère est chargée d'émotion, Roza est déjà en larme et Fefe blague pour nous consoler. Nous échangeons des souhaits de se revoir un jour, que nous savons impossibles, quelques longues et chaleureuses poignées de mains et puis voila je me retrouve bien seul sur mon vélo pour aller retrouver Val. Ahhh ces filles, je ne les oublierai jamais.

Val (suite)

[...]Toutes les 5 sont sorties dans la rue et agitent les bras frénétiquement pour nous dire au revoir. Elle partent se réfugier au moindre bruit. Dans un pays où porter un voile de couleur est un acte de rébellion, sortir sans voile peut mener en prison.

Val : Mehriz, Iran, le 15/11/03.

L'humidité a encore fait des siennes. L'arceau avant de la tente a rendu l'âme pour de bon. Nous parvenons tout de même à dresser une toile de fortune en réparant avec du scotch, et en utilisant le pied photo, et des briques à la place des sardines.

Et voilà, nous espérons que ces quelques extraits vous ont mis dans le bain, de sable, nous reprenons la route, direction Tehran.

Koda hafez,

Val et Seb

Tatva, Turquie. 10 décembre 2003. 19 200 km.”Premiers Flocons”.

Merhaba !

Prenez en d'ores et déjà note. Notre retour est prévu à Vitry le François (51, Marne) le samedi 7 février 2004 dans l'après midi, tout le monde y est convié bien sûr.

De l'Iran à la Turquie, il n'y a qu'un pas, un grand pas cependant. Des légendaires mosquées d'Esfahan à la hideuse réalité de Tehran, puis de l'Azerbaïdjan au Kurdistan, le paysage change, le monde aussi. A peine la frontière Turque passée, et après deux mois d'abstinence, notre premier achat sera une bière.

Ici, à la télé, les variétés ont remplacé les incessants reportages sur les martyrs de la guerre Iran-Irak, et les minijupes des chanteuses les turbans des mollahs. Musulmans oui, mais laïcs avant tout.

En Iran, pris de court par notre visa, nous avons recouru à de longues portions de stop. C'est toujours l'occasion de rencontres avec des routiers sympas, serrés dans la cabine tapissée d'images d'Ali, coincés entre la théière, le réchaud à gaz et le tapis de prière.

Faut pas se plaindre, il parait qu'au mois de janvier et février la température de cette région atteint les -40 C, alors en ce moment avec -1 ou 2 C c'est encore supportable.

Pourtant le froid conditionne entièrement notre mode de vie. Rituel de chaque matin où nous prenons bien soin de couvrir toutes les parties de notre corps: bonnet, écharpe, gants, sur-gants, sur-pantalons, sacs plastiques ou tissus étanches pour les pieds et la polaire le temps que la machine chauffe. Les premières neiges sont arrivées par surprise. En nous réveillant un matin dans la chaleureuse maison de la famille Yüksal pour notre deuxième journée en Turquie, nous sommes éblouis par la blancheur du paysage. De petits flocons tombent du ciel comme du parmesan sur un plat de pâtes. C'est beau et malgré le froid ça fait chaud au cœur.

Le froid attaque aussi les vélos faisant se gripper les freins et les dérailleurs. L'eau des gourdes cristallise. Alors que pendant des mois nous avons cherché l'ombre pour nous rafraîchir, maintenant c'est la chaleur d'un poêle et d'un bon çay (thé) brûlant qui fait notre bonheur.

L'Iran est un pays très économique . D'une part parce que c'est vraiment pas cher (en moyenne 5 cent d'euro le Caý), mais surtout parce qu'il est impossible d'y changer autre chose que des dollars en cash. Nous nous contentons donc de 100 dollars pour deux durant les deux premières semaines. Ensuite, coup de chance à Esfahan, nous parvenons à changer un chèque de voyage de 50 dollars, hélas bien vite envolés. Nous voila donc presque à sec durant 4 jours de voyage vers Tehran avec 7000 rials en poche (70 cent d'euros).

Une fois dans la nauséabonde capitale, un long chemin de croix nous attend. En cette veille d' Aid El Fetha (qui célèbre la fin du Ramadan), nous écumons les banques, bureaux de change, bijouteries, changeurs au noir, marchands de tapis et grands hôtels pour finir à l'aéroport international. La, nous apitoyons le préposé en lui

faisant croire que nous en sommes réduits à mendier dans les rues. Pour la première fois de sa vie il change alors un chèque de voyage en transitant par une banque anglaise. Bon, nous voila sortis d'affaire. Enfin, pas pour longtemps, il faut à nouveau changer l'argent à la frontière turque.

Sachant que nous avons en poche 14 350 tumans , que l'euro vaut 9500 rials (1 tuman = 10 rials), soit 1.600.000 lyres turques, faites le calcul de tête avec autour de vous 3 changeurs au noir, 10 gamins agités, 20 curieux avides de questions et 2 bidasses en armes qui vous font signe de circuler. Pour finir, nous nous retrouvons vite ruinés par le coût de la vie en Turquie, et nous voila millionnaires en lyres, sans même pouvoir nous payer un sac de riz !

Pourtant, malgré tout, nous vivons comme des pachas. En deux semaines, nous n'avons pas eu à dormir une seule fois dehors. Nous nous retrouvons ainsi successivement dans la petite chambre des ouvriers d'un élevage de volaille, dans un authentique caravansérail à dromadaires, dans un confortable appartement de Tehran, dans une salle de prière des PTT, à l'hôtel aux frais de la police, dans un bungalow touristique offert par une mairie, à l'hôtel encore grâce aux employés du bus, chez les gardiens d'un chantier de construction, dans une maison de l'éducation nationale, dans la mosquée d'un village perdu, dans une mairie, dans les chaudes maisons des bergers kurdes et enfin dans une caserne militaire turque.

C'est tellement simple, il suffit de demander, d'attendre et de confier toutes les cinq minutes son passeport à un policier tellement ahuri qu'il ne parvient même pas à trouver la photo. Pour manger, n'en parlons pas, c'est tout juste si nous avons besoin de faire des courses, il semble qu'il y ait toujours quelque chose pour les voyageurs de passage, où que nous soyons. La part du pauvre !

Parmi tous ces visages, il en est que nous n'oublierons jamais. Tout d'abord Hassan, qui nous accueille comme des frères, trois jours durant dans son appartement de Tehran. Egalement, Mr Bytollah Nazarparvar, principal du collège d,Ashtrud, qui nous offre un public survolté. Enfin, le joyeux sergent Suleyman Kaya de la Yerukopru Jandarma ainsi que l'immense famille Ziyuethin qui nous recueille à moitié gelés à la nuit noire (16h30).

En Turquie comme en Iran, à part “Yes, no, thank you...” l'anglais et autres langues étrangères ne sont pas vraiment pratiquées. C'est parfois un gros problème pour savoir par exemple si l'embarcadère du lac que l'on doit traverser se trouve à 20 ou 150 km (nos cartes ne sont pas toujours d'accord). Mais cela nous motive pour apprendre quelques rudiments de la langue (merci à nos sponsors Guide du Routard et Petit Futé pour les lexiques) toujours très appréciés de nos hôtes, et nous plongeant un peu plus dans leur monde. Nous avons ainsi acquis une bonne expérience du Farsi (Perse, parlé en Iran), très proche du Nepali et de l'Indi, pour expliquer notre voyage, comprendre le prix du kg de tomate ou complimenter sur la bonne cuisine.

Passée la frontière il faut tout réapprendre, on repart à zéro. Mais c'est là une expérience des plus passionnantes. C'est une véritable magie de se retrouver avec des gens si différents, de communiquer simplement par des gestes, des mimes et de sentir le plaisir réciproque dans ces échanges. Pour demander à quelqu'un s'il est

marié par exemple, il suffit de faire le geste d'enfiler un anneau au doigt, ça marche dans presque dans tous les pays. On peut continuer en désignant avec la main une petite hauteur par rapport au sol pour savoir s'il a des enfants et montrer les doigts pour savoir combien... Regards, sourires, rires, gestes prennent toute leur importance au delà des mots. C'est la nature humaine qui parle traversant la barrière de la culture et de la langue.

A Bonab, province de l'Azerbaïdjan en Iran, nous sommes reçus comme des VIP par la mairie grâce aux efforts de M. Rahim, anglophone et espérantophone averti. On nous fait visiter les infrastructures municipales en grande pompe. Au centre des sports anciens, nous découvrons, ébahis, une des traditions séculaires de l'Iran, le Bastami.

Dans une arène octogonale, 5 hommes en entourent un 6éme qui tourne comme un Derviche (mystique musulman) au son du Zarb, le tambour perse. Yoga dynamique ou aérobic ancestral, en tous cas, la gestuelle et les enchaînements de ces cinquantenaires sont spectaculaires et pour le moins surprenants.

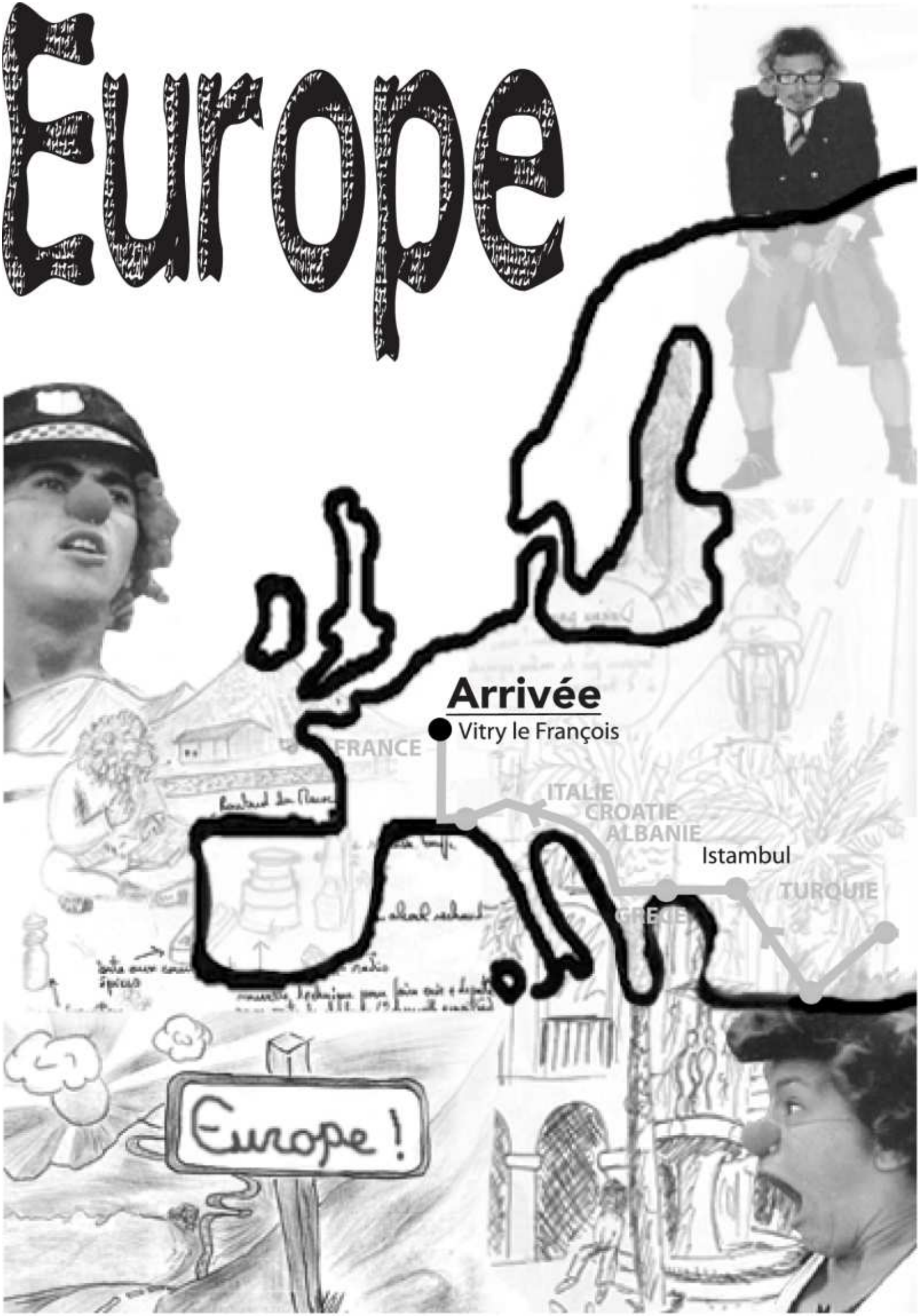
Mohamed Fazami, le maître de cérémonie, solide comme un roc du haut de ses 61 ans nous apprend que ce sport est destiné au bien être du corps et de l'esprit et on le croit volontiers. Le plus étrange, ce sont surtout les outils de pratique. Il y a tout d'abord les Mils, ces énormes massues que l'on fait valser dans le dos à la force des muscles. Ensuite, il y a le Cheno, cette planchette de bois surélevée sur laquelle on s'appuie pour une série de mouvements au sol à la force des bras. Enfin, que dire du Capbadel, ce lourd arceau à clochettes que l'on remue au dessus de la tête au rythme des chants traditionnels. Etrange, étrange, on se demande où l'on est quand on ressort ...

En espérant que cette nouvelle tranche de voyage vous aura plu, dehors le ciel est bleu, profitons en !

Gula Gula,

Val et Seb

Europe


Arrivée
Vitry le François
FRANCE
ITALIE
CROATIE
ALBANIE
Istambul
TURQUIE
GRECE
Europe !

Mugla, Turquie. 28 décembre 2003. 19 800 km. “Cheminées de Fées”.

Merhaba !

Joyeux Noël à tous, bonne année et bonne santé, et que votre prochaine année soit aussi incroyable que celle que nous venons de vivre.

La Turquie... bien trop grande pour nos petits vélos. D'est en ouest et du sud au nord, nous découvrons les multiples facettes de ce pays.

Extraits du carnet de Val, 8 décembre, Kurdistan.

Coincés entre les chaînes Kac Kiran Dagi à l'ouest et Mengune Dagi à l'est, nous évoluons sur un long plateau vallonné. Si les Turcs étaient chinois, les kurdes seraient les tibétains, on s'y croirait. Hier, après une nuit dans une caserne, nous nous réveillons sous un ciel bleu où le soleil brille. Incroyable ! voila plus de dix jours que nous n'avions pas vu ça.

Frugal le petit dej des militaires : une tranche de fromage de brebis, une poignée d'olives et un litre de thé avec des gros bouts de pain, on dirait presque de la baguette. Au passage, le fromage turc est excellent, c'est le premier vrai fromage depuis l'Espagne, il pue et il a du goût, comme on aime.

Dehors un paysage de pics brisés et pointus noyés dans leur manteau de glace. A leurs pieds, de douces collines, rondes et plissées, tapissées d'une herbe grasse où paissent des moutons noirs sous la garde de semi huskies qui nous courent après pour passer le temps. Dans ce paysage biblique, évoluent de placides bergers moustachus, moumoutes sur les épaules, bâton de marche en main et chèche à la Arafat sous la casquette. Plus loin, dans la prairie gelée, des gamins improvisent un match de foot en bottes et chaussures de plastique, vêtus de vieux polos au col en V et de blazers élimés.

Avec notre vélo, nous sommes les amis de tout le monde. A chaque barrage militaire, et il y en a, les gradés nous invitent à prendre le thé. "Nous avons tué 40 terroristes la semaine dernière" se vante un jeune sergent des troupes commandos. Terroristes, terroristes ? Nous, nous n'avons rencontré que des gens parmi les plus accueillants du monde, qui nous ont ouvert leurs portes sans poser de questions pour nous abriter de la nuit glaciale, confortablement assis en tailleur au coin d'un poêle poussé au maximum. De ce côté de la barrière, le héros c'est Apo, le chef du PKK (Parti Independantiste Kurde) récemment capturé, et non plus Atatürk (fondateur de la République).

Quelques centaines de km plus loin. Nous pénétrons l'univers magique de la Cappadoce. Il est des images que l'on n'oublie pas. Celle de ces cheminées de fée dont les ombres irréelles se découpent sous la nuit scintillante en fait partie. On raconte que c'est la terre elle même qui a créé ces paysages impossibles, avec l'aide du vent et de l'eau. Une bête histoire d'éléments quoi ! Parfois on dirait que la terre défie les lois de la nature. Sinon, comment expliquer ces folies rocheuses, ces bras de pierre tendus vers le ciel, comme autant de tours, minarets, donjons, menhirs, antennes ou clochers figés là dans leur course vers le ciel. Autant de statues

délirantes que l'homme ne pourra jamais imiter, fut-il un Gaudi ou un Picasso. Monde sans échelle, sans pesanteur, en équilibre, comme un pendule ou une danseuse. C'est l'œuvre du septième jour, celle où Dieu s'est dit “Tiens si j'avais...”.

Devant tant de splendeurs, restons humbles, nous dormirons dans un trou. Depuis près de trois millénaires, les habitants de la Cappadoce ont creusé ces étranges cônes de tuf friable pour y installer leurs maisons, leurs églises, leurs villes même ! Ultime refuge contre les envahisseurs de tout poil qui ont traversé et ravagé la Turquie sans relâche au cours de l'histoire. Avec ses mille églises creusées dans la roche, la région est restée un bastion irréductible du christianisme. On dort si bien dans une église, sous ce dôme d'où pendent des colonnes comme des stalactites, entre ces murs épais comme la montagne. La chaleur reste emmagasinée dans ces maisons troglodytes et nous en avons bien besoin.

Peu à peu, le paysage revêt son manteau d'hiver et tout se couvre de blanc : le sol, les arbres, les vignes, les roches en équilibre sur leur base rongée par le vent, avec leurs dizaines d'yeux et de bouches béantes, les vélos, les sacoches, les vêtements, cheveux et barbes. Les routes secondaires n'ont pas été déneigées, et c'est toute une aventure, entre le ski et le vélo. Les descentes sont plus marrantes que les montées, et nous en profitons pour filmer les plus belles gamelles. Au final, plus de freins ni de vitesses. Il y a même des stalactites sur les câbles !

Un peu trop glacial tout ça, aussi pour fêter le solstice d'hiver, nous nous offrons une migration en bus vers le sud, sur la côte méditerranéenne. Ce sont les grandes retrouvailles avec la mer que nous avions quittée en Thaïlande il y a près de 6 mois. La Lycie, côté cour, c'est comme la Costa Brava ou la côte d'Azur, avec ses ignobles rangées de cubes de béton, ces alignements de campings et de restos désertés pour l'hiver. Côté jardin, c'est une multitude de criques aux reflets turquoise où plongent de magnifiques falaises de granit couvertes de buissons émeraudes.

A celui qui veut s'éloigner des sentiers battus s'offre un autre monde où des femmes voilées et vêtues de larges pantalons bouffants mènent leurs troupeaux à la baguette, où les papys moustachus sirotent leur Çay en profitant des rares rayons de soleil. Attention à ne pas trop s'éloigner tout de même, nous finissons par nous retrouver sur un chemin de randonnée niveau 5 qui dévale la falaise dans les éboulis. Une jolie ballade à porter vélos et sacoches !

Depuis deux mois, c'est devenu toute une aventure de présenter notre spectacle. Avant, tout était simple, même chez les pires communistes : “Bonjour, on est à vélo, on fait un spectacle de cirque, ça vous intéresse ?” Oui ! et ben zou, on y va.

Ici, ce n'est pas la même chose. Les directeurs d'école semblent soumis à une pression administrative insensée. En Iran, on nous a justifié un refus en expliquant que c'était la veille de la commémoration de la mort d'Ali. D'ailleurs, on ne doit pas rire pendant le Ramadan. Le plus souvent, on nous répond qu'on n'a pas le temps, que c'est pas dans le programme, qu'on n'a pas la place, qu'il y a peut être des messages politiques ou contre notre culture, etc. Bref, on ne veut pas de nous. Lorsque, enfin, nous arrivons à persuader un chef d'établissement, il nous faut obtenir l'autorisation du représentant de l'éducation nationale. Nous avons même subi un interrogatoire de la police !

Au final, trois spectacles en Turquie. Le premier est une folie. Les petits kurdes sont déchaînés comme si nous étions les Beatles avec des nez rouges, ça fait plaisir, mais on a du mal à se faire entendre. Le deuxième marche bien, les gamins sont adorables, mais congelés. Il faut dire que nous sommes dehors par moins 5, alors nous devons stopper au bout de 10 minutes. La récompense est au bout du chemin, la troisième représentation est une réussite. Au début, le proviseur n'autorise qu'une classe mais il libère vite tout le reste de l'établissement et finit par nous inviter à revenir tous les ans !

Dans ce nouveau spectacle, “The Jadoo” (magicien), Val campe un magicien un peu hautain, c'est un peu l'ersatz de David Copperfield barbu et enturbanné. Seb, lui, se morfond dans le rôle de l'assistant clownesque et tête en l'air, tête à claque. Par mégarde, Val finit par égarer sa baguette et Seb en profite pour se venger de son maître. Plus de magie, moins d'improvisation anarchique et de temps morts, et toujours plein de coups de pied aux fesses et de baffes ! La recette du succès.

A Avenos, au nord de la Cappadoce, nous rencontrons d'autres magiciens. Magiciens de la terre ceux la. La ville est réputée dans tout le pays pour ses poteries. Le Kizilir, plus long fleuve d'Anatolie traverse la ville en charriant avec lui l'or rouge, une argile aux qualités incomparables. Ici, on recense plus de 60 potiers qui exposent le pire et le meilleur dans de longues galeries creusées à même la roche.

Nous rencontrons ainsi Turan Erden, un jeune potier de 27 ans qui a déjà passé 14 ans les mains dans la glaise. C'est une histoire de famille, il est tourneur comme ses cinq frères. L'eau, la terre, le vent du tour et le feu du soleil pour sécher, encore une histoire d'éléments. Qui l'eut cru ? Dans cette masse de terre informe se cachait un vase, une cruche, une tasse, un bol. Comme un harpiste habile, le tourneur peut changer la mélodie d'une simple pression du doigt. En assistant à la magie de cette sculpture dynamique on finit par se demander, si la véritable œuvre du potier n'est pas le geste, plus que l'objet fabriqué. Turan semble le penser, qui après une dizaine de formes successives, finit par détruire son vase avec un fil à couper le beurre.

Si la poterie a donné satisfaction, elle est mise à sécher au soleil pendant 20 jours, avant d'être cuite au four à plus de 900 degrés. C'est ensuite qu'intervient le peintre, ou plutôt la peintre en l'occurrence. Sule Uzun a appris la peinture il y a 10 ans avec sa sœur. Les seuls contours des dessins d'inspiration Hittite, Ottomane ou Seljouke lui prendront deux jours pour une simple assiette. Il faut compter ensuite deux à trois jours pour les couleurs à l'aide d'un pinceau minuscule.

Voila donc deux semaines d'aventures bien remplies. Nous prenons maintenant la direction d'Istanbul pour le nouvel an, puis ce sera la Grèce, l'ex Yougoslavie, l'Italie et … la France. N'oubliez pas : arrivée prévue à Vitry le Francois (51) le samedi 7 février 2004 dans l'après midi. Nous espérons y retrouver tout le monde !

Joyeuses fêtes, Gunushuruz,

Val et Seb

Stephano, musicien vagabond, Espagne.

Chatouillé par les vagues, Cadaques, Esp, novembre 2002.

Premiers coups de pédale le 26 octobre 2002
à Vitry le François, France.

Bonheur du retour, le 7 février 2004.

L'Espagne n'a rien à envier au reste du monde, nov 2002.

Soleil de la rue.Leevy, danseuse
finlandaise. Espagne, novembre 2002.

Thessaloniki, Grèce. 13 janvier 2004. 20 350 km. “Accueil glacial”.

Kalimera, nous sommes en Grèce.

Avant de commencer cette lettre, nous pensons avec une grande émotion aux victimes du tremblement de terre de Bam en Iran. Il y a deux mois à peine, nous étions là bas. Nous avons passé un de nos plus incroyables bivouacs dans la citadelle millénaire, aujourd'hui détruite. Les quatre étudiantes que nous avions rencontrées à Kerman peu après sont originaires de Bam. Nous sommes toujours sans nouvelles.

Débarqué du bus à Istanbul, la première destination de Seb est l'aéroport. Non, il ne rentre pas en France en avion, mais il va chercher ses amis Séverine et Zazar venus en renfort pour fêter la nouvelle année. Surprise, Polo est là aussi! On se retrouve à Istanbul aussi facilement que pour une soirée à Paris. Val, encore sur la côte méditerranéenne, rejoindra la troupe pour le 31 décembre.

Tous les trois sont arrivés avec l'idée de découvrir un pays d'Asie encore très typique. Ils voulaient le choc d'un nouveau monde, du coup le choc ils l'ont eu mais dans l'autre sens: "Ouah, c'est moderne ici". Ca c'est la première impression, car, petit à petit on finit par découvrir de jolis quartiers aux maisons colorées, l'ambiance de la musique turque dans des bars sympas, les labyrinthes des bazars aux ruelles en pente et la sympathie des Turcs toujours prêts à vous offrir un verre de çay (thé) brûlant. Les touristes ayant un peu boudé Istanbul à cause des derniers évènements, nous avons un dortoir aux lits superposés rien que pour nous.

C'est là que nous nous préparons un délicieux repas de nouvel an accompagné d'un gros bloc de foie gras et de toast grillés au chauffage électrique. Nous nous réservons la bouteille de champagne pour fêter dans la rue avec les Turcs l'année 2004, avant de plonger dans la chaleur des bars. Pas pour longtemps, toutefois , car nous nous faisons jeter du premier n'étant pas du goût de la maison. Heureusement le deuxième nous accueille bien plus chaleureusement, baignés dans la musique rock folklorique d'un groupe local. Nous ne nous arrêtons de danser qu'à la fermeture de bonne heure le matin. Avant que nos amis ne repartent, nous leurs offrons notre spectacle dans un orphelinat d'Istanbul.

Chaque matin au réveil, par la fenêtre de notre Guest House, nous contemplons les épais contreforts rouges de l'Aya Sofia. Celle qui fut neufs siècles durant la plus grande basilique du monde chrétien a vu son destin basculer après l'invasion de Constantinople par les Ottomans en 1453. Aujourd'hui, sur la place Sultanahmet, se font face deux des plus merveilleuses mosquées du monde. D'un cote, la puissante Aya Sofia, de l'autre, l'aérienne mosquée bleue dont les six minarets dansent dans la brume matinale. L'une est terre, l'autre est air.

Istanbul vit déjà au rythme de l'Europe, mais laisse encore apparaître son histoire mouvementée. Entre ses innombrables mosquées, se nichent les églises de Byzance, les palais des Sultans disparus et les vastes bazars où s'entassent les “Turkish Delights”, loukoums multicolores, fruits secs et confits, épices, herbes, cafés, thés, fromages de brebis et olives de toutes les couleurs.

Histoire de nous récurer avant la nouvelle année, nous rendons visite à l'un des nombreux Hammams que compte la ville. Drapés dans nos serviettes à carreaux, nous nous grattons mutuellement le dos avant de nous asperger d'eau bouillante, ou glacée, pour les petits blagueurs. Sur le mur, un écriteau nous rappelle, que c'est sous ces mêmes arcades de marbre, que, quatre siècles plus tôt, venait se purifier Süleyman le magnifique.

Auparavant, nous avons rendu une visite au barbier, où Seb a fait raser sa moustache et Val coiffer sa broussaille de menton. Tout le monde y passe. Le petit barbier hilare s'avale une bonne rasade de “Raki” (pastis local), enduit un visage de mousse à grandes envolées de blaireau, sort une nouvelle lame et entreprend l'élimination systématique de tous les poils disgracieux. Les plus chanceux (dont Séverine), auront droit à une douloureuse épilation au fil à coudre. Il faut le voir pour le croire !

Beaucoup moins plaisante est notre expérience à la poste. D'ordinaire, récupérer nos colis en poste restante ne représente qu'une agréable formalité. Cette fois pourtant, seuls deux colis sur six nous attendent. On nous explique alors qu'il faut nous rendre à la poste centrale des colis à l'autre bout de la ville. Commence alors une épopée digne de la maison des fous d'Astérix. Au bout de trois heures de vadrouille, de guichets en services, en passant par les bureaux, administrations, centres de tri et j'en passe, nous sommes à bout de nerfs. Nous avons quasiment pris en otage le chétif traducteur de la direction et menaçons de fouiller tous les colis. Rendez nous nos saucissons ! Rien à faire, nous repartirons bredouilles et nous avons perdu une belle matinée ensoleillée.

Finalement quelques colis finissent par arriver au compte goutte, mais toutes ces gouttes ne font toujours pas le compte. Dernier acte, nous retournons à la maison des fous le dernier jour, in extremis, pour récupérer les T-shirts et le foie gras de notre fan club (grand merci à la famille Berthe-Tirman), mais les cadeaux de Noël de Seb doivent toujours se balader là bas.

L'arrivée en Grèce marque avant tout le retour en Europe. Nous retrouvons avec attendrissement l'Euro et on ne daigne même pas compléter notre collection de tampons dans les passeports. C'est aussi le retour dans le froid et pour la première fois de notre voyage nous pédalons toute la journée avec nos polaires. Les habitants semblent d'ailleurs aussi glaciaux que la température, la barrière du langage n'aidant pas. Nous tentons bien de demander un garage ou une petite pièce pour passer la nuit mais nous buttons toujours sur un "Yok" accompagné d'un mouvement de la tête vers le haut et d'un haussement de sourcils signifiant la négation, très irritant.

Même après avoir offert un spectacle dans un orphelinat, nous attendions une invitation mais ce sont juste des félicitations pour avoir le courage de dormir dehors qui viennent. Nous passons donc nos soirées emmitouflés dans nos sacs de couchage avec toutes les couches d'habits possibles rêvant d'un chauffage et d'un peu d'espace pour bouger. Pas facile de passer ses jours et ses nuits dans le froid, et nous nous surprenons à regarder avec envie l'intérieur confortable des maisons. Cela nous amène à penser à tous ces SDF qui passent tout l'hiver dans le froid sans que personne n'y prête attention. Ces conditions un peu difficiles nous font donc relativiser nos idées sur le confort nécessaire pour vivre. Notre joie est grande

lorsque nous trouvons un café sympa qui accepte que nous nous préparions à manger au chaud. Elle est au comble lorsque nous trouvons une maison abandonnée avec un chauffage qui marche encore.

Deux jours de suite, nous croisons des cyclistes allemands en partance pour l'Orient. Ayons ici une petite pensée pour tous ces pédaleurs errants croisés sur la route : Allemands, français, italiens, japonais ou argentins, nous formons tous une grande famille. A grands coups de klaxons, nous traversons la route avant d'engager la conversation comme si nous nous connaissions depuis toujours. D'où venez vous, où allez vous, depuis combien de temps, combien de kg, quels pneus, sacoches, béquilles... ? Nous échangeons trucs, conseils, histoires, galères, adresses, E mails, cartes, guides, rassurons les uns et les autres sur la sécurité d'un pays, l'état d'une route...On pourrait tenir des heures. Puis chacun reprend sa route et les derniers adieux sont emportés dans le vacarme d'un 38 tonnes lancé à toute allure.

Pour ces dernières lettres, nous avons eu l'idée de commencer un petit abécédaire de notre voyage. Aujourd'hui, de A comme artiste à M comme maladie.

Artistes : Danseuse des rues de Barcelone, conteurs marocain ou indien, rappeur mauritanien, jongleurs argentins, funambules colombiens, acrobates cambodgiens, calligraphe chinois, magicien népalais. Notre thème de voyage nous a amené à rencontrer des personnages incroyables et créatifs.

Bivouacs : Notre chambre s'est agrandie ces derniers mois. Notre hôtel a 1000 étoiles tous les soirs. Sous la tente, sous le ciel, à la plage, dans le désert, au creux des montagnes, au coin du poêle, chez les flics ou les bonzes. Nous sommes partout chez nous.

Clowns : Quand l'homme ne peut plus parler, le clown prend le relais. Avec ou sans nez rouge, le rire est un langage universel qui nous permet de briser la barrière qui sépare le visiteur de ses hôtes.

Donner : On nous a tant donné, nous qui avions si peu à offrir en échange. Phrase de notre ami Tarek, réfugié Syrien à Istanbul : je me sens comme chez moi avec vous, vous partagez tout comme les orientaux. Aucun compliment ne pouvait nous faire plus plaisir.

Ecole : De la pénombre des classes pakistanaises à la fine pédagogie néo-zélandaise en passant par une école perdue dans la sierra chilienne. Chapeau bas à tous ces instits qui se battent chaque jour pour l'avenir des enfants.

Faranghs : ou toubabs, gringos, long-nez, meester, turists. Nos origines sont gravées sur nos fronts. Le vélo nous a souvent aidé à briser ces préjugés et à nous faire accepter pour ce que nous sommes et non ce que nous représentons.

Gazs : Hygiène très aléatoire, expérimentations culinaires, incessants changements de régime. La position du cycliste ne favorise pas la digestion, et nous participons très activement à l'effet de serre.

Hommes : Partir à vélo, c'est tout d'abord partir à la rencontre des hommes. Les gens se sont souvent étonnés que nous n'ayions pas visité tel monument, ville, montagne, ou plage...mais nous avons trouvé beaucoup plus : des amis.

Idées : Que fait on sur un vélo, quand on ne maudit pas le vent de face ou son pneu arrière ? On pense, on pense, on s'imagine la suite, on revoit le reste. Soumis à une multitudes d'expériences et de rencontres nouvelles, les idées fusent sans cesse.

Joie : A bicyclette, y'a d'la joie, bien sûr, tout le temps ou presque. une année de joie en fait.

Khomeini : et Franco, Hassan II, Pinochet, Ho Chi Minh, PolPot, Pao et j'en passe. Souvent la démocratie est une découverte récente et ne tient qu'à un fil.

Laver : Pour la vaisselle, un unique torchon essuie tout, une douche par semaine, une lessive par mois et un caleçon pour l'année. Voila un domaine où nous avons dépassé nos limites.

Maladies : Palu, virus divers, plaies infectées, boutons purulents, turista sous toutes ses formes. Au final, nous nous en sortons plutôt bien , et notre énorme trousse à pharmacie est encore aussi pleine qu'au départ.

A bientôt pour la suite et ....la fin de nos aventures. RENDEZ VOUS LE 7 FEVRIER 2004 ENTRE 14 H ET 16 H A VITRY LE FRANCOIS, Marne, PLACE D'ARMES. Réservez votre soirée, la fête durera ensuite toute la nuit. (Infos : tdm_velo@hotmail.com, ou 03 26 74 56 40)

Yashoo

Val et Seb

Split, Croatie. 27 janvier 2004. 20 800 km. “Bon Baisers d’Albanie”.

Zdravo !

Y en a, je suis sûr, qui doivent se demander “Mais comment vont-ils faire pour être à Vitry le 7 février, vu tout le chemin qu'il leur reste à parcourir ?”. Voyons, les magiciens ne révèlent jamais leurs secrets. Bon, toujours pas de nouvelles de ce partenariat avec la SNCF, qu'est ce qu'on va faire ? La bonne humeur est au rendez vous aujourd'hui. Après une nuit dans la tente trempée, le soleil re pointe le bout de son nez et fait reluire les vieilles rues pavées du fort de Split. Nous sortons du "Centar za Odgoj i Obrazovanj", une école pour enfants présentant des handicaps mentaux. Ils nous ont réservé un accueil génial, des tonnes de rire et des applaudissements en pagaille. Nous repartons le cœur gonflé pour la dernière ligne droite, avec des sandwichs en prime, si si !

Dix jours plus tôt, dans le fourgon d'un train albanais ralliant la capitale Tijana à Shkoder, près de la frontière monténégrine, nous avons le cœur serré. L'Albanie nous laisse un goût amer dans la bouche. Ca faisait pourtant une semaine que les Grecs nous mettaient en garde contres ces voleurs d'Albanais, mais nous ne prêtons que peu d'attention à ce genre de préjugés, surtout de la part des Grecs ! Sous le soleil, le paysage est pourtant splendide. De douces collines verdoyantes au pied de montagnes grises comme le fer avec des sommets artistiquement saupoudrés de neige. La route serpente entre ces ballons, plonge parfois vers un lac d'un bleu de glace, avant de remonter vers les montagnes.

Pour notre premier soir, nous sommes heureux de retrouver un peu de chaleur humaine auprès de trois hommes qui nous invitent à trinquer à la Vodka dans leur station service. Nous balbutions quelques mots d'Albanais mêlés à un italien de cinéma et la bonne humeur s'installe au gré des verres qui se vident. Nos amis nous invitent ensuite en “boite”, ça swingue en Albanie. Nous sommes assez vite de retour avec le patron de la station, bien imbibé et ruiné par son ami qui a dépensé tout son argent pour tenter de s'approprier l'unique fille de la boite.

De but en blanc, notre homme nous demande alors 20 euros en échange de nos vélos enfermés dans le garage. Nous refusons, jouons la patience, tentons de le raisonner, mais rien à faire, la situation semble sur le point de dégénérer. Le patron menace Val d'un marteau, puis avec un disque de ponceuse, le pompiste cache un tournevis et réclame l'appareil photo de Seb (nous gardons heureusement le plus précieux avec nous, appareils, caméras, argent, passeports que nous ne quittons jamais).

Nous nous éclipsons dans la nuit et supplions un voisin d'appeler la police. En fait de police, c'est le fils et ses amis qui rappliquent, évidemment de mèche avec les autres. C'est vraiment la Mafia ! Nous fuyons alors vers Korca, la ville, distante de quelques km, à la recherche de la vraie police.

La bande se met alors à patrouiller à notre recherche et nous devons couper à travers les champs boueux pour lui échapper. Une poursuite burlesque, comme dans les jeux de notre enfance, à nous jeter au sol à chaque lueur de phares. Jamais nous n'envisagerons de perdre tout notre matériel, mais dans le pire des cas, nous

souhaitons au moins sauver nos carnets de route ! Vers 1 heure du matin, la neige se met à tomber et nous apercevons des gyrophares sur la route. La police nous récupère, apparemment prévenue par nos agresseurs qui nous ont présentés comme de mauvais payeurs, ben voyons ! Et comme personne ne parle anglais...

Enfin, nous récupérons nos vélos, entièrement fouillés (j'espère qu'ils se sont pris une bonne bouffée de chaussettes sales en pleines narines), et au passage les CD de Seb, dûment subtilisés. Le plus beau, c'est qu'après tout ça, les flics eux mêmes nous demandent d'honorer nos dettes ! Ca va pas des fois ! Fuir, fuir ce pays de brutes épaisses le plus vite possible. Voila ce qui explique notre triste état d'esprit dans ce train.

Pourtant, nous rencontrons la famille Leka. Edmund, le gamin de 14 ans parle allemand avec Val, il a appris la langue en regardant la télé ! Le père parle en italien, et nous lui répondons en espagnol. Pour combler les trous, nous utilisons quelques mots d'arabe, de turc, de grec ou d'anglais, c'est l'Europe ! Nous avons immédiatement confiance lorsqu'ils nous invitent à passer la nuit dans leur minuscule baraque.

Durant toute la soirée, entre les innombrables coupures de courant, l'orchestre familial nous régale avec les plus grands tubes du folklore albanais, yougoslave, grec ou tzigane. Edmund est un vrai Mozart de l'accordéon et du clavier, son père l'accompagne au violon, Val tente parfois un accord de guitare et le petit Emilio pousse la chansonnette comme à la chorale ! Pendant ce temps, la mère, Flora nous gave de saucisses et de patates et la grand mère nous donne des chapelets sous le regard du calendrier de Nunu Teresa (originaire d'Albanie). L'honneur du pays est sauf, le reste ne fait plus figure que de mauvais souvenir.

Nous avons eu la surprise, en regardant une carte des Balkans peu avant de quitter l'Albanie, de découvrir que notre route passait par le Monténégro. N'ayant aucune carte de la région, nous naviguons à l'aveuglette, “c'est bien ici le Monténégro?”, demandons nous avec hésitation au poste frontière. C'est drôle d'arriver dans un pays sans en avoir aucune idée. Les boutiques d'alimentation et les stations services sont nos indicateurs et nous donnent très vite la sensation que ce pays est assez développé.

La route est raide, les nuages éclatent, et nous devons lutter contre un vent de face sans pitié pour les pauvres cyclo-trotteurs. Plusieurs jours d'affilé des familles compatissantes, nous offrent un toit, un bon schnaps, un feu dans une grange pour faire sécher nos habits, et toujours un café noir à l'arôme très fort, mais bien sucré, encore meilleur que celui de chez nous ! Du haut de nos montagnes, nous apercevons la mer. Pourtant, autour de nous le paysage est tout blanc et nous nous transformons en bloc de glace pendant les descentes. Un spectacle dans une école primaire qui se trouvait au bord de la route saura bien nous réchauffer. Avec beaucoup d'enthousiasme, un prof de français (c'est pratique ça !) nous installe sur une estrade face à un large public très réceptif à nos cabrioles.

Sans nous attarder plus longtemps, nous rejoignons Kotor, une jolie ville coincée entre une montagne abrupte et les eaux bleues foncées d'un magnifique fjord, où nous avons rendez vous avec deux jeunes architectes amies d'un copain de Val.

Sandra et Tanja nous reçoivent chaleureusement dans leur nouvelle agence au cœur de la vieille ville. Parallèlement à leur travail d'architecte elles ont monté une ONG, Expeditio, consacrée à la sauvegarde du patrimoine architectural du Monténégro et au conseil des ONG locales. Tous les ans, elles organisent des chantiers de restauration avec des groupes de bénévoles amateurs et professionnels pour redonner vie à de vieux bâtiments oubliés. Nous écoutons avec intérêt le récit de leur jeunesse pendant la période communiste. Une époque souvent regrettée dans les pays de l'ex URSS, car malgré la dureté du pouvoir, la vie était plus facile. Puis, elles nous content les péripéties de leur vie d'étudiante durant les bombardements de la Serbie par l'OTAN en 1999. Actuellement, la crise économique touche durement le pays. Au Monténégro le salaire moyen est de 200 Euros par mois alors que le coût de la vie est à peine deux fois moins cher que chez nous.

Cependant, la passion de leur métier passe bien au dessus de tout ça. Sandra nous guide à travers les ruelles pavées de la ville, nous commentant l'architecture des églises romanes, des forts, théâtres ou prisons... et Tanja nous offre une douche bien chaude et un lit douillet.

Le lendemain, après avoir présenté un spectacle à l'orphelinat de Bijela, deux étudiantes nous proposent d'assister à leur atelier avec les enfants. Le charme de Monica, l'idée de rester un peu plus longtemps au chaud et de voir le travail des enfants sont trois arguments largement suffisants pour nous retenir. Bien qu'au début le fiasco semble total et les animatrices prêtes à s'arracher les cheveux, nous finissons par admirer la chorégraphie "du Yin et du Yang" d'un bout à l'autre. Nous avons même l'opportunité de participer au jeu des "pingouins et du pélican", à la "course des pingouins" ou encore à "qui est le meneur ?". C'est bon de redevenir enfant.

Et aujourd'hui, voila bientôt quatre jours, nous flirtons avec mer et montagnes, alors que la cote Adriatique de la Croatie déploie devant nous son infini panorama de criques et de baies aux eaux cristallines d'où émergent de longues îles aux montagnes couvertes de verdure. Malgré le vent du nord glacial, nous fonçons vers l'Italie et la France ! Incroyable d'envisager tout ça. Au passage nous nous offrons 5 km de Bosnie Herzégovine, puis 30 km en Slovénie. On les compte comme pays traversés ou pas ?

Un soir, les pompiers de Dubrovnik nous offrent leur salle de muscu pour la nuit. Bonjour le réveil à 6 heures du mat !Hier, par un froid polaire, nous tombons quasiment en adoration devant le chauffage de la chambre que nous offrent deux moines franciscains.

Et en cadeau, suite et fin de notre abécédaire ! De N comme Nourriture à Z comme Zidane.

N comme Nourriture : Une de nos principale raison de vivre et de voyager. Sous la tente, c'est Seb le cuistot qui mène la danse, mais en Asie, à 0.50 euro le repas, il vaut mieux aller au resto. Nos papilles en ont vu de toutes les couleurs durant ce voyage, entre les Tajines du Maroc, les Téboudienes sénégalais, la Parilla argentine, l'incroyable variété asiatique, les dals indiens et les kebaps du moyen orient.

O comme Où est-il passé ? : Ca ne rate pas, à l'approche d'une grande ville, les risques de se paumer augmentent considérablement. On se retourne et voila, plus personne. On revient sur ses pneus, on attend, on tourne, on questionne comme on peut. A Delhi ça nous a pris deux jours, mais on a fini par se retrouver, grâce à Internet, comme d'hab !

P comme Pain : A part quelques pains asiatiques et le pain de mie fadasse de l'Australie, tout le monde sait faire du pain, pas aussi bien que chez nous bien sûr, mais ça fait l'affaire quand même. Dans notre hit parade, les petits pains chiliens, les pains à Tajines marocains, les chapatis indiens, les pain de riz chinois à la vapeur, les Nuns iraniens et pour finir, une petit baguette du Laos.

Q comme Querelles : 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, deux hommes et deux vélos, coincés sous la tente et sur la route pour le pire et le meilleur, il y a des fois où ça ne passe pas, avec nos deux caractères plutôt divergents, bien que complémentaires. Parfois, nous nous sommes séparés pour respirer un peu et mieux nous retrouver. Et puis, finalement, tout s'efface comme sur une ardoise magique, souvent avec un bon spectacle.

R comme Religion : Pour comprendre un pays, un peuple ou une culture, il faut d'abord tenter de s'imprégner de sa religion. Islam, Bouddhisme, hindouisme ou sikhisme, il faut savoir s'ouvrir avec curiosité et accepter avec tolérance. La découverte des croyances, le spectacle des rites et la rencontre de moines ou de prêtres est pour nous une immense richesse. Nous avons beaucoup appris, mais personne ne nous a encore convaincu.

S comme Sacoches : Chaque matin, ranger les sacoches, selon un immuable rituel, chaque objet de la vie quotidienne, dûment emballé dans son sac plastique vient retrouver sa place bien déterminée. D'abord le sac de couchage, les sacoches de divers, ranger la cuisine, se changer et ranger la sacoche de fringues, puis le tapis de sol, le grand tapis et la tente. En journée, on n'accède qu'aux sacoches de l'avant, le rangement est donc le fruit d'une longue expérience et dépend du climat. Eh oui, tout ça !

T comme Thé : Whisky marocain à la menthe, thé à la sénégalaise, avec la mousse, un tessito chilien, jasmin au Vietnam, glacé au Cambodge, au beurre chez les tibétains, au lait en Inde, Kawa au citron des pakistanais, ou simple Cay turc. Voila la vraie boisson internationale bien avant le coca !

U comme Unité monétaire : D'abord, il faut changer avant la frontière, parce que après, c'est pas toujours possible. Ensuite, on se retrouve avec des tas de pièces et des billets inconnus, un nouveau taux de change, des chiffres différents et des vendeurs roublards. Y'a de l'inflation dans l'air, d'abord on payait 3 roupies pour un thé, puis 5, puis 500 rials et finalement 250 000 lyras !

V comme Vêtements : Y'a plus de saisons ma bonne dame. Même si notre garde robe est des plus limitée, on ne sait jamais vraiment trop comment s'habiller. On se caille le matin, puis on meurt de chaud à 12 heures. On sue dans les montées, on gèle dans les descentes, et le vent colle la sueur glacée quand on s'arrête. Un plaisir quotidien : enfiler des vêtements secs conservés dans les sacoches étanches.

W comme " Where are you come from ? " : La question primordiale de Saigon à Queta. L'anglais international a bien peu de rapport avec celui d'Oxford. Pour se faire comprendre il faut rouler les rrrrr, inverser les sk et placer des eu avant les s, par exemple : euschool, eustudent, eusmall...Les indiens semblent même avoir créé leur propre orthographe anglaise.

X comme l'inconnue : l'inconnu où il faut se lancer tous les jours, mais qui nous réserve généralement de bonnes surprises, grâce à notre bonne étoile. C'est ça le piment de notre quotidien, par exemple : Où dormir ce soir, qu'est ce qui nous attend de l'autre côté de la frontière, bonjour belle inconnue, c'est quoi comme viande dans les nouilles ?

Y comme Youk : De l'Iran à l'Albanie, pour signifier la négation, on lève le menton et on hausse les sourcils, de l'air de dire "kestataunproblème". Il faut s'y faire. Au Vietnam, il fallait agiter la main droite au niveau de la tempe, genre " ouah t'es fou ou quoi ?". Au début on galère un peu, mais après, ça ne nous quitte plus !

Z comme Zidane : Oubliés les Jules Verne, Victor Hugo, Cousteau, Napoléon et autres Jean Paul Gautier. Pour le reste du monde, la France c'est avant tout Zizou. Comme un mot de passe qui permet d'engager les plus improbables conversations ou d'échapper à une grosse amende chinoise au Tibet.

Voila, la boucle sera bientôt bouclée, nous pédalons le cœur léger, heureux d'avoir accompli notre rêve et la tête pleine de souvenirs pour la vie.

A bientôt pour des nouvelles en direct !

Dovidenja

Val et Seb

Frignicourt, France. Vendredi 13 février 2004. 21 300 km. « Heureux qui comme Ulysse ».

Salut a tous !

Apres Nouadhibou, Dakar, Santiago, Saigon, Lhassa ou Islamabad, ça sonne tout de suite moins exotique d'envoyer des nouvelles de la Marne. Esta la vida, toutes les aventures ont une fin, même les plus belles. Comment voulez vous qu'on vous raconte sinon ?

Nous sommes arrivés, par une belle éclaircie, que le temps maussade n'aurait pas laissé espérer. Il faut dire que nous traînions derrière nous un printemps précoce qui nous avait réchauffé de la Slovénie à la France en passant par l'Italie. Vélos et sacoches bringuebalés de trains en bus sur plus de 1 000 km, croyez nous, ce n'était pas de gaieté de coeur, mais nous avions rendez-vous avec la France. Et vogue la galère, au bord de la mer Ligure, quelques dernières poignées de km à bicyclette sous les regards amusés et/ou admiratifs des bataillons de cyclistes italiens qui nous dépassent à toute vitesse dans un brouillard de lycra. " Pas le temps de discuter, y'a l'équipe à Luigi qui nous met la pilée, vite, vite ". Où courent-ils comme ça ? Pour faire demi-tour en plus ! La côte est ici plus densément peuplée que la banlieue de Saigon, pas un mètre carré pour la tente. Alors, nous toquons à la porte des couvents, abbayes et monastères et sommes reçus avec le sourire par un Fratello Mario avec sa casquette de base-ball ou un Padre Don Benito tout droit sorti d'une pub pour spaghettis.

Bientôt nous sentons la France approcher, puis arrive la frontière, un peu décevante, même pas de douanier borné à défier du haut de nos passeports pleins à craquer. Seb filme, Val entonne la Marseillaise et Menton nous accueille sous le soleil. A notre grande surprise, nous constatons que tous les gens parlent français. Double avantage, nous pouvons comprendre ce que les gens racontent dans la rue, et acheter du pain sans nous ridiculiser en mimant la fabrication d'une baguette. Derniers témoins de nos spectacles spontanés, les écoles de Bologne et de Bayard, toutes deux en Haute Marne, nous accueillent, à bras ouverts. Assurément, une bonne surprise pour instituteurs et élèves qui nous assaillent de questions. Encore quelques km. Comme au départ, le vent de face qui semble ne pas avoir diminué en 15 mois.

Tous ces visages, tous ces sourires qu'on n'oublie pas. Difficile d'expliquer la bouffée de bonheur qui nous a soudain envahis alors que nous parcourions les 50 derniers mètres de la rue Aristide Briand, et, accessoirement, de notre périple. C'est vraiment pour nous tout ça, tous ces gens, et l'orchestre, nous avons eu du mal à y croire. Alors merci, merci du fond du c&oeligur à tous ceux qui sont venus se joindre à nous ce samedi 7 février, merci aussi à ceux qui nous ont soutenu par la pensée, et aux autres. Il fallait bien tout ce monde pour amortir notre chute de tout là haut, des nuages. Difficile de savoir à qui parler, à ce moment là, tant toutes les personnes chères à notre c&oeligur étaient réunies pour l'occasion. On nous a souvent dit qu'on ne savait pas quelle question nous poser pour ne pas paraître ridicule. La réciproque c'est que nous ne savions pas par quelle réponse commencer.

Puisque nous sommes dans les remerciements, nous tenons à remercier nos familles et surtout nos parents, avec une pensée particulière pour les parents de Val, Richard et Elisabeth, l'équipe de l'ombre derrière la diffusion des newsletter, des fanzines, et la mise à jour du site web, ainsi que toutes les taches ingrates de secrétariat et de poste. A nouveau, merci à eux pour l'organisation de cette arrivée monumentale, avec la complicité de Valérie Tirman, Claudine Brocard, la mairie de Vitry, l'Association Antillaise, Vitry Danse, l'Union cycliste Vitry-Frignicourt. Merci à tous de nous avoir offert un tel moment de joie pour conclure en beauté cette aventure de rêve.

Et puis bien sûr, sans eux le voyage n'aurait pas été possible, grand merci à tous nos sponsors, par ordre alphabétique : AGFA pour les pellicules photo, la DDJS de la Marne à travers le Défi Jeunes, FERRANIA pour les pellicules photo SOLARIS, le guide du Routard, ainsi que le guide du Petit Futé, l'IGN pour les cartes routières, LESTRA pour les sacs de couchage Alaska 1000 sans lesquels nous n'aurions pas passé l'hiver, le Lions Club de Vitry le François, la mutualité des Ardennes, OKTOS fabricant d'accessoires pour vélo, PETZL qui n'a pas hésité à remplacer nos précieuses lampes frontales volées, le magasin super U de Frignicourt qui a assuré le développement des photos que vous avez pu admirer, ainsi que la ville de Vitry le François. Nous n'oublierons pas non plus, les 150 parrains et marraines, particulièrement Odile Hussenet et Liliane Oudard. Du côté des médias, merci à l'union, à Marne Hebdo qui nous ont suivi tout au long de nos aventures, ainsi qu'au site http://www.a360.org (visite vivement recommandée), et aux associations Cyclo Camping International et Aventures au Bout du Monde.

Pour nous, l'aventure s'arrête là, mais nous fourmillons déjà de projets : monter une exposition de photos pour les écoles et associations, accompagnée d'un diapo vidéorama théâtral, un documentaire, des articles, bref nous n'allons pas nous ennuyer, et nous vous tiendrons au courant. Pour le reste Val va chercher du travail, dans le poisson ou sous l'eau , et Seb va reprendre ses études.

Avant de nous quitter, une petite pensée pour tous les pédaleurs encore sur la route : tout d'abord Mathieu Ballu d'Epernay, qui avec plus d'un an dans les mollets s'attaque maintenant à la Thaïlande. Sur le même site http://tourdumondeenvelo.org , vous retrouverez également les aventures de ses deux ex compagnons de route, Benjamin et Pauline, en partance pour la Mongolie. Jean Roch, le comique est au Vietnam http://lemondeavelo.fr.st Les Djudjus, se sont mariés en route, c'est romantique. Suivez leur périple sur le http://www.djudju.com/ Bien sûr tous nos encouragements à Mick et Eric qui se promènent tranquillement en Pologne, par moins 15°, avec leurs vélos chinois à une vitesse. Là je dis chapeau !

Enfin une dédicace spéciale à nos inspirateurs, l'association Clowns sans frontières, une très belle histoire à retrouver sur le site http://www.clowns-sans-frontieres-france.org/index-ok.html

Sur ce, à la prochaine, peut être pour une autre aventure !

Val et Seb